

LA REVUE MODERNE

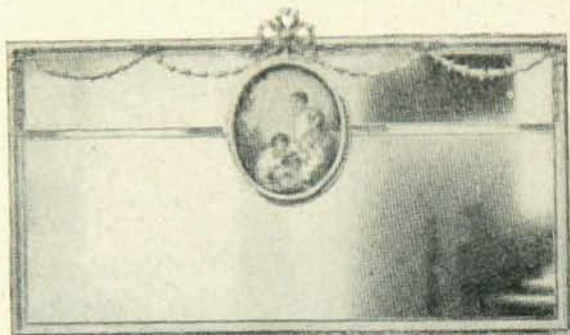


LA MADONE—par Philip Boileau

REVUE MENSUELLE

PRIX: 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO



CADEAUX

Des milliers d'articles importés pour embellir la maison attendent votre appréciation.

QUOI CHOISIR?

C'est l'embarrassante question que l'on se pose constamment. Nous vous aiderons facilement à la résoudre si vous nous faites l'honneur d'une visite. Vous serez en somme surpris de constater l'ingéniosité du fabricant de l'article européen.

AU HASARD NOUS EN ÉNUMÉRONS QUELQUES-UNS:

Bibelots anciens, vases japonais, poteries vernissées, grès flammés, céramiques, marbres, bronzes, bougeoirs, chandeliers, lampes portatives, abat-jour, gravures d'art, miroirs de style, coussins, appuie-livres, nécessaires de fumeurs, brûle-parfums, vases de Sèvres, tables à ouvrage pour dame, tapisseries genre Gobelins, dessus de tables, petits meubles, rugs en velours, fauteuils, fleurs et fruits artificiels, articles en stuc ou en polychrome et nombre d'autres articles d'une

originalité telle que l'importation européenne peut nous offrir.



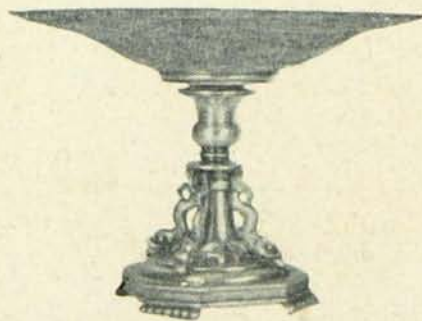
DEPUIS UN DOLLAR

Attention spéciale aux commandes par la malle. Les personnes demeurant à l'extérieur peuvent nous envoyer leur carte de même que le montant qu'elles désirent payer pour un cadeau. Nous leur choisirons quelque chose de très chic et nous l'adresserons franc de port au destinataire.

Armand Desrosiers Limitée

478, rue ST-DENIS, près Sherbrooke, Montréal,

Tél. Est 4090



BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

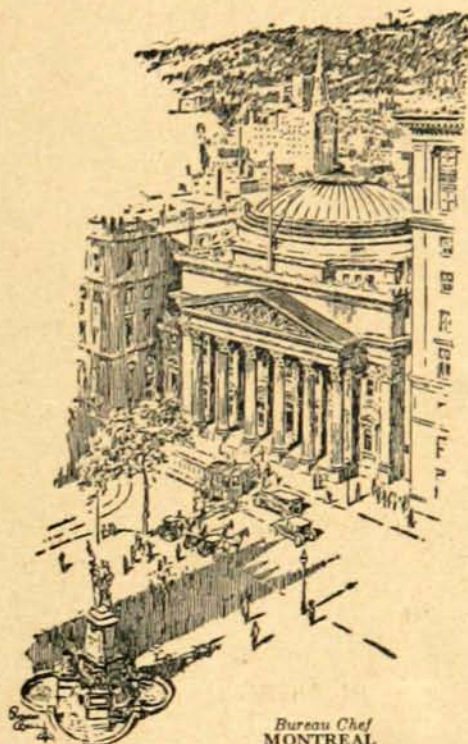
Département d'Épargnes

LA BANQUE DE MONTRÉAL a un département d'épargnes dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés.

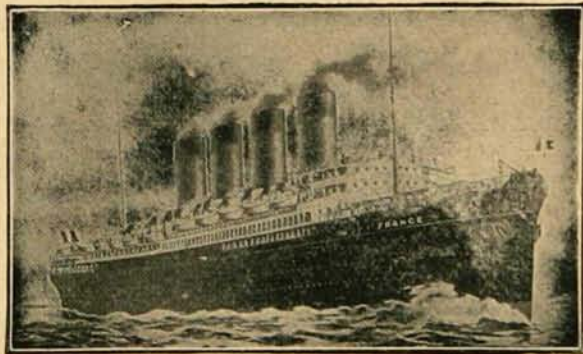
Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.

BANQUE DE MONTREAL

Capital souscrit	- - - - -	\$ 27,250,000
Fonds de réserve	- - - - -	\$ 27,250,000
Actif total plus de	- - - - -	\$650,000,000



COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE LIGNE FRANÇAISE



NEW-YORK—PLYMOUTH—LE HAVRE
par les paquebots:

PARIS, — FRANCE, — ROCHAMBEAU.

NEW-YORK — LE HAVRE — PARIS

par les paquebots:

LA SAVOIE, — LAFAYETTE, — CHICAGO,
ROUSSILLON, LA BOURDONNAIS.

NEW-YORK—VIGO—BORDEAUX

par le paquebot NIAGARA.

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée
Agents Généraux Canadiens

Tél. M. 2605. : 24, Notre-Dame Ouest : Montréal

GRANGER

Le Magasin par Excellence

DES

BELLES ÉTRENNES

LIVRES, Editions de Luxe, Beaux Arts.

OUVRAGES illustrés pour la Jeunesse.

LIVRES et Articles Religieux.

ARTICLES de Fantaisie, Parfums.

JEUX de Société, Jouets, Peintures.

GARNITURES de Bureau, Encriers, etc.
(en cuivre doré)

PLUMES Fontaines, Crayons or, Argent.

BOITES de Papier à Lettre, de Cartes.

CARNETS et autres Articles en cuir.

ARTICLES pour Décorer, Drapeaux.

CARTES de Fêtes, Calendriers Français.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papeteriers, Importateurs

43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

UN CLIMAT ESTIVAL POUR CET HIVER.



La Colombie Anglaise—La Californie—
La Floride—L'Alabama—L'Arizona—La
Georgie—La Louisiane—Le Mississipi—
Le New Jersey—Le Nouveau Mexique—Le
Texas—La Caroline du Nord—La Caroline
du Sud

Croisières sur les mers tropicales

Aux Indes Occidentales — Aux Bermudes — A Cuba —
L'Amérique du Sud — La Méditerranée — Autour du
monde.

Le Golf, le Tennis, le Polo, les Bains, la Pêche
ou simplement le repos.

Pour avoir de la littérature descriptive et des renseigne-
ments, écrivez à

C. E. HORNING

Agent local des Passagers, Toronto, Ont.

E. C. ELLIOTT

Agent local des Passagers,
Montréal, Que.



CONDITIONS:—Trois ou quatre pages d'écriture
courante, à l'encre, sur papier non rayé; pas de copies;
cinquante sous par mandat-poste. Si on désire conserver
le manuscrit, inclure une enveloppe adressée et affranchie.
Pour les études particulières, envoyées directement.
\$1.00.

J'AI ME LES YEUX NOIRS. — C'est une personne
pratique et sensée: elle est délicate, bonne et affec-
tueuse. Un peu routinière, elle n'accepte pas facile-
ment les innovations et elle est portée à critiquer et à
juger sévèrement ceux qui n'ont pas ses idées et ses
manières de faire. Ce manque d'indulgence témoigne
d'une certaine étroitesse et d'un grand manque d'ex-
périence. Elle aime à parler et elle ne s'en prive pas.
Elle est franche et ne cache pas son jeu. Orgueil et
susceptibilité. La volonté est vive, ferme et tenace.
La résistance se manifeste sous forme d'obstination et
quelquefois, d'entêtement. Active, courageuse, rem-
plie de bonne volonté. Assurance, confiance en soi.

PERVENCHE — Trop d'imagination, de l'impul-
sivité, un manque de réflexion nuisent au jugement.
Elle est sensible, sentimentale et romanesque. Affec-
tueuse, expansive, confiante et imprudente, elle est
exposée à bien des déceptions. Portée aux exagé-
rations elle a des illusions sur elle-même et sur ceux
qu'elle aime, et quand les gens ne lui plaisent pas, elle
ne peut pas voir leurs qualités et être juste pour eux.
Peu cultivée, elle préfère les lectures d'imagination
aux lectures instructives. Ce n'est pas une personne
sérieuse et pondérée. Elle a peu de volonté, des
caprices, des impatiences et même des emportements;
des entêtements, mais pas de volonté ferme, réfléchi
et persévérant. L'activité est inégale. Elle com-
mence avec enthousiasme et puis se fatigue, abandonne
ses entreprises ou les continue sans goût et sans en-
train. L'humeur est très inégale et souvent désa-
gréable. Le cœur est bon, délicat et sensible à toutes
les nuances de sentiment.

BÉBÉ MADELEINE. — C'est une jeune personne
sensée et raisonnable qui est active, adroite, industrieuse
et pratique. Loyale et franche, elle a des affections
profondes et durables. Humeur et activité sereines
et égales quoiqu'elle soit assez facilement attristée
mais ce n'est pas de l'humeur. La volonté est résolue,
ferme, tenace et cependant assez souple et conciliante
pour être très habile. Elle a une disposition à con-
dire et à discuter mais sans impatience ni raideur.

Simple, sans vanité, bienveillante, gaie, elle est tout à
fait aimable et elle deviendra sûrement une femme
de jugement et de caractère car elle est intelligente,
sérieuse, consciencieuse, affectueuse, dévouée et très
bonne.

MIMI PRINTEMPS. — C'est une enfant délicate,
sensible, un peu étourdie, naïve, qui a toute la fraîcheur
de l'enfance et ses petits défauts, et qui se modifiera
bien d'ici trois ou quatre ans. Elle est très influen-
çable et les modifications seront bonnes ou mauvaises
suivant le milieu où elle vivra et la direction qu'elle
recevra. Elle a une vanité susceptible qui se cabre
devant les reproches. Elle est un peu jalouse, souvent
mécontente et de mauvaise humeur. La volonté est
vive et faible elle manque de fermeté quoiqu'elle
soit gâtée et elle est très capricieuse. Activité
inégale, le travail entraîne rapidement la fatigue.
Elle n'est ni courageuse, ni persévérante. Bon cœur
affectueux, elle pourra apprendre à se dévouer, jus-
qu'ici elle a beaucoup reçu et peu donné.

AINI. — Très impressionnable, d'une extrême ner-
vosité, — du moins actuellement, — c'est un homme
ardent, dont l'activité, quand il est fatigué, devient de
l'agitation. Mais il a dû être actif, énergique, calme
quand il le fallait. Généreux et bon, tendre et dévoué,
il a besoin d'affection et de se sentir compris et soutenu.
La volonté a d'étranges alternatives de force et de
faiblesse. On voit de la résolution, de la ténacité, et
à côté, des emportements inutiles et peu motivés, des
hésitations, une facilité à subir les entraînements, des
changements à vue. L'humeur, naturellement, est
tout ce qu'il y a de plus inégal, avec un besoin de con-
tradire, de critiquer, de discuter qui est un peu maladif
peut-être, car l'écriture indique une grande nervosité.
Très intelligent, modeste et fier. Loyal et franc.
Un peu dépensier, pas toujours pratique. Nature
attachante et remplie de contradictions.

PENSÉE D'AUTOMNE. — Positive, sensée et
pratique, elle a une nature bonne, simple, bienveillante
et dévouée. Elle voit le bon côté de la vie, et sa
nature tend à tout simplifier, aussi, est-elle débrouillarde
et calme; elle juge bien les choses, et elle ne cherche
jamais midi à quatorze heures. Modeste, aucune
vanité, naturel parfait. La volonté est active, ferme
et souple. Elle est généreuse, mais ordonnée et
raisonnable. La volonté est précise et ferme. Un
peu de contradiction vive et d'entêtement. Elle est
naïve et crédule et, je le crois, une très jeune fille.
La sincérité et la droiture sont grandes. La sensibilité
est délicate et contenue, l'humeur est un peu capri-
cieuse, très rarement désagréable.

Sanatorium Sainte-Euphrasie

POUR DAMES

34 est, rue Sherbrooke - - Montréal
TÉL. EST 8192

Établissement tenu par

LES RELIGIEUSES DU BON PASTEUR

et autorisé par la Législature provinciale

TRAITEMENT DE TOUTES LES MALADIES NERVEUSES
et des intoxications: alcoolisme,
morphinomanie, etc., etc.

Trois choses sont assurées aux malades:

DISCRÉTION, SYMPATHIE, SOINS DÉVOUÉS

L'on prend un soin tout particulier des cas névrosés
qui se présentent, sachant que chacun d'eux requiert une
attention spéciale. Il en est de même pour les intoxications.

L'usage immodéré des excitants et des narcotiques étant
une maladie de l'âme autant qu'une maladie physique, nous
avons en vue cette double guérison, et tous les moyens em-
ployés convergent vers ce but. Les chères patientes parfois si
souffrantes moralement et physiquement, trouvent ici la paix,
le calme, une douce et bienfaisante atmosphère, ainsi que tout
le bien-être qu'elles ont le droit d'attendre: chambres où sont
réunis le luxe et le confort, salon de musique, bibliothèque
choisie, salles de bain, etc., gardes-malades compétentes,
médecins expérimentés.

MÉDECINS DE L'INSTITUTION

Dr L. E. FORTIER, Professeur à l'Université de Montréal.

Dr M. H. LEBEL, Médecin de l'Hôtel-Dieu.

Dr J. A. GAGNON, " " l'Hôpital Notre-Dame.

Messieurs les Médecins qui nous confient leurs clientes
peuvent les traiter eux-mêmes, s'ils le préfèrent.

Les prix varient avec l'état des malades et selon les
chambres choisies.

LISANDRE DANS LE REVE. — L'écriture est peu
formée et le caractère également. Elle est délicate
et le cœur est bon et sensible, mais elle est capricieuse,
nervieuse, soit d'une gaieté bruyante, soit d'une tristesse
près des larmes. Toute simple et naturelle, elle est
modeste et ne fait pas d'avances, d'abord parce qu'elle
est fière et timide, mais surtout parce qu'elle croit
facilement qu'elle ne compte pas, et que personne ne
s'occupe d'elle. Activité variable, pas très pratique
encore, mais elle le deviendrait peut-être. Elle lutte
contre sa sensibilité et se défend bien de la laisser voir.
La volonté est vive et assez ferme. On lui reproche
son manque d'ordre et elle déteste les critiques, quoi-
qu'elle aime assez à relever les faiblesses des autres.
Jeune et un peu sentimentale et romanesque.

MALCHANCEUSE. — L'imagination est vive et
peut nuire au jugement en exagérant bien des choses
et en en volant d'autres. Elle est bonne, sincère,
quoique très renfermée: la sensibilité et la tendresse
sont développées, et à l'occasion, elle devrait se défer-
mer de la tendance à la jalousie qui est un défaut.
Elle est active, adroite et vive. Elle contredit facile-
ment et discute avec entrain et entêtement, mais sans
colère: elle est gaie, elle aime à parler et à plaisanter.
Elle a une nature sensée et assez sérieuse pour le
moment: elle est influencée par son milieu et dans un
entourage mondain elle suivrait le courant sans beau-
coup résister. La volonté est active, autoritaire et
énergique. Elle a de l'initiative, de l'ambition, de la
bonne volonté et assez de persévérance. La restric-
tion, à cause de l'imagination qui la porte aux enthou-
siasmes et aux mécontentements successifs. Elle est
susceptible et elle garde longtemps le souvenir des
offenses. Elle a de la souplesse et un charme qui la
rendent sympathique.

PETIT BRUN. — C'est un être impressionnable et
sensible, bon, tendre, dévoué et sincère. Il a une
humeur variable et parfois maussade, raide, entêté,
puis, les nuages passent. La volonté est égale et
énergique. L'activité se nuance à l'humeur ce qui
rend le travail inégal. Aucune espèce de vanité. Il
est porté à n'avoir pas confiance en lui et cela accentue
une timidité un peu gauche. Il a des affections exi-
geantes et un peu jalouses. Il dit beaucoup ses
impressions et ses opinions: il est cependant capable
de dissimulation. Entêté et même opiniâtre, prompt
et sujet à des violences courtes. Il a du bon sens,
et quand il est calme il juge bien les gens et les choses.

LULL DE GIVRE. — C'est une imaginative, remplie
de rêves et d'illusions, elle aime ce qui est un peu
romanesque et elle se fait en elle-même des petits
romans dont elle est l'héroïne. Elle a un esprit léger,
superficiel et fantaisiste. Elle est bavarde, gaie,

JAEGER *Fine Pure Wool*

Pour Hommes

Parmi les nombreux vêtements JAEGER pour hommes sont : les sous-vêtements, chemises de nuit, pyjamas, chemises, faux-cols, bas,



chaussons, chandails, gilets - chandails, vestons, pantoufles, gants, cache-nez, costumes de bain, etc.

Un catalogue illustré vous sera envoyé sur demande.

En vente aux magasins Jaeger et à leurs agences dans tout le Canada.

The JAEGER CO., Limited
 TORONTO MONTREAL WINNIPEG

démonstrative et un peu tapageuse. Le cœur est bon et affectueux, il s'attache facilement et se détache avec la même aisance. La volonté est molle, faible et Lull subit avec trop de facilité toutes les influences. C'est toujours dangereux d'avoir si peu de résistance. L'activité et l'humeur sont variables. Elle est un peu égoïste et plus habituée à recevoir qu'à donner elle-même du dévouement. Comme elle est droite, délicate et tendre, le dévouement peut se fortifier avec les circonstances qui l'exigeront. Elle est jeune et elle n'a pas été formée par la vie... dans trois ou quatre ans, elle se sera beaucoup modifiée et cela peut-être dans un sens ou dans l'autre suivant l'air ambiant et les amis.

ANTONIA. — Tout à fait sans gêne et sans cérémonie, Antonia est négligente et désordonnée au possible. Tout est à la "va comme je te pousse". Le jugement est médiocre à cause de l'imagination exagérée, du manque de réflexion et de suite dans les idées. Elle a bon cœur et nul égoïsme, cependant, je lui vois peu de dévouement faute de sérieux et de caractère. La volonté, impulsive et capricieuse, n'a rien de solide, elle est menée et ramenée au gré de ceux qui veulent user de leur influence. Antonia n'est pas active mais agitée, un peu tapageuse. Affectueuse, enthousiaste et inconstante.

ALBERTA. — C'est une jeune personne assez positive dont le sens pratique ira en se développant. D'une activité un peu capricieuse, — comme l'humeur, — elle travaille bien ou mal, suivant la nuance de celle-ci. Un peu d'orgueil mais pas de vanité. Elle manque d'ordre et de soin présentement, mais si elle y met de la bonne volonté, elle se formera car elle a une volonté précise et ferme. Un peu autoritaire, impatiente et entêtée quelquefois. Le cœur est bon et capable d'affection constante et de dévouement. Peu expansive, sincère. Jeune encore et susceptible de grandes modifications.

MIGNONNE. — Vive, un peu étourdie, très impulsive, elle a souvent l'occasion de regretter des paroles ou des actes irréfléchis. Une imagination peu surveillée la porte à toutes les exagérations sentimentales et romanesques, et nuirait beaucoup au jugement si Mignonne n'était douée d'un bon sens qui voit clair quand on lui en donne la chance. Délicate et sensible, susceptible et portée à la jalousie. Bon cœur aimant, capable de dévouement en luttant contre un égoïsme qui montre souvent le bout de l'oreille. La volonté est vive, autoritaire, et assez ferme. Petits emportements, manie de contredire et de discuter. La sincérité est un peu altérée par la disposition à exagérer.

IMPARFAITE. — Voilà une jeune fille intelligente, dont l'esprit clair et sérieux raisonne bien et conclut juste. Elle est enjouée et optimiste, une jolie nature sereine et reposante dont la douceur recouvre une volonté énergique, persévérante, jamais en défaut. Pleine d'ambition et de bonne volonté, elle est active et capable, et quoi qu'elle entreprenne est menée à bien, sans agitation, sans bruit, avec suite et fermeté. Pas de vanité. Un cœur aimant, sincère, dévoué, délicat, un cœur d'or. Cette "Imparfaite" est singulièrement bien douée, et moi, son confesseur actuel, je lui ferai remarquer que c'est laid de mentir et pas du tout dans ses habitudes, car elle est droite, loyale et franche en tout et toujours.

JEM. — Gaie, rieuse, imaginative, elle a un esprit enjoué, vif, où le bon sens monte la garde pour atténuer la fantaisie et modérer les exagérations. La réflexion se développant, le jugement s'affermira. En attendant d'être une très raisonnable personne, elle est charmante de naturel, de spontanéité, de fraîcheur naïve et rieuse. Pas de vanité ou si peu! C'est un grand cœur généreux, bon et tendre qui cherche l'affection et inconsciemment, l'attire. L'activité, le courage, la bonne volonté sont soutenus par un optimisme qu'aucune ombre n'a terni. La volonté est trop variable pour être très forte. Capable de résolution, quelquefois de fermeté, elle est souvent désarmée et faible devant les influences qui l'entraînent. Elle manque de persévérance et beaucoup d'entreprises commencées avec enthousiasme sont abandonnées par lassitude et dégoût. Loyale, droite, sincère, plus fermée qu'on ne le suppose généralement: il faut la grande intimité et la confiance aimante pour qu'elle livre l'intime de son âme. Impatience et vivacités fréquentes. Elle est très vivante, heureuse de vivre, remplie d'espoirs et d'illusions, très jeune enfin et sans aucune expérience de la vie réelle.

G. ESSAM. — Beaucoup de bon sens et beaucoup de volonté, c'est ce qui frappe d'abord. Elle voit clair, elle ne s'illusionne pas, elle tire des conclusions justes. Elle est pratique et active; elle doit être adroite aussi. Le cœur sensible et bon est un cœur fermé et difficile à ouvrir. Elle est un peu craintive et plus timide qu'elle ne le paraît. Orgueilleuse et susceptible, ce qui ne fait qu'accroître sa défiance.

La volonté est forte: résolue, précise, égale, autoritaire et soutenue, remarquable, en somme, chez une si jeune fille. Avec cette volonté, elle fera généralement ce qu'elle voudra et l'imposera aux autres,



Arrêtez ce rhume de cerveau
 dès son début!

Vaseline
 Trade Mark
EUCALYPTOL
 PETROLEUM JELLY

l'arrêtera.

Une légère Application de Vaseline à l'Eucalyptus dans les narines guérit les muqueuses du nez qui sont infectées.

Le meilleur moyen de guérir un rhume est de l'arrêter à son début. Gardez toujours un tube de "Vaseline" à la Gelée d'Eucalyptus pour vous en servir au premier moment.

CHESEBROUGH MANUFACTURING CO.
 (Consolidated)
 1880 Chabot Ave. Montreal



quelquefois un peu durement. Son affection, sa bonté et sa sensibilité apporteront des palliatifs, heureusement.

Suite à la page 64

TÉLÉPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE. — Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPÔT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS



Toute Femme doit avoir un Manteau de Fourrure

Il n'est pas une femme qui puisse se passer d'un manteau de fourrure. Un vêtement léger lui est très suffisant pour la maison, mais elle ne peut affronter le froid de l'extérieur sans la chaude et douillette protection d'une fourrure.

Les modèles DESJARDINS apportent toujours une note nouvelle de distinction et sont partout les plus remarquables. Ils sont, par leur originalité et la sobriété de leur ligne, de véritables merveilles de bon goût.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}.

130. Rue St Denis

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	\$3.00	\$1.50
Etranger:	\$4.00	\$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: EST 1418

DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

147, RUE S.-DENIS. — ADRESSE POSTALE: BOITE 35, STATION "N", MONTREAL.

4^e Année—No 2

S'unir pour grandir.

Montréal, Décembre 1922

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS.

SOMMAIRE:

	Pages
<i>La Campagne méconnue et incomprise</i>	MADELEINE 7
<i>Critique Littéraire: "L'Appel de la Race"</i>	RENÉ DU ROURE 8
<i>La Vierge Sarrasine</i>	JULES LEMAITRE 10
<i>Les Idées de Madelon (Conte de Noël)</i>	GEORGINE LEMAIRE 12
<i>Notes et Échos</i>	LUC AUBRY 14
<i>Les Amoureux à la Crèche</i>	FRANZ FUNCK BRENTANO 16
<i>Les Potins</i>	CHIFFONNETTE 47
<i>Conte de Noël</i>	ODILLE 50
<i>Livres et Revues</i>	LOUIS CLAUDE 61
<i>Les Choses Féminines</i>	SŒUR MARTHE 62
<i>Études Graphologiques</i>	CLAUDE CEYLA 2-3-64
<i>La Petite Poste</i>	 64

ROMANS:

"Cœur de Sceptique" (au complet)	HENRI ARDEL 23
"Le Sphinx Blanc" (suite)	GUY CHANTEPLEURE 51

NOS ILLUSTRATIONS: — *La Vierge Sarrasine*, (deux dessins de Gustav Adolf Mossa); — *Les Idées de Madelon*, (trois dessins); — *Les Amoureux à la Crèche*, (deux dessins); — *Un arbre de Noël*; — etc.

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués.

CLINIQUE PRIVÉE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie
et des organes génitaux

460, rue ST-DENIS

Maladies vénériennes
et maladies de la peau

Tél. Est 7580

"Un bon livre est un ami"

Faites-vous de bons et loyaux
amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand
choix de nouveautés.

Téléphone: Est 2551

VOULEZ-VOUS ETRE PLUS BELLE?

*Avoir une Peau plus Claire, Douce et Veloutée
et un Teint Merveilleux*



Alors essayez ceci==

Nettoyez soigneusement la peau avec le Savon Médicinal de Gouraud. Sa délicieuse action purifie la peau en la nettoyant complètement. Les maladies de la peau sont grandement soulagées et les causes qui nuisent à votre teint sont supprimées par l'emploi du Savon de Gouraud. Il est délicieusement parfumé.



Puis faites un massage de la peau avec la crème froide Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cold Cream). Cette nouvelle et merveilleuse Crème pénètre les pores, et enlève les saletés qui y sont cachées; elle stimule les peaux indolentes, et leur donne plus de vie et de vigueur. Elle rend la peau veloutée, douce et fraîche. Après le massage, vous enlevez toute trace de la Crème ("Cold Cream") en couvrant la figure d'une serviette chaude.



Et faites maintenant la dernière application pour obtenir ce teint Merveilleux que nous vous avons promis. Vous appliquerez, comme l'ont fait d'autres femmes avant vous depuis 80 ans, la Crème Orientale de Gouraud (Gouraud's Oriental Cream). Elle donne à la peau une apparence insurpassable qui émerveillera vos amies et leur fera envie.



ESSAYEZ LES TROIS PREPARATIONS, 25 SOUS.

Un tube de 25 sous de Gouraud's Oriental Cold Cream, une Bouteille de 25 sous de Gouraud's Oriental Cream et un Morceau de 25 sous de Gouraud's Medicated Soap.
ENVOYEZ SIMPLEMENT CE COUPON.

Ferd. T. Hopkins & Son, Montreal.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

**La Revue Moderne forme
des vœux sincères pour le bonheur
de tous ses amis, et elle souhaite à tous
un joyeux Noël et une Bonne
et Heureuse Année**

La Campagne Méconnue et Incomprise

Un correspondant des "Annales", Francis de Miomandre, vient de s'attirer une verte réplique d'une paysanne du Quercy, pour avoir osé écrire: "C'est charmant à regarder la campagne; mais quand les jours raccourcissent, quand viennent la saison des pluies, le gel, la neige, les rigueurs du sombre hiver, que c'est triste alors! L'ennui s'installe dans le cœur, cet ennui que l'on voit chez tous les êtres qui habitent les petites villes ou les grands villages, à moins qu'ils n'aient, — ce qui est exceptionnel, — l'âme bien trempée et que la nature (avec un grand N) leur plaise. Mais la nature ne plaît pas à tout le monde, surtout sous cette forme atténuée et misérable qui s'appelle: la campagne". Ce sont naturellement ces derniers mots qui ont offensé la lectrice des Annales, et contre lesquels elle proteste avec véhémence et esprit. Elle a raison! Où trouve-t-on la belle et vraie nature si ce n'est à la campagne où elle se présente telle que Dieu l'a faite, c'est-à-dire immuable et splendide? Ce ne sont certes pas les villes qui en gardent la beauté. On trouve tout dans les villes excepté de la nature avec un grand N. M. de Miomandre est dominé par l'ennui qui dégage pour lui la campagne sereine et muette, immobile et saine, et il n'est pas le seul à ne pouvoir comprendre une beauté qui ne parle pas. Seulement, il a eu le tort de l'écrire, et il est toujours dangereux de parler de ce que l'on ignore. Aussi, la petite paysanne qui, du fond du Quercy, l'accuse d'incompétence et d'incompréhension, a-t-elle beau jeu à le mettre dans son tort, car elle a la foi superbe en sa campagne, dans la beauté du brin d'herbe, de la terre qui s'élève, du soleil qui se couche dans des apothéoses. Il faut être poète, — affirme-t-elle fort justement, — et le Sage aussi, pour comprendre la campagne et l'aimer. Elle doit être sage et poète cette vibrante paysanne, et elle appartient à la cohorte de celles qui portent les races vers leurs splendides destins. Car c'est à la campagne que se forme le cœur, que s'anoblit l'esprit, que s'élève l'idéal d'un peuple. C'est dans la paix et l'harmonie que se préparent les générations; c'est là que se défend, par la force de la tradition immuable, l'avenir d'une nation. De nos campagnes sont sortis nos hommes les plus illustres, et c'est pour avoir communie dans leur enfance à la grandeur d'un beau spectacle, c'est pour avoir écouté la mer, et regardé les montagnes, c'est pour avoir prié dans des temples modestes, avoir vécu

aux champs, couru les bois, regardé les nids se bâtir, la terre naître et mourir, s'être roulés dans le foin parfumé, et respiré la bonne odeur des blés mûrs, que ces hommes sont devenus forts de corps et d'esprit. Ils ont appris l'amour du sol, et leur idéal a jailli du sillon que la charrue traçait à travers la terre ancestrale. De la glèbe l'appel s'est élevé et ils ont répondu!

L'hiver dans la campagne est austère, mais il a pour les âmes limpides des joies secrètes. Tout d'abord, il renferme l'époque toujours désirée des "fêtes". La ville nous offre le simulacre de ces événements. L'argent y joue le grand rôle. On y achète et distribue des cadeaux luxueux, on y offre des souhaits enrubannés et fleuris. A la campagne, la tradition les célèbre dévotement et sainement. Tout le monde s'aime et se réconcilie. On oublie les chicanes et les ennuis de l'année. On veut que tout s'harmonise à la grandeur de l'événement. Ce n'est pas en vain que Jésus naît et repose sur la paille. On l'y adore avec des cœurs heureux, d'où le mal est banni et la rancune ne dévaste pas les âmes rassérénées. On souhaite la bonne année avec sincérité et ardeur. Et pendant les semaines qui précèdent les fêtes, l'on se prépare à leur célébration grandiose dans l'émotion et l'espoir, et les semaines qui suivent sont embellies de souvenirs. Puis, l'on se met à penser au printemps, à l'été qui suivra, à ceux qui passeront, à ceux qui partiront, à ceux qui resteront. On se leurre de joies imaginaires et de plaisirs espérés. On regarde la vie qui recommence, sans cesse, dans les bois et dans les champs, et le premier bourgeon, la dernière feuille, le premier chant d'hirondelle, son vol d'adieu, nous plongent en des extases que ne connaîtra jamais M. Francis de Miomandre, ni ceux qui sentent comme lui, — ce dont nous les plaignons bien sincèrement.

Je garde à la campagne où je suis née, à celle où j'ai grandi dans la magnificence de décors uniques, une telle gratitude, une telle dévotion, qu'après m'être façonné une âme nouvelle que reconnaît à peine mon âme de petite fille, j'éprouve sans cesse, à voir la campagne méconnue et incomprise, cette émotion sourde et crispante qui nous étreint le cœur, chaque fois que l'on entend mal dire du chef-d'œuvre que l'on préfère entre tous, parce qu'il incarne un souvenir où ne glisse que de la joie.

MADELEINE.

"L'Appel de la Race"

Critique littéraire

Par RENÉ DU ROURE

LA Bibliothèque de l'Action Française a publié récemment sous ce titre: *L'Appel de la Race*, un roman signé: Alonie de Lestres. Ce n'est un secret pour personne que sous ce pseudonyme se cache un historien canadien d'une certaine réputation.

"Je n'ai jamais fait de roman", nous dit l'auteur, en tout et pour tout, dans sa préface. Ce n'est pas tout à fait exact. Les lecteurs de la Revue Moderne, qui se souviennent de certain article de Gustave Lanctôt, paru en décembre 1920, savent que l'auteur en question s'est déjà permis quelques romans historiques.

Son œuvre nouvelle est à la fois un roman régionaliste, un roman à thèse et un roman à clef. Il a pris pour sujet central la question scolaire de l'Ontario. Il n'est certes pas de sujet plus dramatique ni plus émouvant. Montrer les Canadiens-français de l'Ontario d'abord isolés et clairsemés, puis à mesure qu'ils se groupent et augmentent en nombre, excitant la méfiance des autres races, les montrer obligés de lutter pour la conservation de leur langue dans leurs écoles et trouvant leurs adversaires les plus acharnés parmi ceux dont la communauté de foi aurait dû faire leurs alliés, les montrer enfin accablés par le fameux Règlement XVII auquel ils opposent une résistance désespérée, voilà ce qu'aurait pu faire Alonie de Lestres: mais ce n'est pas là le roman qu'il a écrit.

Il a préféré nous raconter les crises de conscience et les malheurs de famille d'un "renégat" converti. Son héros, Jules de Lantagnac, noble rejeton d'une vieille famille canadienne-française est un brillant avocat d'Ottawa. À l'âge de quarante-trois ans, après de longues conversations avec un religieux oblat, le Père Fabien, et une visite à son pays natal de Vaudreuil, il se retourne avec horreur vers les crimes de sa vie passée: jeune étudiant, il est entré dans le bureau d'un avocat anglais, il a fait son droit à McGill, il est allé s'établir à Ottawa, il est devenu l'avocat de plusieurs compagnies et maisons d'affaires anglaises, il a épousé une Anglaise catholique, il a envoyé ses deux fils au Loyola College, ses deux filles à Loretta Abbey, il a pénétré dans la meilleure société d'Ottawa, il est devenu membre du *Country Club* et il joue au golf. Décidé à renier ce coupable passé, il se réforme brusquement: il tente de redonner à ses enfants une éducation française, il cesse de fréquenter les salons d'Ottawa, il se retire du *Country Club*, il abandonne le golf, il renonce à plaider pour les firmes anglaises, il se fait élire député de Russell; enfin, au Parlement Fédéral, il prend part à la discussion de la résolution d'Ernest Lapointe, contre le Règlement XVII. Mais en même temps, les malheurs domestiques l'accablent: heurtée dans ses sentiments, sa femme le quitte, deux de ses enfants la suivent, sa fille préférée choisit ce moment-là pour entrer au couvent; il ne lui reste, pour le consoler, que la sympathie de son fils aîné.

Que veut démontrer cette histoire? La théorie du "coin de fer". Le Père Fabien, le raisonneur du roman, va nous l'exposer. Un individu ne saurait être composite: il tend à l'unité morale, surtout vers le milieu de sa vie. S'il a laissé "des couches hétérogènes... s'apposer" à sa personnalité, "c'est l'heure du coin de fer. La moindre circonstance, un incident, une parole, un rien l'introduit au point de soudure du tuf humain et des couches d'emprunt. L'effet est rapide, soudain. Les couches, les apports étrangers volent en éclats. La personnalité se

libère. Et l'homme véritable, l'homme de l'unité surgit, se dégage, comme la statue se délivre de sa gangue".

Soit. Cette théorie est discutable, comme toutes les théories. Et *L'Appel de la Race* ne la démontre que dans la mesure où un roman à thèse, où les personnages parlent et agissent au gré de l'auteur, démontre quoi que ce soit. D'autre part, *L'Appel de la Race* n'échappe pas aux défauts inhérents à ce genre de romans: l'action y est sans cesse suspendue par d'interminables dialogues ponctués d'interminables tirades.

Mais Alonie de Lestres ne se contente pas d'essayer de démontrer son offensive théorie: il touche, chemin faisant, à de brûlantes questions, il porte de violentes attaques à ses concitoyens de l'une et de l'autre race, et ces attaques sont de nature à contrister de fort honnêtes gens et à faire à la cause qu'il prétend défendre beaucoup plus de mal que de bien.

Signalons d'abord le regrettable procédé qui consiste à évoquer dans la peinture de ses personnages, par des ressemblances extérieures, des analogies de situation et des similitudes de noms, d'inévitables rapprochements avec des personnalités en vue, vivant et agissant. Hâtons-nous de dire, d'ailleurs, que son pitoyable héros, geignard et hésitant, n'est qu'une pâle caricature du galant homme dont la constante énergie, la droiture de caractère, l'action intelligente et modérée excitent tant de sympathies et portent de si bons fruits.

Mais Alonie de Lestres va plus loin. Il condamne brutalement, au nom de la vérité que son parti est seul à détenir, toute une génération et toute une classe de Canadiens-français. Ignorant volontairement les efforts persévérants de ceux qui l'ont précédé dans la vie, il ne voit dans les deux dernières décades qu'une époque néfaste, une époque de "sommeil léthargique". La politique conciliatrice de Sir Wilfrid Laurier ne fut qu'une suite d'erreurs et de faiblesses, une "politique de soumission". Quant à la bourgeoisie canadienne-française, il affecte pour elle un impitoyable mépris: composée de "salonnards" et de "snobs anglicisés", elle trahit lâchement la cause de la race. Ah! ces salons de Montréal, comme il les déteste! Je le soupçonne d'ailleurs de les avoir peu fréquentés et d'ignorer le langage qui s'y parle. Il aurait pu y apprendre qu'une "garçonnière" n'est pas une jeune fille qui fume la cigarette et que les "dames de luxe" ne sont pas des femmes du monde. Il aurait évité de désigner son héros et sa femme en les appelant: "Monsieur" et "Madame" et d'écrire dans ses dialogues des phrases de ce genre: "Je le crois, reprit Madame", "Quelle est cette musique? demanda Monsieur". De pareilles erreurs porteraient à croire qu'en dépit de son pseudonyme aristocratique Alonie de Lestres n'a pénétré dans les salons que par l'escalier de service, et elles enlèvent toute portée à sa critique d'un monde qu'il connaît évidemment si mal.

Ses attaques contre la race anglaise sont plus violentes encore. Par un procédé vraiment trop transparent, il n'accorde de beauté morale et même physique, qu'à ceux de ses personnages qui ont ses sympathies: les autres sont odieux, laids et ridicules. Lantagnac est beau "grand, avec une tête fine, sculpturale", "une tenue impeccable", "une élégance naturelle"; le Père Fabien est superbe, il est "grand", il a "le buste cambré, la stature robuste et harmonieuse", sa personne reflète "l'élégance" et "l'énergie". Mais l'Anglais Davis Flet-

cher est un vieux "rond de cuir" ridicule, un vieillard gouteux "éploré et minable", avec un "visage de parchemin fané... terne et gris", qui ne "cesse de larmoyer: "Ho! shocking! ho! very bad!" et n'est guidé dans tous ses actes que par la plus mesquine ambition. Le Ministre anglais Rogerson est un "félin de grande race", chargé "de l'expédition des affaires louches". L'Irlandais Duffin avec son profil "de grand oiseau de proie" est un intriguant surnois, capable de toutes les trahisons. Parmi les enfants de Lantagnac, ceux qui se rangent de son côté sont beaux: Wolfred est un "grand jeune homme aux traits bruns, énergiques", avec des yeux "très fixes, très droits"; Virginia est une "belle enfant brune, toute en ardeur et en lyrisme", une "fine et vibrante créature". Mais les deux autres, ceux qui suivent leur mère, sont blonds et "filiformes"; Nellie a un "ton sec de Miss anglaise" et "un entêtement effroyable"; William est un "long adolescent", aux "traits saxons", au "front barré, aux lèvres arrogantes," presque toujours, on le voyait s'en aller, la nuque cambrée, les poings à demi-fermés, à l'allure d'un joueur de rugby"; il est révolté, insolent et violent. Comme le procédé est puéril! Mais il est de nature à blesser et il peut aussi donner des armes à ceux qui voudraient accuser les Canadiens-français d'injustice et de parti-pris.

Le livre d'Alonie de Lestres leur fournirait encore bien d'autres arguments. Comme ils pourraient se servir du personnage de Lantagnac pour prouver que le Canadien-français est mené par ses prêtres, *priest-ridden!* C'est M. Ernest Bilodeau, dont l'orthodoxie nationaliste est indiscutable, qui le remarque justement dans le *Soleil*. Lantagnac ne fait pas un geste, sans aller au préalable se faire dicter sa conduite par son verbeux directeur, le Père Fabien. "S'il a quelque grave décision à prendre, il viendra" dit le Père Fabien. Et il vient. Il gémit: "Je veux accomplir le commandement de ma conscience. Mais je prie qu'on me le dise". Et "l'homme d'action qui n'abdiquait jamais chez l'oblat... entreprit de tracer à l'avocat un programme de vie publique".

Ce religieux "homme d'action", ce terrible batailleur, cet infatigable discoureur, manque d'ailleurs singulièrement de charité. Chacune de ses paroles est une excitation à la haine: et *L'Appel de la Race* est un appel à la lutte de races. Est-ce désirable? Et cet appel, s'il est entendu, n'est-il pas de nature à décourager les bonnes volontés, à détruire les sympathies, à annihiler l'œuvre patiente à laquelle travaillent avec persévérance les esprits clairvoyants et modérés? Voilà la grave question qu'on a le droit de se poser.

Mais les Anglais auraient tort de s'offenser de pareilles attaques: la France n'est pas mieux traitée, la France, pays de quêteurs qui viennent "demander la charité pour les œuvres que panachent les cercles et les gazettes"! Et il faut voir comment est traitée l'*Alliance Française!* "C'est là que, quatre fois sur cinq, l'on écoute, en avalant sa langue, des monologues de badauds raffinés (?) qui vous servent du mauvais réchauffé de Paris". D'où vient cette colère? Tournez la page, vous comprendrez: "Proposez-leur (à ces bourgeois) d'aller entendre un conférencier, un artiste du pays!... Ah! zut! par exemple. Rien de tout cela n'est assez chic". Il est évidemment regrettable que les bourgeois de Montréal aient le mauvais goût de préférer les conférences de M. Lanson ou de M. Chamard, de la Sorbonne, à celles de M. l'Abbé Groulx; mais qu'y peut-on faire? Est-ce une raison pour se mettre en colère?

On ne peut d'autre part, s'empêcher de remarquer que l'action de ce roman se déroule pendant la guerre, et que ce Lantagnac qui retrouve avec tant d'enthousiasme ses origines françaises, n'a pas un regard, pas même un mot de sympathie pour cette France, d'où sa race est sortie, et qui lutte alors, désespérément, sur les

rives de la Meuse. Un vrai nationaliste est fidèle à sa race; mais sa fidélité a des limites.

Il eût été au moins désirable que ce livre, ce plaidoyer pour la langue française, fût rédigé dans une langue pure et correcte. Le meilleur moyen de servir la langue française, pour un écrivain, c'est encore de bien écrire. Ce n'est malheureusement pas ce que fait Alonie de Lestres.

Il semble ignorer les moindres nuances de cette langue qu'il prétend défendre, et certaines de ses erreurs sont presque risibles. Qu'est-ce qu'une tête puissante "où le cerveau se mouvait à l'aise", et depuis quand le cerveau se promène-t-il dans le crâne? Qu'est-ce qu'une voix d'orateur qui "fuse sous une moustache en brosse", et, puisque l'expression semble lui plaire, qu'est-ce qu'un "thème verbal" qui n'est "qu'une fusée de la gorge"? Qu'est-ce que "des yeux braqués en détente" et des parlementaires qui, excités par la curiosité, "se dévissent sur leurs sièges"? Certaines de ses phrases sont d'une obscurité déconcertante. Veut-on une définition de la culture franco-latine? En voici une, admirable: "la conjugaison du génie français et du génie proprement gréco-latin, mais où le premier s'est constitué l'âme pour un composé supérieur à ses parties". C'est clair, n'est-ce pas? Mais l'auteur de *L'Appel de la Race*, nous offre mieux: quel peut être le sens de cette phrase: "A tout le moins le mal serait-il si grand que l'entreprise fût tentée?" Voici encore quelques perles de sa collection: "De mon voyage... je rapporte un renversement de valeurs dans mon esprit". — "Sur les bords du grand bassin, s'égrène une petite géographie locale" — et celle-ci surtout, choisie entre vingt autres du même acabit: "Sa clairvoyance de femme se doublait de la clairvoyance du péril".

Je ne veux pas faire grief à Alonie de Lestres de ne pas connaître l'usage de cette particule nobiliaire dont il s'affuble et d'ignorer qu'elle ne s'emploie qu'après un titre ou un prénom. On ne dit pas: "la terre des de Lantagnac", "les enfants des de Frontenac et des de Rougemont", pas plus qu'on ne dit les œuvres de de Lamartine et les discours de de Montalembert. Mais il y a plus grave. La syntaxe elle-même est offensée dans ce livre, et ce n'est pas faire œuvre de pion que de relever quelques barbarismes tels que: "édiction", ou des solécismes pires encore: "Il s'engagea... sur la rue Elgin", — "leurs états d'âme le font de plus en plus perplexe", — "il n'avait qu'à le vouloir pour gravir aux plus hauts postes", — "Lantagnac se défendit... sur la guigne qui lui était tombée dessus"; — "mais les yeux des deux erraient bien au delà des pages". Il serait cruel d'insister. En voilà assez, je crois, pour montrer combien Alonie manque de lettres.

Ce roman, j'ai le regret de le dire, ne rachète ses faiblesses de style ni par la vérité d'observation, ni par la composition. Voici, par exemple, un dialogue d'adolescents, frères et sœurs: ils ont de seize à vingt ans, et ils s'appellent: "mon cher cadet", — "cher maître" et "mon brave pupille"! Et quelle place occupent ces dialogues! Ici, quinze, plus loin, vingt-quatre pages! Que devient l'action pendant ce temps-là? Il nous importe peu, du reste: dès la première page, nous avons prévu le dénouement, et ces pantins artificiels ne réussissent pas à captiver notre intérêt.

Nous pouvons nous en consoler, après tout: mieux composé et mieux écrit, *L'Appel de la Race*, inspiré par la passion et par la haine, aurait pu être une œuvre dangereuse. Tel qu'il est, je le crois inoffensif.

On m'affirme que l'auteur aurait dit qu'il avait écrit ce roman pour contrebalancer l'effet produit par *Maria Chapdelaine*. Il y a heureusement tout lieu de croire qu'il n'y a pas réussi.

R. DU ROURE.



CONTE DE NOËL

La Vierge Sarrasine

Pour Myriam Harry.

GUILLAUME D'HERBILLY était imagier. Il avait taillé dans la pierre, pour les églises de sa province, beaucoup de Vierges et de Christs, d'Apôtres et de Prophètes, et de Jugements derniers. Il avait taillé aussi, avec prédilection, des Bethsabées au bain, des Dalilas coupant la chevelure de Samson, et des Suzannes entre les vieillards. Il aimait son art et, quoiqu'il fût bon chrétien, il était surtout sensible aux formes des corps et aux mouvements de la vie.

Il partit pour la Croisade avec son maître, le comte Etienne de Blois, moitié par le zèle de délivrer le tombeau du Christ, moitié par la curiosité de voir des choses nouvelles.

Il passa les Alpes, traversa la Dalmatie et l'Epire, fut à Byzance, puis à Antioche, enfin sous les murs de Jérusalem. Il se battit aussi bien qu'aucun de ses compagnons et endura beaucoup de maux. Or, pendant le siège de la ville sainte, il fit connaissance avec une dame sarrasine qui, non loin du camp des croisés, habitait une maison carrée et blanche de chaux au milieu de fleurs éclatantes et d'arbres odorants. Cette femme vivait mal, mais elle était jeune et belle. Emu par cette beauté qui différait de la beauté de France, loin de son pays et du clocher de son église, Guillaume s'abandonna aux séductions de cette païenne.

Puis, après avoir contribué pour sa part à la prise de la ville et à la délivrance du Tombeau, il repartit pour la France avec son seigneur. Mais, plus vivant en lui que l'image du Saint-Sépulcre, il emportait le souvenir de la femme sarrasine.

— o —

De retour dans son pays, le comte de Blois, pour s'acquitter d'un vœu, fit construire une chapelle en l'honneur de la Nativité de Jésus. Guillaume fut chargé des sculptures. Il représenta, au-dessus de l'autel, par des statues peintes, l'enfant dans la crèche, la Vierge Marie, Joseph, les bergers. Mais, comme il savait qu'ils étaient de la même race que les habitants des pays d'Orient, il donna aux bergers et à saint Joseph les figures qu'il avait vues aux Sarrasins. Et, quand il tailla l'image de la Vierge, il la fit, sans le vouloir, à la ressemblance de la Sarrasine qu'il avait aimée.

La chapelle achevée, on l'inaugura en grande pompe. On admira l'œuvre de Guillaume. En vain un clerc fit cette réflexion, que la Vierge Marie n'avait pas trop l'air d'une chrétienne; comme elle était belle, elle plut à la foule et fut bientôt plus honorée et plus invoquée que les madones des plus fameux pèlerinages de la région.

Mais bientôt on s'aperçut que la Vierge de Guillaume n'était pas une bonne Vierge. Non seulement elle n'exauçait pas les prières, mais elle faisait le contraire de ce qu'on lui avait demandé. Par exemple, quand on lui demandait la guérison d'un malade, ce malade ne manquait pas de mourir. La sécheresse étant extrême, on implora d'elle la pluie, et la sécheresse redoubla et les récoltes furent perdues. Une femme, qui avait fait une neuvaine pour avoir un garçon, eut deux filles.

— o —

Or il n'y avait pas dans tout le pays de fille plus sage que la petite Toinon. Elle était pauvre et vivait avec sa grand'mère du produit d'un maigre champ et d'un petit troupeau de chèvres; mais son âme était un trésor d'innocence et de bonté à ravir les anges.

Sa grand'mère étant tombée malade, Toinon vint prier la Vierge de la crèche. Elle pria de tout son cœur, en fixant sur l'image des yeux d'un bleu aussi pur que celui des bluets et des pervenches et où n'avait jamais passé l'ombre d'un désir mauvais.

Il se trouva que Guillaume l'imagier était dans la chapelle. Il y venait souvent pour le plaisir de regarder sa Vierge. Mais ce jour-là il ne la regarda pas longtemps; il en fut détourné par la grâce ignorante de la petite Toinon, et par son charme ingénu et blond, si différent du brun sortilège de la dame musulmane.

Il suivit Toinon quand elle sortit de la chapelle, et il s'apprêta à l'aborder par des propos galants; mais elle leva sur lui des yeux si étonnés qu'il ne sut que dire; il la laissa rentrer chez sa grand'mère, et s'en fut rêver dans les champs.

Toinon trouva sa grand'mère non pas guérie, mais calme et qui sommeillait. Le lendemain, elle retourna à la chapelle. A mesure que la jeune fille priait, le visage de la statue devenait plus doux et plus chrétien, comme si, d'être priée par Toinon, cela mettait peu à peu dans la Vierge sarrasine une âme plus pareille à celle de la jeune fille.

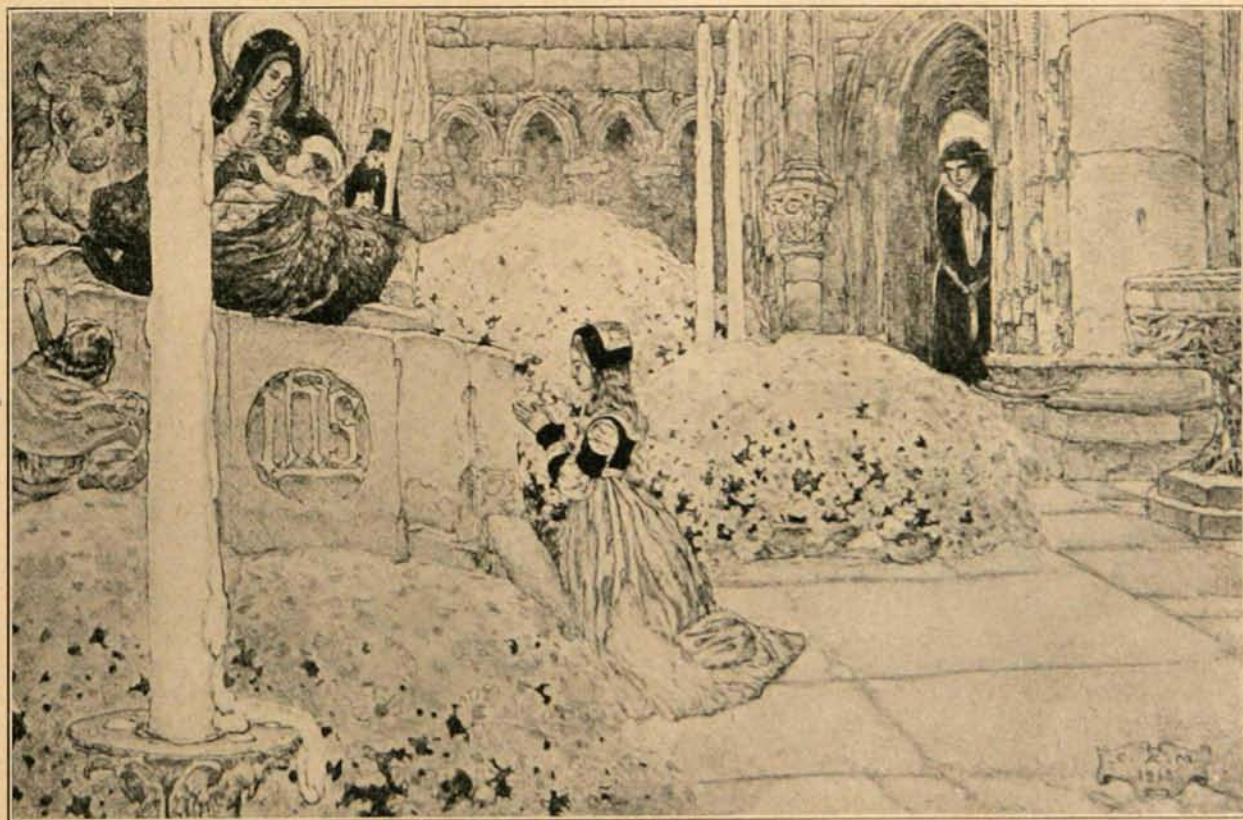
Et Guillaume aussi, caché dans un coin de la chapelle, sentait le démon se retirer de lui en même temps qu'il semblait sortir de la statue, par la vertu de l'honnête amour que lui inspirait Toinon.

Rentrée dans sa maison, Toinon vit sa mère-grand levée et en train de se faire une soupe. C'était la première fois que la Vierge de Guillaume exauçait une prière. Elle était donc désensorcelée. Toinon, joyeuse, sortit pour annoncer aux voisines la bonne nouvelle. En chemin, elle rencontra l'imagier qui la demanda poliment en mariage, et elle ne dit pas non.

A partir de ce jour, la Vierge de Guillaume fit des miracles tant qu'on voulut. Et l'on remarqua bientôt que ses yeux, qui étaient trop longs et noirs, étaient devenus ovales et presque bleus; que sa bouche trop rouge avait pâli et que tout son visage avait pris un aspect plus doux.

JULES LEMAITRE,
de l'Académie Française.

Images de GUSTAV ADOLF MOSSA.





Les Idées de Madelon

(CONTE DE NOËL)

Par GEORGINE LEMAIRE

A ma jeune amie,
Madeleine Huguenin

NOUS marchions dans le jardin plein de lumière et d'espace. Le brillant soleil de ce matin de juin piquait dans nos cheveux des fleurs lumineuses, qui, remuant au hasard de la marche, mettaient sur nos jeunes fronts d'éclatantes guirlandes.

Nous étions là, quatre finissantes, groupées près de Sœur Marthe, pour une dernière causerie. C'était la veille de notre sortie du pensionnat.

— Vous! Madeleine, dit Sœur Marthe, en se tournant vers moi, vous ne ferez jamais rien comme tout le monde! Vous êtes, à la fois, imaginative et pratique, impulsive et pondérée, et je vous donnerais volontiers pour devise: "Vers mon rêve et droit au but". Vous vivrez votre vie, ma chère petite enfant, quelle que puisse être l'extravagance des moyens à employer pour y arriver! Puis, me frappant le front de son index, elle ajouta: "Ce cerveau là, en face de la vie, prendra des décisions étranges!"

— Oh! Oh! fis-je, à la fois amusée et scandalisée. Et ma mine était si drôle, qu'elle provoqua le rire frais et jeune de mes compagnes.

Sœur Marthe, vous aviez raison! Et Madelon écrit pour vous, aujourd'hui, la folle et peu banale histoire de son mariage.

Quand mon tuteur mourut, en novembre dernier, j'entrai en possession de mon humble fortune: soit un peu plus de deux mille dollars. Cette somme était tout ce qui restait d'une assurance vie de mon père, sur laquelle on avait prélevé, pendant sept ans, tous les frais de mon éducation.

Institutrice à l'école d'enseignement supérieur, grâce à votre influence, chère Sœur Marthe, je réussis à vivre sans entamer ce modeste bien, et cela pendant cinq ans!

Cinq années de réclusion, pour votre Madelon, ma Sœur, quel supplice! Et surtout, de penser qu'en dépit des yeux brillants, des cheveux flous, et d'un teint de rose, pas un homme ne vous a fait la cour!... et on n'a pas encore vingt-cinq ans!

Un brevet d'institutrice, c'est donc fait pour mettre en fuite toute la gente masculine? Et voilà les pauvres Madelon destinées à vieillir seules?... Oh! Sœur Marthe! j'aurais tant voulu être grand'mère!...

Or, un soir, que je ressassais des rêves, tous plus extravagants les uns que les autres, j'eus une inspiration!... Enfin! j'allais vivre à mon tour, et, coûte que coûte, je ne serais plus seule! Mes vingt-quatre ans se révoltaient à l'idée de ne jamais connaître l'Amour! Mon cœur réclamait. Fallait-il vraiment renoncer aux grands bonheurs, sans essayer sa chance? J'avais soif des attentions

qu'une cour assidue entraîne, je voulais être la Madelon de quelqu'un. Il me fallait un Ami. J'en aurais un! "NOËL" me le donnerait. Et de cette minute, j'allai "vers mon rêve, droit au but!"

Deux jours avant la Noël, un soir, à la rubrique des petites annonces d'un grand quotidien, on put lire:

"Jeune homme demandé, célibataire, 25 à 30 ans, instruit, de bonne apparence et de bonne éducation. Travail facile et agréable, trois soirs par semaine. Un possédant une auto préféré. Cent piastres par mois, et les frais. S'adresser, le soir, entre huit et neuf heures: Grand Hôtel, Salon No 3."

Ce petit capital de deux mille dollars allait me donner une provision de joie pour toute une année. Et, c'est le cœur battant très fort, que j'entrai dans ce petit salon, où se devait présenter ce "prince charmant", ce héros de contes de fées tant désiré par votre Madelon.

Il vint!... et mon cœur le reconnut!

Avant lui, d'autres se présentèrent, qui furent évincés, mais l'un d'eux s'attardait près de moi et me frôlait de si près, sa grosse main cherchant la mienne, que je pris peur. A cette minute, je compris le danger de ma "théorie" et l'imprudence de votre Madelon.

Affolée, les yeux agrandis par la répugnance et l'effroi, j'implorai le secours d'un nouvel arrivant, dont la silhouette s'encadrait dans la porte restée entr'ouverte, et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, je fus délivrée de l'intrus.

Après avoir remercié mon Sauveur:

— Vous venez pour l'annonce, sans doute? Il hésita.

— O... ui, madame.

Je corrigeai: "mademoiselle", dis-je.

Il s'inclina.

— Avez-vous une bonne instruction?

— Mais oui, fit-il, paraissant étonné de l'interrogatoire.

— Célibataire? et non fiancé?

— Grâce au ciel! fut sa réponse amusante.

Alors, nous pourrions nous entendre, je crois, mais je compte sur votre discrétion de galant homme, pour ne jamais répéter à âme qui vive ce que je vais vous dire. Il acquiesça d'un geste. Je repris:

— Je viens de faire un gros héritage, (c'était bien un peu exagéré!) la fortune est pour moi chose nouvelle. Orpheline et pauvre jusqu'ici, je me suis mortellement ennuyée dans la vie. Je n'ai jamais eu d'amis (homme s'entend). Vous ne sauriez imaginer comme c'est dur de croiser, chaque jour, sur la route, d'autres femmes au bras d'un compagnon, qui, empressé, s'attache à leurs pas, leur évite les obstacles, les aide à monter ou



Il avait une auto... quelle joie! ma foi, j'acceptai...

descendre de voiture, les conduisit au théâtre, en un mot vit dans le rayon de leur grâce... et pourtant, on est pas bête, on a de la jeunesse... alors, je me révolte à la fin! Je veux un compagnon. Si vous avez des dispositions comme acteur, faites appel à votre talent, je retiens vos services.

Il se frottait les yeux. Pour un peu, il m'eût demandé de le pincer. Il croyait rêver.

— Pendant un an, repris-je, sans lui donner le temps de se ressaisir, je traverserai la vie à votre bras, vous me conduirez partout où l'on s'amuse: à la danse, au théâtre, vous m'enverrez des fleurs, vous me comblerez d'attentions en public, vous jouerez l'amoureux très épris, mais, par grâce, jamais un mot galant quand nous serons seuls! La moindre tentative de ce genre briserait le contrat. J'allais ajouter: "Surtout, il ne faudrait pas essayer de m'embrasser!" Mais je rougis si fort, à cette pensée, qu'il me devina. Je le vis à son air ébahi.

— Acceptez-vous ces conditions?

— Oui, murmura-t-il.

— Oh! que je suis contente! Mais s'il arrivait que, pendant l'année, vous rencontriez la compagne de vos rêves, je vous rendrais tout de suite votre liberté. Et je pensais: quoi qu'il arrive dans un an, je serai une héroïne de roman. Même abandonnée, les autres femmes m'envieront et mon jeune front s'auréolera d'un charme nouveau.

— Quand pouvez-vous commencer?

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Alors, venez demain soir, dis-je, en lui tendant ma carte, je suis en chambre à cette adresse. Nous irons ensemble à la messe de Minuit. Quel beau Noël je vais passer! Puis retenez une table pour le réveillon, au grand restaurant français "XX". Mais... dans la grande salle, (malgré son honnête figure, je me méfiais un peu!) nous réveillons en tête à tête.

— Ah! un dernier mot, tenez compte de tous vos frais, je les rembourserai chaque fin de mois.

Il sourit, puis retrouvant sa langue, que depuis quelques instants la surprise lui avait fait avaler:

— Puis-je vous reconduire chez-vous, dès maintenant? Alors, je saurai exactement où aller demain soir. Mon auto est à la porte.

Il avait une auto! quelle joie! Ma foi, j'acceptai. Il m'enveloppa d'une chaude couverture et veilla à mon bien-être avec sollicitude.

De ce moment commença, pour moi, une ère nouvelle, la vie heureuse, si heureuse, que je suis impuissante à la

peindre. Les fées m'avaient touchée de leur baguette, je vivais dans un perpétuel enchantement, quand, à la fin du premier mois, faillit se produire une catastrophe. Ce fut quand je présentai à Michel (c'est son nom) son premier chèque et que j'exigeai le compte exact de ses frais. Il protesta avec énergie, mais quand il me vit décidée à briser le contrat, il se résigna et tint à ma disposition le détail de ses frais à chaque fin de mois. En y réfléchissant, il me semble que la note n'était jamais bien élevée; mais je vivais un si beau rêve!... et la réflexion m'eût peut-être réveillée!

Le bonheur est un oiseau léger, Sœur Marthe, pour s'en saisir il faut lui tendre un piège, puis quand on le tient, bien fermer la cage sur lui, surtout, car il fuirait à tire-d'aile! On dit aussi le Bonheur, fruit de la sagesse. J'ai idée que le mien sera... fruit de la folie!

Six mois d'intimité charmante! Cela nous mena à la fin de l'année scolaire. J'ajoute, ici, à la louange de Michel, que pas une seule fois il n'exagéra son programme. Il s'en tint à la lettre du contrat et ne manifesta son empressement pour moi qu'en public.

Les invitations se succédaient: bals, réceptions, parties de plaisir!...

De me voir ainsi entourée d'hommages, d'autres s'intéressèrent à moi. On me trouva gentille, on me le dit, et, un soir de la mi-juin, j'en causai avec Michel. Je n'oublierai jamais le pli amer de sa bouche, à ma confiance, et le regard sombre, presque dur, dont il m'enveloppa. Je résolus de ne plus lui parler de mes succès, à l'avenir. Craignait-il la rupture de notre contrat?... ou bien... était-il jaloux?



Je courus m'y blottir!...

Les jours suivants, Michel resta sombre, préoccupé. Non pas qu'il fut moins empressé, mais son bel entrain l'avait quitté.

Un soir que l'orage grondait, menaçant, et que les éclairs s'allumaient au sommet de la montagne, alors que des nuages lourds, retenant l'averse, mettaient entre les choses et les êtres une ombre épaisse, Michel me dit à brûle pourpoint, en arrêtant mon geste qui allait faire de la lumière:

— Je crois qu'il y a sur terre une femme pour chaque homme et que, de toute manière, si étrange que puissent paraître les circonstances, ils se rencontreront fatalement. Leurs affinités, leurs âmes se chercheront comme deux aimants.

— Oh! Michel! m'écriai-je, vous êtes amoureux?

Il ne protesta pas.

— Rappelez-vous, dis-je après un silence, que vous pouvez résilier votre contrat. Et ma voix était si étrange, si lointaine, que je ne la reconnus pas. C'était une pauvre petite voix douloureuse et fragile. Était-ce l'orage qui pesait sur mes nerfs? ou, mon cœur, navré d'avoir à revenir de sa course vers des horizons fleuris qui s'obstinaient à fuir, ne pouvait-il plus supporter sa peine? J'éclatai soudain en sanglots.

— Oh! Madeleine! fit Michel, je ne songe pas à vous quitter avant la fin de l'année. Je vous le jure!

Je me raccrochai à cet espoir.

— Elle ne vous aime peut-être pas?

Sa voix tremblait, quand il me dit:

— C'est cela même! Et elle est très riche et je ne suis qu'un homme à l'aise. Et puis, si elle m'aimait, elle me ferait un signe, n'est-ce pas Madeleine?

— Oh! oui, répondis-je avec conviction. Mais si vous voulez vous rapprocher d'elle et tenter votre chance, vous êtes libre. J'ai maintenant assez de souvenirs pour parfumer le reste de ma vie!

— Vous quitter, Madeleine, le pourrais-je jamais?

Et, juste à ce moment, un éclair déchira la nue, et je vis deux bras, les bras de Michel, tendus vers moi, en un geste de prière. Je courus m'y blottir, et en dépit de la tempête, l'horizon fleuri se rapprochait, mon jeune amour, un peu fou, se lança au devant de ses rêves!

Chère Sœur Marthe, si j'ai scandalisé votre âme simple, je vous en prie, ne me jetez pas à la mer! Ayez pitié. Je nage en pleine félicité. J'ai conquis ma part de bonheur. Je serai Grand'mère, Sœur Marthe, je serai Grand'mère!...

Pour copie conforme.

Georgine LEMAIRE.

Décembre 1922.



Notes et Echos

Par Luc Aubry



UN ROMAN CANADIEN

La Villa des Ancolies par le notaire J.-E. Larivière, de Montréal, est le roman que la *Revue Moderne* offrira, en primeur, au mois de janvier prochain, aux lecteurs désireux de connaître une œuvre canadienne que notre publication est heureuse de patronner. Le roman, nous l'avons dit déjà, et nous ne craignons pas de le répéter, est spirituel, aimable et enlevé. L'idylle y est fraîche et pas banale, le dialogue animé et spirituel. De plus il n'a aucune prétention à la thèse et il cherche à plaire, et nous sommes sûrs qu'il y réussira.

Notre Directrice ayant demandé à M. Larivière, quelques notes biographiques pour la *Revue Moderne*, reçut l'amusante lettre que voici, à laquelle elle se garde de rien changer. L'auteur s'y présente avec esprit et modestie. Sa biographie n'est ni banale, ni gonflée; elle est simple et aimable, comme l'auteur lui-même. Lisez:

“Madame:—

Vous me demandez des notes biographiques sur mon humble personne et après tout, je conçois que puisque vous voulez bien piloter mon premier-né, il n'est que juste que vous sachiez au moins qui je suis, et ce que je suis.

Ma famille, les Larivière-Chapdelaine, est issue d'un soldat du régiment de Carignan. De père en fils, mes

aïeux ont été des enracinés de la glèbe, des défricheurs et des laboureurs. Inutile de dire que vous cherchiez en vain des noms illustres chez mes ancêtres, ils n'ont été, comme dit Rostand, que les humbles minuscules qui forment le grand livre de l'histoire.

Moi-même, je suis né le 5 mars 1889 dans le village de S-Judes, comté de St-Hyacinthe. S-Judes est un coin de terre aride et ravineux qu'arrose une petite rivière, la Salvail; mais par contre, que de côtes, que de forêts! Quand j'étais petit, la paroisse était encore aux trois quarts complètement boisée, et tout près de notre maison commençait la forêt où nous allions prendre nos ébats. Jusqu'à dix ans je fus un petit garçon malingre et débraillé, allant pieds nus et usant les vieilles culottes de ses aînés. — J'étais le huitième de neuf enfants —.

En 1899, mes parents vinrent habiter S-Hyacinthe, et durant les quatre ans que j'y demeurai, j'acquis rapidement tous les défauts requis pour faire un parfait gamin, si bien que ce fut avec un soupir de soulagement que cette bonne maman me vit partir pour le collège de Monnoir (Mariville) en septembre 1903.

Mon cours classique, à Monnoir, ne fut ni brillant, ni trop terne, je ne fus jamais un premier de classe, ni un fort en thèmes; je détestai tout spécialement l'étude du grec, de l'anglais et de la philosophie, je réussis très médiocrement en latin et en physique. Par contre, les lettres et les sciences positives: mathématiques, chimie, botanique, géologie, etc., eurent toutes mes prédilections.

En 1908, je sortais du collège avec le titre de B.A., et comme mon directeur m'assurait que si j'osais affronter "la mer du monde" je me damnerais, je risquai le Grand Séminaire où je demeurai quatre mois... c'est tout ce que j'y pus tenir.

En 1909, j'entrais comme clerc Notaire en l'étude de M^{re} Carreau, à S-Hyacinthe. En 1911, je m'inscrivais à Laval, Faculté en Loi, et en juillet 1913, j'étais reçu Notaire, profession que j'exerce depuis, sans trop d'enthousiasme d'ailleurs.

Entre temps, j'épousais, en 1916, ma cousine, Anna Larivière, une orpheline sans fortune. C'était le mariage de la faim et de la soif; mais comme Dieu est toujours rempli de merci pour les déshérités, Il nous a envoyé deux héritiers à l'héritage qui est encore absent: Andrée, âgée de cinq ans, et Pierrot, bébé de six mois, et devant les douces caresses de ma fille et le sourire de mon petit gars, je ne puis m'empêcher de me trouver heureux et d'envisager l'avenir avec optimisme. Que voulez-vous, c'est mon grand défaut d'être optimiste, de toujours voir la vie en rose et sur son bon côté...

Vous me demandez aussi ce que sont mes goûts littéraires, leurs origines? Non, Madame, ne me posez pas une telle question, j'ai une sainte horreur de tout ce qui est savante dissertation, l'analyse me fait peur. J'aime à lire des choses amusantes parce que cela m'amuse; j'ai essayé d'écrire des choses amusantes parce que cela m'amusait également, et aussi parce que je croyais que notre pauvre littérature devait avoir besoin d'autre chose que de poésie, études sociales et historiques, controverses littéraires ou supposées telles, éreintements de coteries, etc.

J'ai d'abord commencé à écrire pour moi-même, le soir, quand tout mon monde était couché. Et puis, comme les journaux annonçaient un concours de conte (Société S-Jean-Baptiste) j'y ai envoyé un conte "Une visite de Monsieur le Curé", qui m'a valu une mention du juré et le qualificatif de "sotte plaisanterie de char fumoir" de ce brave Asselin. Je ne sais si mon conte méritait la mention du juré, mais le qualificatif de votre collaborateur n'était certes pas volé. Plus tard, dans la *Minerve* et le *Nationaliste*, je publiai des contes canadiens sous le pseudonyme de Jules des Grèves, contes qui sont d'ailleurs passés complètement inaperçus. Enfin, lors du concours de roman de la St-Jean-Baptiste, mon roman "Iris Bleu" me valut un prix de cent piastres, le juré n'ayant pas jugé à propos d'accorder de premier prix.

Et ceci nous mène à mon dernier-né, que vous avez accueilli avec tant de bonté.

Comme matériaux à biographie, c'est bien maigre, me direz-vous; mais que voulez-vous, j'ai toujours été un heureux de vivre, je me suis toujours appliqué à voir la vie sous son côté ensoleillé, même dans les embêtements je trouvais matière à éclat de rire; or, les gens heureux, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire...

Bien à vous,

J.-E. LARIVIÈRE.

LE NATIONALISTE EST DONC MORT...

De quoi est mort le *Nationaliste*? de sa belle mort sans doute, comme disent nos paysans quand ils parlent d'un trépas qui s'est effectué tout simplement, parce que pour celui-là, le temps était venu de mourir... Oui le *Nationaliste* qui a connu de si beaux jours au temps de son fondateur Olivar Asselin, et qui fut ensuite fort

bien continué par Fournier, et plus tard par M. Napoléon Lafortune, le directeur actuel de l'*Action Française*, le *Nationaliste* est mort tout doucement comme une lampe qui s'éteint, faute d'huile. Il s'est éteint faute de rédacteurs!

LES ŒUVRES D'UN GRAND COMPOSITEUR CANADIEN

Les œuvres de M. Alexis Contant seront exécutées le soir du 6 décembre au Ritz-Carlton, devant une assistance d'élite, sous la présidence de M. Gonzalve Désaulniers, Chevalier de la Légion d'honneur, et président de l'Alliance Française de Montréal. Cet hommage rendu à la mémoire d'un Canadien-français dont le talent fut si profond, et qui a laissé l'œuvre d'un vrai Maître, est un acte de piété nationale, auquel la *Revue Moderne* associe son tribut de très sincère admiration.

LE CINEMA CANADIEN

Nous aurons donc, enfin, des films canadiens. Le théâtre Saint-Denis annonce pour la semaine du 10 décembre prochain, les premières représentations du film canadien *Magdeleine de Verchères*. Ce film fut tourné à Caughnawaga, il y a quelque temps, sous la direction de M. J.-Arthur Homier, et d'après les documents historiques recueillis par le Révérend M. Baillargé, curé de Verchères. C'est un premier pas vers la production de vues essentiellement canadiennes, et, du succès de cette initiative, dépendra l'avenir de cette industrie dans la province de Québec.

Il nous fait plaisir de présenter à nos lecteurs les organisateurs courageux du *Bon Cinéma*: MM. Edouard Gariépy, directeur de *Granger Frères*, Arthur Larente, gérant de La Compagnie *Pathé Film*, J.-Arthur Homier, de *Homier et Laverne*, Henri Grisé, industriel de Saint-Césaire, et S.-T. Grenier, autrefois de la *Catholic Arts Association*.

UN JOLI GESTE

Lors d'une réception donnée par Lady Williams-Taylor, en sa splendide résidence de l'avenue des Pins, en l'honneur des Auteurs Canadiens, l'on pouvait admirer une dizaine de toiles tout à fait remarquables, signées par le peintre Maillard dont nous connaissons le talent et les succès. Lady Williams-Taylor est coutumière de ces jolis gestes qui ne nous étonnent plus, mais qui nous font sans cesse apprécier la femme intelligente et raffinée qui met avec empressement le prestige d'une haute situation sociale au service de la cause artistique et littéraire. Auteur elle-même à ses heures, et de choses délicates, originales et brillantes, Lady Williams-Taylor peut parler et écrire le français comme l'anglais. De notre langue, elle saisit toutes les nuances et pénètre toutes les subtilités, et notre race ne compte pas de meilleure ni de plus charmante amie.

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Nous sympathisons de tout notre cœur à l'affreux désastre qui vient d'atteindre l'Université de Montréal, et nous sommes heureux de constater que l'épreuve de nouveaux incendies n'a nullement atteint le moral des directeurs et des élèves de l'Université, et que le travail s'est recommencé courageusement au lendemain même de l'épreuve.

Luc AUBRY.



Les Amoureux à la Crèche



DANS les environs de Béthanie, Lia, fille de Saruch, gardait ses blancs troupeaux. Elle rentrait ses ouailles vers le soir, quand une fraîcheur pénétrante tombait du ciel rayé sur l'horizon de lignes vertes et orange, tandis que, de toute part, entre les boqueteaux de térébinthes, d'oliviers et de figuiers, au bord des flaques d'eau qui brillaient d'un reflet changeant, les rainettes, les grillons, les hiboux, les chacals mêlaient confusément leurs voix dans l'harmonie apaisante de la brune; alors on entendait le rappel des troupeaux au chalumeau de leurs pâtres et l'aboi lamentable des chiens errants qui s'étirait vers le ciel.

A garder ses brebis, Lia restait seule des journées entières, rêveuse.

L'hiver a passé, le printemps s'est levé. La prairie s'est émaillée de fleurs brillantes, paysage de douceur et de charme, aux nuances infiniment délicates, dominé au loin vers le Nord, par la tache d'un blanc éclatant que met sur le ciel tendu de couleur bleue, la cime neigeuse du mont Hermon.

Mais, seule et silencieuse, Lia ne laissait pas l'ennui envahir son cœur. Elle pensait à Ophir, fils de Cettim, qui gardait, lui aussi, de mouvants troupeaux, de noirs troupeaux de chèvres, aux cornes recourbées, et de bœufs mugissants, où quelques rares brebis mêlaient leurs toisons claires. Longtemps, ils avaient, l'un et l'autre, poussé leurs ouailles hors de l'enceinte de Béthanie, formée de cactus durs et drus; ils sortaient à la même heure, après que l'aube avait progressivement gagné le ciel tout entier; et marchaient dans la même direction, proches l'un de l'autre, sans se parler, après s'être négligemment jeté le salut matinal; puis, peu à peu, par des nuances insensibles, une tendre intimité s'était formée entre eux. Auprès de leurs troupeaux qui broutaient, tranquilles et monotones, l'herbe pâlie par l'ardeur du soleil, ils restaient assis côte à côte, berçant leurs jeunes pensées au clair murmure de l'eau du torrent sur les pierres arrondies de son lit, à l'ombre de quelques figuiers ou d'une haute touffe d'ajoncs. Des libellules et des martinets filaient au ras de l'eau. Sur la rive opposée, un bois d'oliviers, selon l'heure du jour, poussait son ombre noire jusqu'à l'eau bruyante, ou bien d'une humeur jalouse, la repliait sur lui.

Vers le milieu du jour, Lia faisait cuire sous la cendre des galettes de seigle ou d'orge; à une citerne voisine elle allait, dans une amphore de terre rouge, puiser de l'eau pure. Combien elle était jolie quand elle soutenait l'amphore de son bras arrondi. Et les jeunes gens, en poursuivant leur causerie tranquille, assis dans l'herbe parmi les sauterelles qui bondissaient autour d'eux, prenaient leur frugal repas. Ainsi la douce émotion de l'amour était née dans leurs jeunes cœurs; elle était montée jusqu'à leurs lèvres; ils avaient échangé les tendresses des premiers aveux, et leurs mains s'étaient rejointes pour rester longtemps serrées l'une dans l'autre. Et ils avaient connu ainsi les heures du bonheur le plus pur, heures faites de causeries, de confiance, ou bien de longs silences, où s'exprimait l'émoi de leur cœur, tandis que Lia laissait son visage appuyé à la rude épaule de son ami.

Puis c'étaient des projets d'avenir dont la réalisation ne semblait plus pouvoir être entravée. Si bien qu'un soir, après le retour au village, Ophir et Lia s'en ouvrirent à leurs parents, qui ne virent aucun obstacle aux desseins que leurs enfants avaient si doucement formés.

Or, il arriva qu'une nuit, les eaux du Cédron, qui coulait entre le champ de Saruch, père de Lia, et celui de Cettim, père d'Ophir, vinrent à monter brusquement après des pluies d'orage, et se répandirent hors de leur lit, en sorte que, le lendemain matin, Saruch trouva ses blés dévastés. Il fit alors élever des barrages en planches de nopal pour protéger son bien; mais la conséquence en fut que l'eau du torrent, après s'être heurtée contre l'obstacle qui lui était opposé, se rejetait avec violence dans la direction du champ de Cettim et le ravageait à son tour. Aussi, à la faveur des ténèbres, Cettim fit-il arracher les barrages établis par Saruch; mais, peu de jours après, celui-ci les fit rétablir, et il se mit aux aguets, en sorte qu'il ne tarda pas à surprendre les ouvriers qui, sous la direction de son voisin, détruisaient les travaux qu'il avait fait exécuter.

Une scène violente éclata entre les deux hommes, et ils en seraient venus aux mains si les ouvriers ne s'étaient pas interposés; mais ils ne se séparèrent qu'après des injures et des menaces, violemment irrités l'un contre l'autre. Ophir, à qui son père raconta la scène, entra dans ses sentiments avec toute l'impétuosité de son âge et de son carac-

tère; et, de ce jour, il évita les troupeaux de Lia et, un jour même, où la jeune fille, dans un sentier, s'avança vers lui, le sourire aux lèvres, prête à lui parler, il se détourna brusquement et rebroussa chemin.

Et une grande tristesse tomba sur le cœur de Lia. On aurait pu la surprendre, immobile dans la prairie, indifférente aux troupeaux qu'elle conduisait, des larmes silencieuses roulant sur ses joues.

Elle, si causante, vive, rieuse, pleine d'entrain et de gaieté, restait désormais assise dans un coin de la maison de son père, figée dans une mélancolie angoissée. Plus poignante encore était sa tristesse quand elle voyait tout à coup, de ses yeux perdus à l'horizon, parmi son troupeau, le jeune berger dressant sa haute taille, enveloppé d'un manteau de laine jaune, la tête nouée d'une double couronne en laine noire qui retenait le long voile à son front. Lia distinguait son profil aigu, ses sourcils marqués, et elle se remémorait le regard à l'expression dominatrice et bonne tout à la fois, très hautaine et très douce dont elle avait tant aimé à se sentir enveloppée.

Un rigoureux hiver s'était étendu cette année sur les champs durcis de la Galilée. La plaine et les vallons s'étaient couverts de teintes uniformément blanches ou grises, au-dessus desquelles vaguaient des nuages sombres et lourds. Mais voici qu'un soir les nuages se dissipèrent rapidement, découvrant un ciel pur et clair, d'un bleu profond, comme aux plus beaux jours de l'été, où, l'une après l'autre, les étoiles se mirent à scintiller, avec un éclat et, l'on pourrait dire, avec une gaieté inconnue en cette saison de l'année.

Lia avait été retenue plus tard que de coutume, et, sans qu'elle pût en indiquer la cause, dans les vallons où les oliviers rabougris, les figuiers au feuillage aride et les noirs térébinthes formaient des groupes variés. Les chacals, qui rôdaient dans les halliers par bandes invisibles, ne faisaient pas, ce soir, entendre leur cri éraillé. Lia allait, lente et rêveuse, les yeux au ciel, trop absorbée par la douleur qui lui étreignait le cœur pour en être distraite par la splendeur inaccoutumée du spectacle qui s'offrait à son regard.

Elle arriva ainsi avec ses ouailles jusqu'à la ville rustique. La grande lueur limpide, qui tombait de la lune d'argent, dessinait en arêtes aiguës les maisonnettes en forme de cube qui composaient Béthanie, et les lumières jaunes allumées à l'intérieur de ces demeures, d'où elles filtraient par de rares ouvertures, tranchaient en tons d'une chaleur dorée sur la froide blancheur de la nuit.

À Béthanie, tout reposait déjà; paisible, sans bruit, Lia longea la rue principale, mais, au lieu de s'arrêter devant la maison de son père et de diriger ses brebis vers les vastes étables destinées à les recevoir, elle continua sa route, entraînée par une force mystérieuse dont elle ne se rendait pas compte, dont elle ne sentait même pas l'action; de même qu'elle ne songea pas à être surprise en voyant ses brebis poursuivre leur route d'un mouvement pareil, sans rentrer sous le toit qui les abritait tous les soirs.

Les brebis poursuivaient leur route sans fatigue; elles semblaient avoir secoué le sommeil qui aurait dû s'appesantir sur elles, et marchaient d'une allure rapide dans une direction qu'on aurait pu croire leur être inspirée. Et ainsi Lia et son troupeau passèrent par la porte de Béthanie, opposée à celle par laquelle ils étaient entrés, ils continuèrent d'avancer. Les étoiles semblaient plus nombreuses et plus brillantes que jamais.

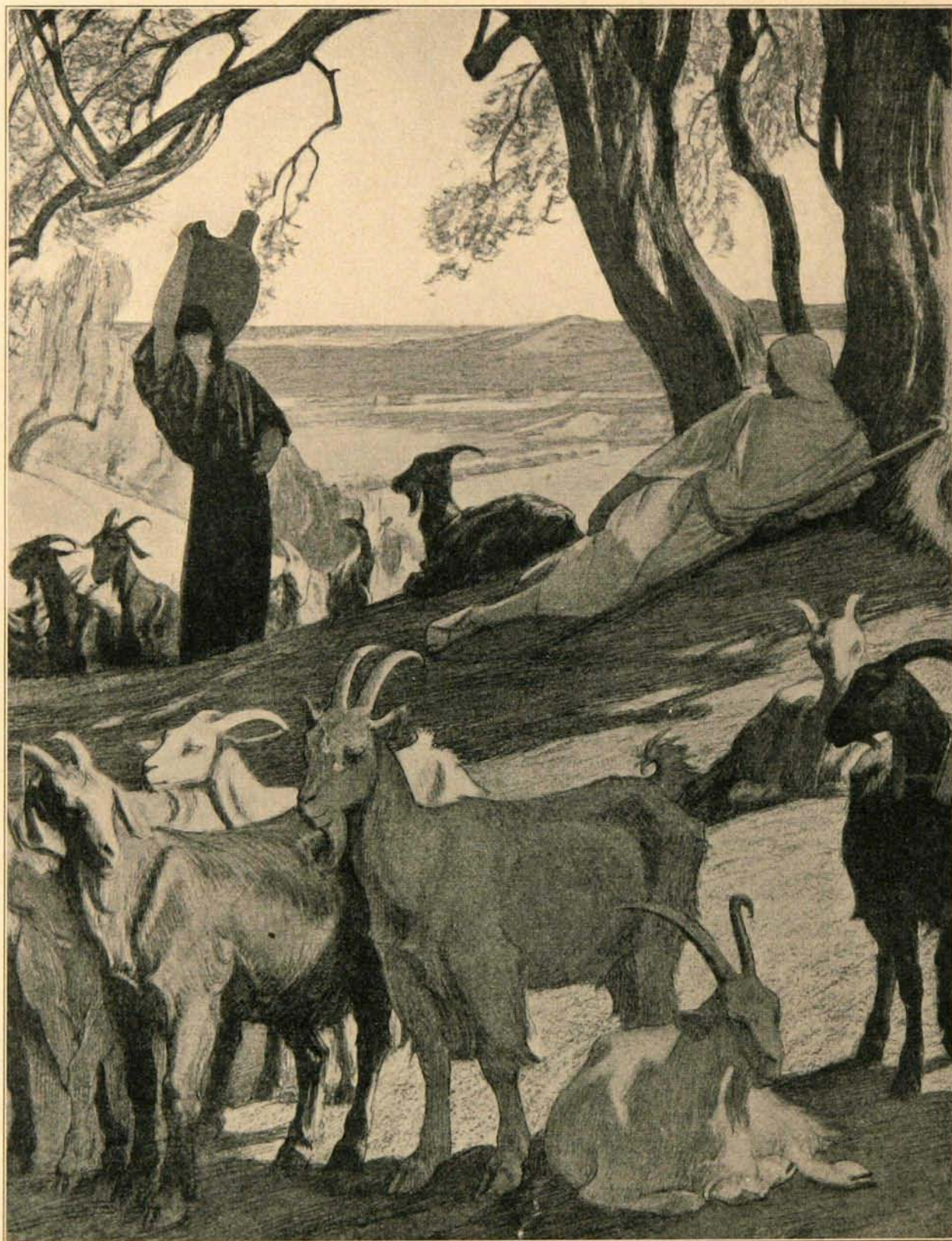
Malgré les ombres de la nuit et la rigueur de l'hiver, la nature était joyeuse. Lia elle-même, bien qu'elle sentit toujours une grande tristesse au fond de son cœur, et que, de temps à autre, une larme glissât de ses yeux, éprouvait en elle je ne sais quel apaisement, et son chagrin lui semblait comme recouvert par une paix bienfaisante. Elle avançait d'un pas insouciant, son troupeau marchait autour d'elle, et le clair bêlement, le chevrottement grêle des brebis et des chèvres, mettaient de temps en temps un vivant appel dans le silence du vallon.

Et voici que, oh surprise! des vols d'alouettes éveillées de leur engourdissement nocturne égrenaient leur chant léger en se joignant à la marche du troupeau. Par-dessus les toisons crépues des moutons, que les rais de la lune bordaient d'une frange argentée, elles dessinaient dans les airs les festons de leur vol espiègle et brusque, et il semblait que la campagne, secouant les torpeurs de la nuit d'hiver, tendit avec émotion vers un renouveau de jeunesse et de joie. Et des effluves embaumés, comme émanés de fleurs printanières, des grenadiers et des fleurs de lin rose qui, à la saison nouvelle, enrichissent le vallon, passaient dans l'air, et des lambeaux de musique, vague et suave, traversaient le ciel, comme répandus par de grandes et invisibles harpes éoliennes. Une clarté diffuse se mêlait aux aromes de l'atmosphère, aux chants du ciel, harmonie infinie faite de joie, de lumière, de voix aériennes et de parfums.

Lia et ses blanches ouailles ont marché ainsi longtemps, mais sans peine, et si la jeune fille n'avait été perdue dans le rêve qui l'absorbait, dans un rêve où son chagrin si profond se mêlait depuis quelques heures à un merveilleux sentiment d'espoir, elle eût aperçu de divers côtés d'autres groupes formés de troupeaux: des moutons, des chèvres, des bœufs, des mulets, guidés par des bergers pensifs qui convergaient des différents points de l'horizon. Au loin, devant elle, à mi-côté de la colline où s'élève Bethléem, une lumière brillait dans la nuit, semblable à une grande étoile que l'on aurait posée par terre.

Progressivement des troupeaux divers s'étaient rejoints: nul tumulte, nulle agitation. Les bêtes elles-mêmes étaient recueillies et joyeuses; elles se mêlaient les unes aux autres et les bergers, devenus insouciantes des biens qui leur étaient confiés, ne songeaient pas à les séparer.

Lia est à présent tout près de cette étoile qui l'avait étonnée, ainsi posée sur le sol; c'est une grande clarté qui s'échappe d'un hangar en appentis construit contre la paroi d'une maison faite en terre jaune que les rayons de soleil ont blanchie. Limpide et doux rayonnement et produit par on ne sait quelle cause, car ni lampe ni torche ne se trouve sous le hangar: au reste, quelle est la lumière allumée par la main d'un homme qui aurait pu porter son éclat jusqu'aux confins de l'horizon?



Elle soutenait l'amphore de son bras arrondi.

Et dans le ciel, parmi les myriades d'étoiles, au-dessus du hangar, une étoile beaucoup plus grande et plus brillante que les autres, ornée d'une longue traînée lumineuse, brille d'un éclat surnaturel. Les troupeaux innombrables qui se sont rassemblés, forment dans la plaine, comme une mer ondoyante, où les toisons des moutons caressées par des rais de la lune, rappellent la mousse des flots phosphorescents. Lia s'est approchée: trois personnages, vêtus de costumes resplendissants, de pourpre battue d'or, et portant au front des couronnes étincelantes de pierreries, sont agenouillés devant une crèche de bois brut, où dort dans la paille, tranquille et d'une beauté émouvante, un enfant aux fins cheveux. Lia s'est sentie éblouie, étourdie, mais pénétrée de bonheur; elle est tombée à genoux, les yeux fermés, elle a joint les mains et s'est penchée vers la crèche. Des chants célestes retentissent au-dessus d'elle, avec une douceur sublime, des chants qui semblaient venir de l'infini, exprimant la joie, l'espoir, la bonté, le réconfort.

Lia reste à genoux devant l'enfant, la tête inclinée, les mains jointes; puis elle pose sa main droite sur le bois de la crèche, sa main gauche retombe le long de sa robe violette..., alors elle sent une autre main saisir celle qu'elle abandonne et la serrer avec émotion, longuement, doucement, tendrement, avec confiance, avec amour.

Pourquoi Lia ne retire-t-elle pas sa main d'entre les doigts qui la pressent? Pourquoi ne s'effraie-t-elle pas de ce geste qui est celui d'un fiancé dont le cœur déborde d'ardeur? Elle regarde devant elle: dans la crèche, sur la paille, l'enfant dort au milieu d'une incomparable clarté; une femme, au visage virginal très pur, est penchée sur la mignonne créature, et un homme, la barbe grisonnante, le front dépouillé, se tient auprès d'elle, grave et recueilli. Un bœuf, la mine lourde et bonne, un âne, au poil roussi, se penchent, eux aussi, sur l'enfant qui dort, comme pour le réchauffer de leur haleine.

Ophir était venu, poussé par cette même force mystérieuse qui avait guidé Lia jusqu'auprès de la crèche à Bethléem; là, il s'était instinctivement agenouillé auprès de la jeune fille, d'un mouvement involontaire, il avait pris sa main et il l'avait serrée avec cette émotion indéfinie qui, tout à coup, remplissait à nouveau son cœur de bonheur et d'amour.

Ophir et Lia se sont levés. Ils reviennent à Béthanie.

Par la plaine blanche de lumière, paisible et recueillie, les troupeaux de Lia et d'Ophir avancement, confondus comme au temps où les liens de l'amour s'étaient formés entre leur cœur. Les blancs moutons de la bergère se mêlent aux chèvres du jeune pâtre, et vont d'un pas allègre, et les alouettes dans la nuit claire continuent leur vol capricieux sous le ciel étoilé. Du côté de l'Orient, les montagnes qui s'étendent au delà de la mer Morte, traçaient sur l'horizon blanc une longue bande opaque, comme un ruban sans fin. Des effluves harmonieux continuaient à passer sous le ciel, par-dessus les bergers qui cheminaient, et l'on voyait de toutes parts les pâtres s'éloignant dans des directions opposées. Et les petits veaux faisaient les sauts les plus réjouissants du monde en s'écartant momentanément des groupes où se trouvaient leurs mères.

Les mêmes chevauchées blanches, d'innombrables nuées avec des figures d'ange et des ailes, passaient au firmament, d'où tombaient en pluie triomphale des chants mélodieux.

Ophir et Lia marchaient l'un à côté de l'autre, en se donnant la main. Ils s'arrêtèrent aux trois citernes de Salomon, grandes vasques superposées, taillées dans le roc, d'où l'eau retombait en cascade, jusque dans celle du bas, où le bétail se désaltéra un moment.

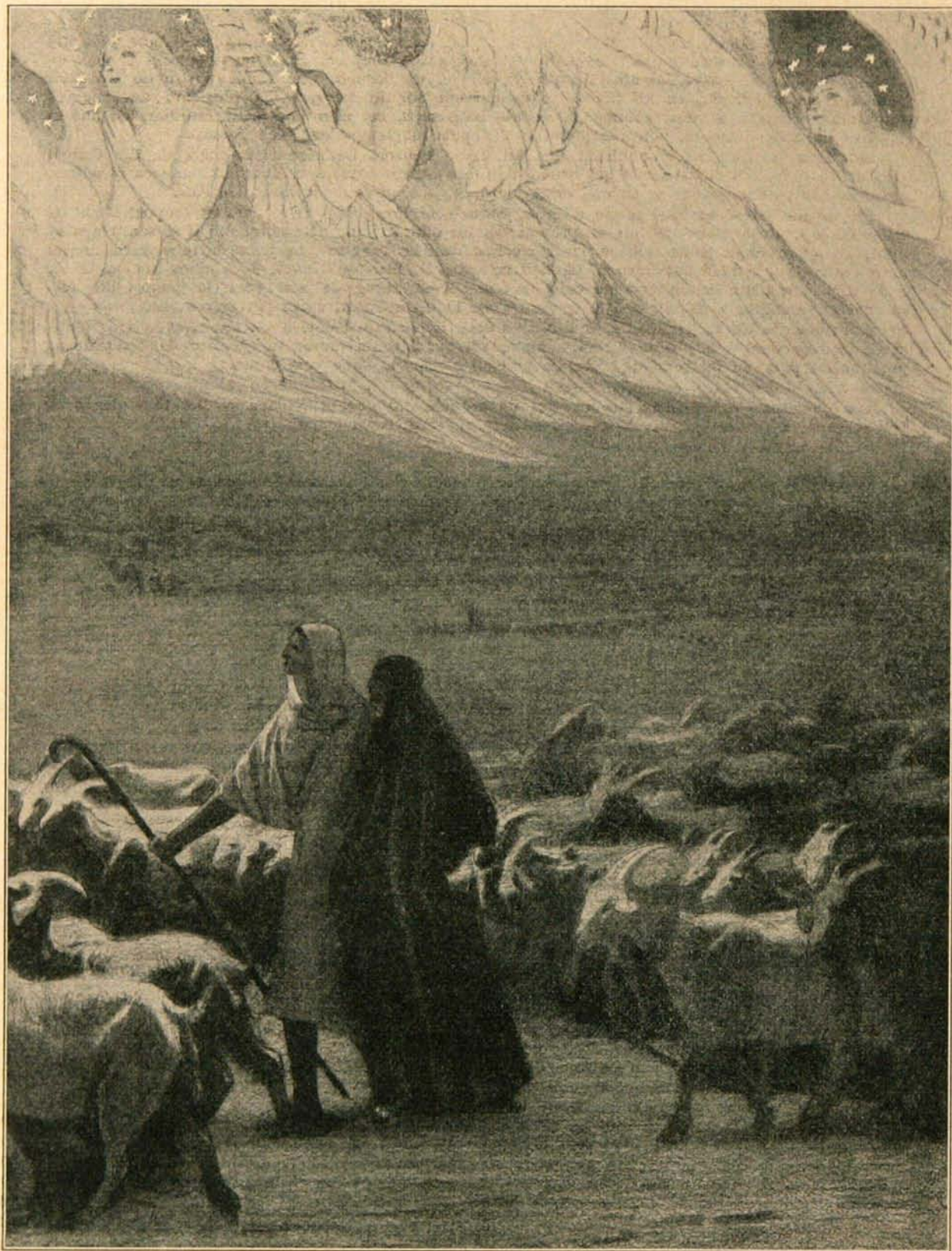
Les deux jeunes gens ne se disaient pas un mot. Ils sentaient leurs âmes étroitement unies, fondues l'une dans l'autre: une grande joie les emplissait. Ils allaient, transportés dans l'extase de leur rêve, trop émus pour parler, mais ce silence, leur semblait-il, disait tout ce qu'ils avaient à se dire au monde, leur bonheur retrouvé, la renaissance des espoirs d'antan, la douceur de vivre l'un pour l'autre, l'un à l'autre, l'un près de l'autre, et l'allégresse d'une pensée dépouillée de soucis.

Les eaux du Jourdain brillaient d'une clarté adoucie entre les touffes de joncs, d'où s'élevaient, de place en place, des rideaux de papyrus, de peupliers et de trembles, découpant des silhouettes foncées sur la lumière d'argent dont la nature était tendue. Aux flancs des coteaux, les sombres masses formées par les térébinthes et par les oliviers centenaires semblaient des bêtes accroupies.

Ophir et Lia entrèrent dans Béthanie. Les troupeaux des jeunes gens en remplissaient la rue principale, vifs, tumultueux, joyeux; le bêlement des brebis et le chevrottement des chèvres se mêlaient au brusque hennissement des mulets, au risque de troubler, dans leurs paisibles demeures, le sommeil des habitants.

Ni Lia, ni son compagnon ne remarquèrent que, au lieu de tourner à la deuxième venelle à droite, par où on arrivait à la maison et aux étables de Cettim, père d'Ophir, les chèvres et les mulets qui composaient le troupeau du jeune homme, continuaient leur route, mêlés aux brebis de Lia, poussant droit devant eux, jusqu'à l'extrémité de la villette rustique où s'élevait la maison de Saruch, père de la jeune fille. Ophir, lui non plus, ne songea pas à prendre la venelle à droite, et poursuivit son chemin par la rue principale, ses doigts toujours étroitement enlacés à ceux de sa compagne. Et ils arrivèrent ainsi jusqu'à la maison de Saruch. Une faible partie du troupeau seulement gagna l'étable, où les brebis se couchèrent sur le sol gras, et plusieurs des chèvres d'Ophir se mêlèrent à elles, comme si, depuis longtemps, cet abri leur était familier, comme si les êtres de cette demeure, nouvelle pour elles, depuis longtemps leur étaient connus.

Les deux jeunes gens franchirent le seuil de la maison. Le père et la mère de Lia étaient assis auprès d'un



Les chevauchées blanches avec des figures d'ange...

feu de sarments qui brûlait sur des pierres carrées et dont les flammes bleuâtres, traversées de paillettes couleur aurore, ondoyaient aux moindres mouvements de l'air.

En voyant entrer sa fille, suivie d'Ophir, Saruch se leva. Déjà il se laissait emporter par la colère en se trouvant, sous son toit, en présence du fils d'un homme détesté, quand il se sentit apaisé. Ophir lui apparaissait jeune et beau, le visage respirant la franchise. Le jeune homme fixait sur lui son clair regard, si bien que Saruch, laissant retomber le bras qu'il avait levé dans un geste de menace, pria le pâtre de s'asseoir au coin du feu. Sur un signe de son père, la jeune fille alla chercher une amphore de vin et une coupe qu'elle tendit à Ophir, après l'avoir remplie.

A l'approche de la jeune fille, Ophir se dressa, il porta la coupe à ses lèvres et la vida lentement en regardant Lia profondément, comme s'il avait voulu entrer tout entier dans ses beaux yeux noirs; puis, en lui rendant la coupe vide, il murmura d'une voix émue:

— Lia, je t'aime.

Ces mots parvinrent jusqu'aux oreilles de Saruch, qui s'avança, plaça sur les têtes des deux jeunes gens la paume de ses deux mains ouvertes, et dit avec émotion:

— Mes enfants, je vous bénis.

Cependant, à l'autre bout du village, dans sa demeure close, Cettim s'étonnait de ne pas voir rentrer son fils. Quelle n'avait pas été sa stupéfaction, quand il avait trouvé vides, non seulement la chambre d'Ophir, mais l'étable, d'où, à cette heure nocturne, tout le bétail était absent.

— Mais par où donc est passé Ophir ? dit Cettim à sa femme, Melcha; et les chèvres, et les mulets, quelque magicien les a-t-il enlevés par sorcellerie ?

— Où peut bien être Ophir ? dit à son tour la vieille; puis, après un moment d'hésitation, et d'une voix qu'on aurait pu croire inspirée:

— Chez Lia, sans doute.

— Il n'oserait, répondit le père.

Et après une courte réflexion:

— En tout cas, j'y vais voir.

Il prit son lourd bâton d'olivier noueux et sortit précipitamment, en proférant des menaces. Melcha, sa femme, le regarda partir avec épouvante; et, l'instant d'après, elle se hâta derrière lui, craintive que, dans la colère où il était, il n'occasionnât quelque malheur.

En approchant de la maison de Saruch, Cettim vit en effet les chèvres nombreuses qui vaguaient tout autour, confondues parmi les brebis que, chaque jour, Lia conduisait à la pâture. Les unes étaient couchées sur le sol, les autres se tenaient droit sur leurs pattes, tranquilles, immobiles, comme si elle s'étaient trouvées sous l'abri où elles reposaient chaque nuit.

Cettim fut plus surpris encore de la vive lumière, d'un éclat et, tout à la fois, d'une douceur surprenante qui, par les ouvertures de la maison, se répandait dans la nuit; et, par-dessus les toits, sous les nuées, de vagues lueurs blanches, mouvantes formes humaines, avec des ailes semblables à celles des grands cygnes, passaient, comme portées par la brise de la nuit, ondulations de lumière, de mélodie et de suaves parfums.

Au moment où Cettim entra dans la maison, Melcha, sa femme, l'avait rejoint. Il vit le groupe que formaient son fils, Ophir, Lia, le père et la mère de la jeune fille.

Ils se tenaient rapprochés, unis en un commun bonheur, en sorte que ce sentiment de bonheur gagna Cettim lui-même, et que l'irritation qui l'avait saisi s'évanouit en un instant. Et il dit à Saruch, en indiquant les jeunes gens serrés l'un à l'autre:

— Saruch, nous opposerons-nous encore au bonheur de nos enfants ?

— Cettim, tu donneras ton champ à Ophir, et je donnerai le mien à Lia, et le Cédron, ainsi, ne nous séparera plus.

Les deux vieilles pleuraient de joie. Ophir et Lia dans les bras l'un de l'autre, unissaient leurs lèvres, et Saruch disait au compère qui était redevenu son ami:

— Est-il bonheur plus grand que de pouvoir donner du bonheur ?

Dans le ciel, par-dessus le toit, les effluves mélodieux passaient, rafales d'harmonie, en pleine nuit; un jour resplendissant brillait dans la chambre, produit par l'air dont elle était remplie.

Une lumière d'or, où les flammes mouvantes du feu de sarments dessinaient leur frêle dentelle bleue, et des voix d'une infinie douceur faisaient entendre un chant qui, sur le monde, répandait ces mots dont chacun sous le toit de Saruch se sentait pénétré:

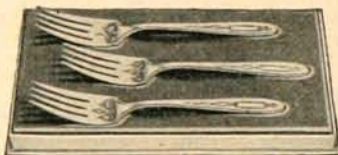
“Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.”

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

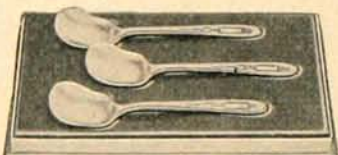
Cadeaux
de
Luxe

Son Cadeau du Jour de l'An

\$1.00
à
\$10.00



Six Fourch. Ind. à Salade \$8.00
Pour Salade, gateaux etc.



Six Cuillères pour Crème à la glace \$6.50
Pour Sorbets, crème à la glace,
desserts, etc.



Cuillères à Olives \$2.00 chaque
Pour Olives, marinades
pistaches salées, etc.



Fourch. à viande froide \$2.75 chaque
Pour volaille, poisson, viande
froide, asperges, etc.

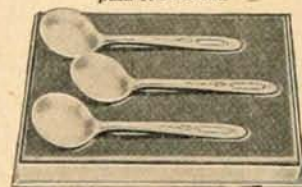


Cuillère à sucre \$1.60 chaque
Pour confitures, gelées, marmelade, etc.

NOTE—Boîtes et écrins par-dessus le
marché. Nos marchands ont un choix
d'autres belles pièces de \$1.00 à \$10.00.



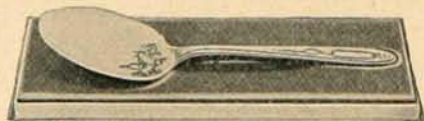
Six Couteaux Ind. à beurre \$7.00
Pour aller avec les petites assiettes à
pain et à beurre.



Six Cuillères à Bouillon \$7.75
Pour Bouillons, soupes et consommés
servis dans des tasses.



Cuillère d'enfant \$1.00 chaque
Pour pain au lait et céréales.



Cuillère à Fruits \$3.75 chaque
Pour servir plats chauds
et en casserole.



Pelle à Gelée \$2.00 chaque
Pour gelée, fromage, miel, etc.



Ce Superbe Ecrin
de 26 Pièces
\$45.00



Fourchette à marinades \$2.00 chaque
Pour marinades, olives, etc.

NOTE—Ces pièces sont en nouveau
modèle Grosvenor. On peut aussi se les
procurer dans tous les autres modèles de
Community aux prix marqués.

COMMUNITY PLATE



Coeur de Sceptique

Par HENRI ARDEL



I

— Alors, décidément, vous me quittez?... Vous préférez rentrer sans visiter la sculpture?

— Chère, entre nous, rien ne me laisse plus froide que les statues... Puis, il est déjà cinq heures et demie. Il faut que je retourne chez moi m'habiller; je dîne en ville, et mon mari, vous le savez, est l'exactitude personnifiée!

Les deux jeunes femmes s'étaient arrêtées devant l'escalier qui conduisait des salons de peinture dans le jardin que la profusion des statues semait de formes blanches, profilées sur le fond verdoyant des massifs. Elles descendirent lentement les marches, d'un pas nonchalant de très jolies femmes. Elles avaient fait une agréable promenade qualifiée d'artistique par suite du milieu où elles l'effectuaient, et durant laquelle, surtout, elles avaient goûté le plaisir tout féminin de se sentir très regardées et de recevoir l'hommage discret des yeux qu'elles charmaient au passage.

— Ainsi, Isabelle, vous restez encore?

— Oui; j'ai envie d'accomplir mon pèlerinage au complet... Et puis je dois attendre

l'heure du rendez-vous que j'ai donné à mes bébés et à leur gouvernante... six heures moins le quart... Mais je ne veux pas vous retenir... Alors, ce soir, vous serez chez les de Bernes? Au revoir et à bientôt, n'est-ce pas?

Elles se serrèrent la main en souriant, comme des amies qui s'apprécient d'autant plus que, physiquement, elles n'ont rien à s'envier, ayant été également bien servies par la bonne nature; et la comtesse Isabelle de Vianne demeura une seconde immobile, au seuil du jardin, à suivre des yeux sa compagne qui s'éloignait, la taille cambrée, les cheveux d'un or roux serrés en une torsade mousseuse sous la paille sombre du chapeau voilé de dentelle.

Alors elle eut un retour vers sa propre beauté, dont, quelques instants plus tôt, elle avait constaté l'éclat dans les hautes glaces du Salon de conversation; et un léger sourire de satisfaction, à peine esquissé, courut sur ses lèvres.

Mais, tout à coup, une imperceptible exclamation lui échappa à la vue d'un homme jeune, — trente-cinq ans environ, — debout devant un marbre dont il étudiait les détails si attentivement qu'il ne remarquait pas la

jeune femme arrêtée à ses côtés, le contemplant avec un demi-sourire.

— Quel homme absorbé vous êtes aujourd'hui, mon beau cousin! fit-elle, la voix moqueuse.

Mais l'expression éclairée de son visage disait que la rencontre ne lui déplaisait point. Le jeune homme se détourna.

— Isabelle!... Pardonnez-moi... Vous avez raison, cette œuvre s'était si bien emparée de moi que...

— Que vous étiez en passe d'oublier complètement les vivantes pour les statues!... Y a-t-il longtemps que vous êtes au Salon?

— J'y arrive. En ma qualité d'original, puisque telle est l'épithète dont vous voulez bien me gratifier souvent, j'aime à venir voir certains marbres à la lumière des fins d'après-midi. J'avais remarqué celui-ci, il y a trois jours au Vernissage... Et vous-même, vous êtes ainsi toute seule?

— Toute seule! Mme Dartigue m'a quittée il y a quelques minutes, et j'attends l'heure à laquelle je vais être remise en possession de mes enfants et de ma voiture! Jusqu'à ce moment, je vous garde comme cavalier. Puisque vous connaissez la sculpture, faites-la-moi visiter...

La Maison KERHULU & ODIAU Limitée

adresse à sa nombreuse et fidèle clientèle tous ses remerciements
et meilleurs voeux de bonheur pour 1923.

Pour les fêtes

et en toute occasion les bonbons et chocolats sont toujours les bienvenus. Le plaisir est double quand ils viennent de chez

KERHULU
et ODIAU Limitée

Sur
réception
de \$2.75, nous
expédions par la
poste une boîte de 2 li-
vres de nos meilleures qualités
en BONBONS et CHOCOLATS.

Quelques Spécialités Françaises

Truffes, Malakoffs, Glorias,
Pralines, Madeleinettes, Cro-
quettes Surfines, Pâtes d'a-
mandes, Pâtes de fruits, etc.

Essayez notre boîte échan-
tillon. Par poste \$1.25.

BANQUETS

MARIAGES

RÉCEPTIONS

KERHULU & ODIAU LIMITÉE

172 - 184, rue Saint-Denis,
MONTRÉAL

Il s'inclina au moment où, derrière lui, quelqu'un disait en le désignant :

— Oui, c'est bien Robert Noris, l'écrivain, avec cette jeune femme...

Isabelle saisit au passage ces paroles, et un éclair de plaisir traversa ses yeux. Si habituée qu'elle fût à vivre dans un monde lettré, elle s'accommodait fort de respirer le parfum d'un encens flatteur, encore que cet encens ne brûlât pas pour elle.

D'ailleurs, il lui plaisait ce Robert Noris, un cousin si éloigné que, en vérité, il fallait une certaine dose de patience pour démêler entre eux un degré de parenté. A coup sûr, ils étaient de vieilles connaissances. Autrefois même, si elle l'eût permis, il lui eût demandé de porter son nom, car il était passionnément épris d'elle; mais il ne jouissait alors d'aucune célébrité et se bornait à paraître un écrivain bien doué, cherchant sa voie dans le roman. Aussi n'avait-elle point pris garde à lui, étant de nature ambitieuse. Elle avait fait le brillant mariage vers lequel l'attirait son insatiable vanité, elle avait chiffé son papier d'une couronne comtale, satisfait ses plus coûteuses fantaisies; cela, en devenant la femme d'une parfaite nullité, d'un homme qui avait été pour elle, durant huit années, un assez mauvais mari, et lui avait fait le plus précieux des présents, le jour où il lui avait donné la liberté du veuvage.

Depuis deux années elle usait de sa vie nouvelle, qui lui semblait charmante; et, chaque jour, elle se pénétrait davantage de l'idée que Robert Noris, devenu illustre, remplacerait fort bien le comte de Vianne. En effet, à trente-cinq ans, il possédait une renommée que des écrivains de talent, — des vétérans dans la littérature, — étaient destinés à ne jamais connaître; et c'était aux yeux d'Isabelle, une immense qualité. Elle était dominée par le besoin de rechercher ce que les autres n'étaient point en mesure d'avoir; que ce fût la présence d'un homme célèbre dans son salon, ou simplement un bijou, un bibelot rare, une façon de robe inédite. Or Robert lui plaisait d'autant plus qu'il avait la réputation d'être inaccessible à toute puissance féminine, et qu'il se montrait, avec elle, bien résolu à ne point ressusciter le passé.

Certes, souvent il venait chez elle, et avait une place marquée dans son cercle intime. En vertu des droits de la parenté, il l'accompagnait dans les menues expéditions que la mode impose à ses fidèles, visites dans les expositions de toute sorte, représentations de cercle, et le reste. Dès qu'il y avait réunion chez elle, ses hôtes pouvaient être certains de distinguer, dans la phalange masculine, la haute taille de Robert Noris, avec son sourire sceptique et spirituel qui, en s'effaçant, laissait à la bouche une expression de lassitude mélancolique.

Donc il venait beaucoup chez Mme de Vianne; seulement il existait ainsi, dans Paris, plusieurs salons qu'il fréquentait pareillement. Mais ce fait ne troublait

nullement Isabelle; en sa courte sagesse, elle jugeait que Robert ne pourrait lui tenir rigueur du passé, car il était homme, et elle était bien séduisante, l'expérience le lui avait appris. C'est pourquoi elle s'était juré de l'amener à lui offrir un nom jadis dédaigné, souvenir qu'elle prétendait lui faire oublier.

Tout en arpentant le jardin, sous son escorte, elle effleurait d'un regard distrait les œuvres qu'il lui indiquait; elle causait, souriante, excitée par cette pensée qu'il était un merveilleux observateur de la nature féminine. Puis, tout à coup, elle interrogea :

— Qu'est-ce que vous écrivez maintenant, Robert, pour continuer votre grand succès de la fin de l'hiver ?

— Ce que j'écris?... Rien, absolument rien... Il m'est impossible de travailler à Paris en cette saison remplie de concerts, bals et autres divertissements variés... Aussi ai-je renoncé à l'espoir de pouvoir commencer un nouveau travail, et vais-je partir...

— Décidément ? fit la jeune femme, dont un pli creusa soudain le front. Ainsi vous ne renoncez pas à vos projets de villégiature anticipée... Et vous comptez aller ?...

— Sur les bords du Léman. Si je suivais mon goût intime, je chercherais le village le plus isolé et le plus solitaire que je puisse rencontrer. Mais il me faut gagner mon repos. Je dois d'abord aller étudier quelques types d'étrangers que je trouverai dans les hôtels et pensions de toute sorte qui fourmillent en Suisse.

— Quels types ? demanda curieusement Isabelle.

Il sourit, de ce sourire indéfinissable qui laissait douter s'il raillait ou non.

— Si je vous le dis vous allez rire et me trouver d'humeur bien romanesque... Et cependant Dieu sait que ce serait là un reproche immérité ! Je voudrais connaître une *vraie* jeune fille, car je ne me souviens pas d'en avoir vu depuis... des temps préhistoriques.

De nouveau, le front d'Isabelle eut une légère contraction.

— Robert, quelle déclaration !... Alors comment qualifiez-vous les jeunes personnes bien élevées, pourvues de mères prudentes, dont vous rencontrez les spécimens dans les maisons sérieuses où vous allez encore de temps à autre ?

Robert se mit à rire.

— Ces jeunes personnes modèles sont de petites tours d'ivoire dont les mécréants de mon espèce n'ont point le droit d'approcher. Elles sont en puissance maternelle; et si j'avais le malheur de témoigner quelque attention à l'une d'elles je me verrais attribuer toute sorte d'intentions matrimoniales... Quant aux autres, aux petites filles *fin de siècle*, qui ont des allures de femmes, des propos à l'avenant, des hardiesses inconcevables, qui, à dix-huit ans, possèdent un cœur, des yeux, des sourires de coquettes, elles me font tout bonnement horreur !

— Robert, quel moraliste sévère vous faites quand vous vous y mettez !... Pourquoi en voulez-vous si fort à nos pauvres jeunes filles du monde ?

— Parce que je trouve que ces charmantes personnes, élégantes, jolies à souhait, pomponnées suivant les règles du *chic* ainsi que de précieuses poupées, jouent un personnage qui n'est pas le leur et le déflorant en se rendant ridicules... Probablement parce que je suis un homme très compliqué, j'adore la simplicité, en vertu de la loi des contrastes... Ce doit être curieux et charmant à observer une nature de jeune fille, très pure, très sincère, très candide.

Robert s'arrêta une seconde, puis il acheva :

— Puisqu'à Paris une pareille étude m'est impossible, je vais la tenter en Suisse, dans la colonie étrangère qui voyage... Je n'en aurai que plus de chances de rencontrer un caractère original. Là-bas, peut-être, découvrirai-je une nature féminine qui m'instruise et me permette de me rendre compte de ce qui passe d'impressions dans une âme vraiment jeune...

Isabelle ne répondit pas. Le départ de Robert l'irritait comme une défaite personnelle. Elle voulait reconquérir cet homme qui l'avait tant aimée autrefois. Et voici qu'elle le sentait de nouveau insaisissable, se dérochant avec une volonté très ferme à l'empire qu'elle essayait de retrouver sur lui. Elle le connaissait trop bien d'humeur indépendante et résolue pour tenter de lui faire abandonner ses projets d'éloignement. Elle reprit d'un ton de raillerie légère :

— Où irez-vous chercher votre jeune fille idéale ?

— Je ne sais trop encore... A Lausanne ou ailleurs, dans cette région. Peut-être vais-je m'installer à Vevey.

Un éclair de satisfaction traversa le regard d'Isabelle.

Vevey est bien près d'Évian; et il est si facile de se faire ordonner une saison dans la ville d'eaux.

— Oui, vous auriez raison de rester quelque temps à Vevey; la société étrangère y est nombreuse, puis vous y retrouveriez notre vieille amie Mme de Grouville, qui reçoit beaucoup et qui doit, certes, connaître tout ce que la colonie exotique renferme de plus original et de plus *select*. Chez elle, vous rencontreriez aisément un sujet digne de votre affreux petit travail de dissection et capable de vous inspirer une collection de ces fameuses notes que le public serait si curieux de connaître. Robert vous êtes trop jaloux de les garder !

Une expression d'amusement éclaira le regard sérieux de Robert.

— Mes notes, je vous prie de le croire, ne valent pas l'honneur que vous leur faites en ce moment; elles n'ont d'autre mérite que leur grande sincérité.

Isabelle n'insista pas, dépitée de ce qu'il se refusait, comme toujours, malgré sa grande courtoisie, à la laisser pénétrer un peu dans l'intimité de sa pensée. Les promeneurs devenaient rares dans le jardin; elle se décida à rejoindre la porte de sortie qui, grande ouverte, laissait apercevoir l'avenue des Champs-Élysées, inondée d'une clarté de soleil couchant. Et, d'un ton de badinage destiné à cacher sa déception, elle interrogea encore :

— Et quand vous aurez découvert votre merveille de jeune fille, Robert, comment vous y prendrez-vous pour étudier sa personne morale qui, seule, vous intéresse ?

Sur les lèvres de Robert Noris reparut le même sourire étrange, tout ensemble triste et railleur.

— Je m'y prendrai comme font les naturalistes qui examinent de remarquables

MORENCY FRÈRES LTÉE.

L'endroit par excellence pour cadeaux des fêtes de Noël et du jour de l'an. Choix considérable, reproductions artistiques d'œuvres françaises anciennes et modernes.

Tél. Est 3202

346 STE-CATHERINE Est

papillons. Ils les contemplent au microscope, afin de savoir d'où vient leur beauté; leur découvrent alors des imperfections, des défauts non soupçonnés au premier regard; et, finissant par ne plus voir dans ces brillants papillons, comme dans leurs frères les plus humbles, qu'une petite chose faite de poussière, détournent dédaigneusement la tête et cherchent un autre sujet d'observation. Voilà, au dédain près, toute l'histoire de ma future étude en Suisse!...

— Vous êtes un homme abominable, Robert, sans ombre de cœur!...

— Vous avez raison, Isabelle, sans ombre de cœur, je le reconnais, fit-il s'écartant pour la laisser passer, car ils s'engageaient dans le vestibule où les visiteurs affluaient, sortant des salons de peinture.

Elle était vraiment en beauté ce jour-là: les yeux étincelaient à l'ombre des paupières un peu lourdes; les cheveux noirs, ondes et souples, s'échappaient de la petite capote de paille claire, caressant la pâleur chaude du teint, qui avait un incomparable éclat; et la soie molle du corsage dessinait les lignes harmonieuses du buste, allongé par la taille svelte comme une taille de jeune fille. Il était évident qu'Isabelle avait passé une somme respectable de minutes devant sa psyché, afin d'obtenir cet ensemble irréprochable dont elle était jalouse. Mais peu importait à Robert; il ne demandait à la jeune femme que d'être un joli régal pour ses yeux de blasé. Il eut une exclamation sincère en la rejoignant:

— Tout homme abominable que vous me jugez, m'est-il permis de vous dire, Isabelle, que vous êtes adorablement habillée?

Elle répondit par un sourire charmé qui entr'ouvrit ses lèvres d'un carmin foncé.

— Le compliment vous est permis, parce que je sais que vous êtes un connaisseur, fit-elle, tendant la main au jeune homme, en guise d'adieu.

Au bord du trottoir, en effet, se rangeait son coupé, laissant apercevoir, derrière la glace, deux petites têtes d'enfants.

— A bientôt, n'est-ce pas, Robert? Vous n'allez pas partir pour Vevey mystérieusement, sans venir me faire vos adieux?

— Pour Vevey?... C'est décidément là que vous prétendez m'envoyer?...

— Pourquoi non? Vous y trouverez votre Saint-Graal, en la personne d'une petite Anglaise, et vous aurez, pour champ d'expériences, le salon de Mme de Grouville. Écoutez-moi, et vous me remercirez à votre retour... Au revoir.

— Au revoir, répéta-t-il.

Il s'inclina devant elle, ferma la portière, et le cocher enleva ses chevaux.

Alors il se mit à descendre les Champs-Élysées, songeur, laissant sa pensée fuir vers ce voyage de Suisse, dont il jouissait à l'avance, par la seule idée qu'il échapperait ainsi à cette vie parisienne et mondaine, dont il était excédé jusqu'à l'écoeurement, autant pour en avoir usé que pour l'avoir observée

avec une impitoyable pénétration. Ah! qu'il les connaissait ces femmes du monde occupées de leurs succès de beauté, de leurs rivalités, de leurs intrigues, livrées toutes à leur vie factice!

Tout en songeant, il avait atteint l'extrémité de l'avenue des Champs-Élysées; et, avant de l'abandonner, il s'arrêta un moment pour contempler le panorama parisien qui s'allongeait sous son regard.

Dans cette approche du crépuscule, le ciel prenait des tons d'or vert d'une douceur exquise; une première étoile flamboyait solitaire dans l'immensité limpide, et les têtes fleuries des marronniers avaient un parfum pénétrant.

Robert Noris était trop artiste pour ne point sentir la poésie qui se dégageait de ce renouveau fraîchement épanoui; mais il n'en jouissait pas à la manière des simples, qui subissent leurs impressions sans les comprendre. Il demeurait le dilettante blasé, soigneux de tout ce qui pouvait éveiller en lui une sensation esthétique.

Il s'était regardé vivre et il avait regardé vivre les autres, avec une clairvoyance aiguë, se plaçant, pour cette étude constante, en spectateur curieux et de goût raffiné à qui rien d'intéressant ne doit échapper. Il s'était plu à rechercher toujours le pourquoi de ses impressions, comme de celles des autres. Son esprit insatiable et chercheur avait fouillé toutes les questions, appris à douter beaucoup et acquis trop vite la certitude décevante que les grands problèmes de la vie morale ne peuvent avoir que des solutions relatives.

Ainsi, il était arrivé à se créer une âme compliquée, profondément triste, incapable d'illusions, que le travail seul pouvait encore passionner. Non pas qu'il l'aimât comme un élément de succès. Il ne tenait point au succès, l'appréciant en sceptique. Sa brillante réputation le laissait insensible. S'il souhaitait que ses œuvres fussent remarquables, c'était pour lui-même, pour la jouissance intellectuelle qu'il éprouvait à les écrire telles; mais il était fort indifférent à l'opinion que pouvait s'en former la majorité de ses contemporains.

En aimant Isabelle, il avait fait autrefois un vrai rêve de la vingtième année, et il avait horriblement souffert quand elle l'avait écarté comme un indifférent qui la gênait. Puis, avec le temps, à mesure qu'il pénétrait davantage dans la compréhension de l'âme humaine, il était devenu d'une indulgence un peu dédaigneuse, mêlée d'ironie et de mélancolie, pour les êtres et leurs actions, considérant qu'il ne faut point demander à des créatures fragiles plus qu'elles ne peuvent donner, acquérant chaque jour davantage la conviction de sa propre faiblesse et de celle des autres.

Au moment même où il allait pénétrer sous la porte cochère de son cercle, un couple jeune passa près de lui, la femme fluette et mignonne dans sa robe du bon faiseur, appuyée avec une grâce câline sur le bras de

son cavalier, un clubman insignifiant et distingué. Ils le frôlèrent presque; elle, riait d'un joli rire gai; et lui semblait l'écouter charmé. Par habitude, Robert les analysa d'un coup d'œil:

— Très bien assortis, très contents l'un de l'autre, très heureux pour l'instant!... Quels mortels privilégiés! murmura-t-il, railleur, mais une secrète amertume vibrat dans son accent.

Alors il eut un haussement d'épaules et entra au cercle.

II

La petite ville de Vevey reposait, silencieuse, dans son cadre de montagnes, sous le rayonnement d'une blanche clarté de lune; les arbres, immobiles, semblaient dormir comme les êtres vivants qu'ils enveloppaient de leur ombre, comme dormaient les eaux paisibles du lac.

Assis devant sa table à écrire, Robert Noris restait pensif, le regard loin de la page blanche. Et pourtant, cette heure de calme absolu devait lui être précieuse; aucun bruit de pas dans l'hôtel, ni un son de voix, ni le heurt d'une porte. D'ordinaire, il aimait à travailler ainsi, enveloppé par cette paix silencieuse de la nuit; mais, ce soir, nuls caractères ne venaient noircir la page immaculée.

— Je suis incapable d'écrire quoi que ce soit, fit-il tout à coup, jetant sa plume au hasard.

Il se mit à marcher dans la pièce, d'un pas nerveux; puis il chercha dans un tiroir une suite de feuillets, — les notes écrites par lui depuis le jour où, deux mois plus tôt, il avait quitté Paris. Et il se prit à lire:

9 mai (en route pour Vevey).

Le jour vient de naître brumeux; il est bien pâle encore, mais il me permet de distinguer la physionomie des compagnes de voyage dont je jouis depuis la moitié de mon trajet. J'avais pu me conserver une solitude complète au départ de Paris. Je jouissais de mon bonheur silencieusement, avec l'égoïsme propre aux individus civilisés, ayant eu soin de plonger mon wagon dans une obscurité bienfaisante, quand, à Dijon, la portière s'ouvrit brusquement et une voix quelconque d'employé crie, triomphante à souhait:

— Mais il y a de la place ici!

L'instinct du confort dominant, j'ai un mouvement de protestation; mais deux silhouettes de femmes apparaissent; et la courtoisie devenant obligatoire alors, je laisse l'invasion s'accomplir. Le wagon s'emplit d'un bruissement de soie, d'un parfum de violettes, et une voix jeune s'écrit avec un léger accent anglais:

— Dieu, qu'il fait noir ici!

Et avant que j'aie pu tenter le moindre mouvement dans ce sens, une main impa-

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE,

35, RUE SAINT-JACQUES,
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: \$500,000.

Réserve et Profits non distribués: \$214,133.63.

Fonds administrés: \$14,905,119.18.

Administration de Successions
de Fidéi-commis
de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les
liquidations et faillites

ASSURANCES:

Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

VOUTES DE SURETÉ

DIRECTION:

Téléphonez ou écrivez pour
renseignements.

SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.

J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

tiente a relevé le store qui voilait la lumière; et, tandis que le train s'ébranle, je distingue l'ovale fin et les cheveux blonds d'une jeune femme ou jeune fille encor debout. Sa compagne qui, selon les apparences, pourrait être sa mère, est déjà installée dans le wagon. Elle-même est bientôt blottie dans le "coin" qu'elle a adopté; les mains, soudain dégainées, — ne portant ni bague ni anneau de mariage, — se sont glissées dans les profondeurs du manteau de voyage; et un silence complet règne bientôt dans le wagon qui nous emporte, de nouveau plongé dans l'ombre.

...Maintenant le grand jour est venu et je puis mieux voir les deux étrangères, ou plutôt l'une d'elles, la plus âgée, qui me fait vis-à-vis: cinquante ans environ, un air distingué de femme de race. La peau a des tons de cire jaunissante; les cheveux gris sont lissés en bandeaux réguliers. Elle sommeille encore. Ainsi, au repos, les traits ont une singulière expression de tristesse; une ride profonde creuse le front et y semble tracée par un souci constant. Cette femme doit porter le fardeau d'une épreuve qui l'a durement meurtrie.

De la jeune fille, je ne puis distinguer qu'une forme mince, élégante, et, se dégageant à demi d'un vapoureux fouillis de dentelle noire, quelques mèches blondes, un petit nez droit, des lèvres toutes fraîches, des cils qui font une ombre sur la joue d'une carnation transparente...

Je finis de griffonner ces quelques notes et je m'aperçois que ma jeune compagne ne dort plus. A son tour, elle m'examine, la bouche un peu fière, avec des yeux d'une hardiesse candide que l'iris, de teinte bleu sombre, semble emplir tout entier.

Voyant que je n'écris plus, elle se détourne et regarde attentivement fuir les pâturages trempés de rosée, les collines basses de l'horizon qui se dégagent de la brume... Le paysage est exquis à cette heure matinale; le ciel semble pâle encore, d'une nuance indécise; des lambeaux de nuage traînent sur les coteaux boisés, et des chalets qui révèlent l'approche du pays suisse se dressent au bord de ruisselets d'une adorable limpidité. Je ne vois que de profil ma petite inconnue, — pourquoi "petite"?... elle est plutôt grande, au contraire... — mais son œil bleu, large ouvert, m'apprend qu'elle jouit avec une profonde étonnante du charme de cette campagne dorée de soleil.

La vue d'une station que nous laissons passer sans nous y arrêter la fait sortir de sa contemplation. Elle regarde sa montre, entr'ouvre son sac de voyage; et avec une aisance parfaite, comme si elle était seule dans son appartement, elle en tire une petite glace. Alors, en quelques mouvements, elle rétablit l'harmonie dans la masse blonde et souple de ses cheveux, se coiffe de la petite toque abandonnée dans le filet depuis la nuit, et, toujours avec la même rapidité, referme le précieux sac sur les trésors d'utilité qu'il contient.

— Lilian, vous voilà déjà réveillée? Approchons-nous?

— Oui, *aunt* Katie. Dans vingt-cinq minutes, nous serons à Pontarlier.

Et miss Lilian, puisque tel est son nom, se lève, jette au hasard deux ou trois baisers chauds et caressants sur le visage mélancolique dont l'expression est devenue bien tendre en la regardant. Ensuite, sur une question de sa compagne, elle se met à parcourir le Guide, l'éternel Guide, qui repose près d'elle, et paraît amusée de ce qu'elle lit.

Une ou deux fois, elle interrompt sa lecture et regarde vers sa tante; elle semble deviner que je l'observe, si discrètement que je m'efforce de le faire; et ses sourcils se rapprochent un peu, donnant une énergie inattendue à son visage de jeune fille. Puis, brusquement, elle détourne la tête.

Voici Pontarlier. Sans doute, de même que moi, miss Lilian et sa tante se dirigent vers Lausanne, car elles aussi descendent pour le changement de train.

Battues par l'air vif du matin dont la fraîcheur les fait frissonner, bon nombre des voyageuses rassemblées dans la gare ne sont guère en beauté; les cheveux ont des enroulements singuliers dus au hasard et les yeux sont cerclés d'une ombre très visible dans la pâleur des visages fatigués. Miss Lilian est étonnante; le teint est d'une exquise finesse de coloris, d'un ton laiteux qui s'avive aux joues d'un reflet rose. D'un pas rapide et léger elle arpente le quai, suivie d'une vieille gouvernante, la taille dessinée à souhait par la longue casaque qui en trahit les contours jeunes; et toujours, les larges prunelles, fidèles à leur mission, s'attachent à tous et tout, attentives et intéressées.

Un instant, la pensée me vient de suivre cette enfant, là où elle se rend, puisque, en somme, rien ne m'oblige à gagner Vevey; peut-être me fournirait-elle un sujet d'étude; elle doit être amusante à regarder vivre. Un employé vient m'avertir que l'heure est arrivée de monter dans le petit chemin de fer suisse qui va désormais nous transporter; alors je fais quelques pas pour atteindre le compartiment vers lequel je vois se diriger mes compagnes de la nuit. Mais je rencontre les yeux de miss Lilian qui paraissent me dire qu'elle a soupçonné mon intention. A coup sûr, elle en est mécontente, si j'en juge d'après la légère contraction de ses sourcils. Ainsi rappelé aux lois sévères de la discrétion, je renonce à suivre mon vague désir. Seul, cette fois, dans mon wagon, je rassemble ces quelques notes. A Lausanne, j'ai l'avantage d'apercevoir, sur le quai, miss Lilian, debout auprès d'une collection de malles dont elle paraît la souveraine maîtresse.

Pourquoi ne suis-je pas resté à Lausanne, comme j'en ai eu la tentation? Cette petite Anglaise, que le hasard mettait sur ma route, fût peut-être devenue pour moi le Saint-Graal, selon l'expression de Mme de Vienne.

14 mai.

Je savais qu'à l'hôtel où je suis descendu étaient installés Nodestorf, l'écrivain russe et sa femme. Et c'est afin de profiter de ce rapprochement inattendu, que je suis venu élire domicile dans ce caravansérail riche et banal, où je retrouve la brillante société cosmopolite que j'ai rencontrée maintes et maintes fois dans mes pérégrinations à travers le monde.

Quand les Nodestorf seront partis j'irai m'établir dans une vraie pension suisse, bien paisible, une pension dans laquelle les hommes ne seront point des clubmen et les femmes ne seront point coquettes, banales, ou encore, — il en est ici même plusieurs exemples, — enfermées dans les règles d'une étiquette cérémonieuse qui anéantit leur personnalité.

Dans la petite pension que je chercherai, je rencontrerai des créatures féminines plus humbles, selon les castes sociales, mais chez lesquelles je trouverai peut-être des "caractères". Beaucoup parmi elles sont de pauvres filles sans *home*, ballottées d'hôtel en hôtel, jusqu'au moment où, les forces leur manquant, la nécessité les contraint à se créer un asile stable, afin de pouvoir y mourir tant bien que mal comme elles ont vécu. Mais cette obligation, qui les suit partout, de ne compter sur personne qu'elles-mêmes, leur donne une résolution, une indépendance d'esprit et d'allure qui les rend intéressantes.

Dans notre somptueux hôtel, rien de pareil: des gens envers qui la fortune a été fort généreuse; plusieurs, portant des noms connus, illustres même, mais d'une sonorité étrangère; peu de Français; quelques familles allemandes, passablement de Russes, et une colonie anglaise et américaine très nombreuse. Quant au clan des jeunes filles, il est assez mal représenté; sur leur ensemble insignifiant, une seule se détache, miss Enid Lynton, pas jolie, mais de physionomie spirituelle et drôle, fille d'un père vigoureux et d'une mère presque diaphane, l'aînée d'un garçonnet de quinze ans et de deux petites personnes, véritables et délicieuses vignettes de Kate Greenaway. Miss Enid ne vaut point, en apparence du moins, sa compatriote, miss Lilian. Cette dernière méritait que je fisse, à son intention, une station à Lausanne, quitte à la trouver aussi banale que la grande foule de ses sœurs en jeunesse.

Sceptique, toujours sceptique! me dirait Nodestorf. Lui ne l'est point; il possède même un fonds d'optimisme très sincère qui lui crée une originalité véritable, à notre époque où les pessimistes foisonnent, — qui le sait mieux que moi!

Parmi ses compatriotes il possède un grand renom et, de plus, a un nombre considérable d'admirateurs dans tout le monde lettré en Europe. Or, il jouit de sa célébrité. Il y a une heure, tandis que nous longions le lac, il me parlait, avec un accent de bonne humeur robuste et naïve, des éloges, des ovations et honneurs qui lui sont prodigués; et il a conclu en riant, mais c'était sa pensée sincère qu'il trahissait:

— Mon cher, je ne suis point un dédaigneux comme vous; j'avoue en toute humilité que j'aime la gloire. D'ailleurs, j'ai une femme qui l'adore... Rien que pour elle, je serais heureux de la posséder!

Cela est très bien et parfaitement conjugal. Aussi n'ai-je rien à répondre à cette déclaration. Suis-je donc un dédaigneux comme il le dit? Autrefois, j'ai rêvé, moi aussi, cette célébrité que je possède aujourd'hui. Je l'ai rêvée quand j'étais jeune et que je la voulais, comme Nodestorf, pour la femme à qui je souhaitais voir porter mon nom. Quand je l'ai eu acquise, je l'ai aimée avec amertume, parce qu'elle me vengeait, en m'élevant sur

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs

Rien n'est plus délicat à offrir que des fleurs de chez notre Populaire

Victor A. Lemieux

Successeur de Ed. Gernaey

SEUL MAGASIN MONTREAL — 108-110, RUE STE-CATHERINE EST — TELEPHONE EST 1878

le piédestal qui eût été capable de séduire ma belle et ambitieuse cousine. Maintenant je ne l'aime plus; elle m'est indifférente. Cela, sans doute, parce que je la possède pleinement. Il est probable que j'en sentirais bien vite le prix si elle m'échappait.

16 mai.

Au moment où je rentrais, l'omnibus de l'hôtel débarquait son monde de voyageurs; et avant même que j'eusse pu distinguer quels étaient les nouveaux venus, j'avais entendu, devant le vestibule, un bruit de voix joyeuses, des rires jeunes et, à ma grande surprise, j'ai aperçu sur la première marche du perron, auprès de miss Enid, ma jeune compagne de voyage, escortée de sa tante et de sa respectable duègne.

Elle et miss Enid devaient être de très bonnes amies, car, tout en ayant l'air de surveiller la descente des bagages perchés sur l'omnibus, elles bavardaient sans discontinuer; entre elles, c'était un continuel échange d'exclamations, d'éclats de rire; et les questions et les réponses s'entre-croisaient avec une prodigieuse vivacité, en anglais, ce qui donnait à leurs paroles une sonorité claire de gazouillement.

Miss Lilian m'a reconnu; je l'ai vu à l'imperceptible éclair qui a traversé ses yeux; et nous avons été l'un et l'autre d'une parfaite politesse. Je l'ai saluée, elle m'a répondu par un petit signe de tête d'une irréprochable correction, tout imprégné d'une grâce fière, et elle a passé devant moi, appuyée sur le bras de son amie.

Va-t-elle rester ici, à Vevey? Si le nombre des malles signifie quelque chose en pareille occurrence, je suis fixé sur ce point; mais dans la gare de Lausanne, j'ai vu autour d'elle égale abondance de bagages. Il me plairait qu'elle demeurât ici quelque temps; mon pauvre esprit, éternellement épris de psychologie, espérant trouver en elle matière à observer. Elle deviendrait le petit papillon à disséquer. Et pourquoi non? La dissection s'opérerait sans qu'elle en souffrit et j'y gagnerais peut-être la connaissance exacte d'un cœur de jeune fille.

17 mai.

Miss Lilian Evans doit rester à Vevey un mois, peut-être même davantage, selon que la période des chaleurs viendra plus ou moins vite, m'a dit Mme de Nodestorf, qui a le talent d'être toujours renseignée. Par l'effet de son charme insinuant de Slave, elle a su conquérir la sympathie de Mrs Lytton et se montre, de plus, toujours prête à écouter les récits de la causeuse Enid. De très amusante façon, elle s'est mise à nous instruire, son mari et moi, de détails sur les nouvelles arrivées. Nodestorf a épousé un véritable reporter!

Grâce à ses excellents offices, j'ai appris que miss Lilian est orpheline et ne quitte jamais sa tante, lady Evans, qui partage son existence entre le séjour de son château de Cornouailles et ses stations plus ou moins longues à l'étranger. De même, je sais que la vénérable duègne est la gouvernante qui a élevé miss Lilian et lui demeure dévouée corps et âme. Enfin, conclusion appréciable pour moi, lady Evans est liée avec Mme de Grouville; d'où la probabilité que je rencontrerai chez elle miss Lilian, et aurai ainsi une occasion de lui être présenté; par suite, de la mieux étudier.

Une femme très originale que la baronne de Grouville. Au physique, la majorité la juge franchement laide. Et pourtant... Les traits sont d'une rudesse masculine et déconcertante; mais les yeux petits ont une vivacité étincelante, les dents sont admirables et

la bouche aux lèvres fortes est bien spirituelle. Il y a infiniment d'intelligence dans cette femme brusque et capricieuse, dont l'activité se traduit par des œuvres artistiques et littéraires d'un caractère inoubliable. Je crois bien que Mme de Grouville a autant d'ennemis que d'amis, car, si elle est en réalité très bonne, elle a parfois des mots mordants, à l'emporte-pièce; et d'ailleurs elle aime ses amis comme elle agit dans la vie, à tort et à travers, de façon à justifier la prière célèbre: "Seigneur, préservez-moi de mes amis, je me charge de mes ennemis!"

Cette femme fantasque possède l'un des plus agréables salons que l'on puisse fréquenter, et elle en fait les honneurs avec un tact surprenant, eu égard à sa nature d'essence volcanique. Elle est secondée en cela par le baron, son mari, un homme d'une courtoisie d'un autre âge, d'une rare finesse d'esprit, et qu'elle adore, probablement parce que, très calme et très égal d'humeur, il ne lui ressemble en rien.

Durant les mois qu'elle passe à Vevey, sa villa est le lieu de réunion du monde cosmopolite le plus choisi. Cette semaine, elle donne une *garden-party* pour laquelle je viens de recevoir une carte d'invitation. Quoique bien résolu à fuir ici les réceptions mondaines, j'irai passer quelques instants aux Cytises, certain de n'y point trouver une société banale.

21 mai.

Ainsi que je le prévoyais, lady Evans et sa nièce assistaient à la *garden-party* en question. Quand je suis entré dans le salon de Mme de Grouville, il s'y trouvait déjà nombreuse société.

J'ai rempli en conscience mon rôle d'être revêtu d'une notoriété quelconque. Je me suis laissé présenter par Mme de Grouville à plusieurs femmes de types et d'âges divers, qui ont cru devoir me parler de mon dernier roman, ce dont je les eusse volontiers dispensées. Seule, lady Evans n'a heureusement pas pensé nécessaire de se répandre en félicitations plus ou moins quelconques, et j'ai goûté près d'elle le vif plaisir de causer avec une femme supérieure. Pour la première fois, je l'ai vue sortir de la réserve mélancolique et légèrement hautaine, dont elle s'enveloppe pour empêcher les paroles indifférentes ou curieuses d'arriver jusqu'à elle, capables de raviver peut-être quelque ancienne blessure.

Tout en causant, je cherchais du regard miss Lilian, et tout à coup, je l'ai aperçue. Elle était sur le seuil de la porte-fenêtre; et la pleine lumière baignait, sans scrupule, sa belle carnation de blonde. En ce moment, avec quelqu'un que je ne voyais pas, elle riait, d'un rire franc de petite fille. Puis elle est entrée, en compagnie de son inséparable Enid. Ses yeux limpides, d'une étonnante vivacité d'expression, faisant le tour du salon, m'ont effleuré. Ensuite elle s'est détournée,

et s'est mise à causer avec un grand et assez beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, Henry Digby, blond, robuste et musclé, qui est en état de constante admiration à son égard.

Alors, comme Mme de Grouville passait près de moi, je lui demandai de me présenter à miss Evans. Elle a répété, avec une expression malicieuse et amusée:

— A miss Evans? Parfaitement. Le charme opère donc sur vous aussi? Vous avez raison, d'ailleurs, de désirer connaître ma petite amie. Elle est adorable, et vaut la peine d'attirer votre attention de psychologue.

Et s'avançant vers miss Lilian, elle lui a dit, de sa façon brusque, en souriant:

— Ma petite, je vous présente l'auteur d'un certain nombre de livres affreusement beaux. Faites de lui tout ce que vous voudrez, et bien vite, car, dans un moment, je vais venir vous enlever.

Et, sur cette déclaration, elle nous a laissés. Miss Lilian y avait répondu par un léger signe de tête, toujours debout et droite, avec cet air de dignité fière qui contraste d'une façon si piquante avec l'extrême jeunesse de toute sa svelte personne. Mais un sourire fin a glissé sur sa bouche.

— Savez-vous, monsieur, que Mme de Grouville a une façon de parler de vos œuvres qui me donne bien envie de les connaître autrement que de nom... Jusqu'ici, je ne les ai guère vues en ma possession.

— Parce qu'elles ne méritaient pas d'y être mises, ai-je répondu en toute sincérité. Et certes, j'eusse mieux aimé brûler certaines d'entre elles que de voir ces yeux clairs de jeune fille les parcourir.

Une légère flamme rose a passé sur ses joues et drôlement elle m'a dit, avec son très léger accent anglais:

— Alors il me faut les réserver pour plus tard, quand je serai vieille ou mariée. En attendant, je suis aise de vous connaître, parce que j'aime beaucoup à connaître les hommes célèbres.

Cela dit très simplement, sans ombre de compliment dans la voix. Je n'ai point relevé ses paroles, et, désireux d'échapper à une conversation dont j'étais l'objet, j'ai demandé, au hasard, à miss Lilian:

— Vous plaisez-vous à Vevey?

— Qui... oh! mon Dieu, oui! Mais je m'y plairais bien plus encore, si je n'y trouvais tant de tramways, de lumières électriques, de magasins et d'autres choses du même genre!

— Vraiment? Alors vous n'appréciez pas ce que l'on appelle les "bienfaits du progrès"? Elle s'est mise à rire.

— Pas toujours autant que je le devrais! Mais je suis une vraie sauvage, prétend Enid. Certainement je trouve admirables les œuvres et les inventions de mes semblables; mais j'aime surtout ce qui est beau sans qu'ils y aient touché. Ici, par bonheur, s'il y a des tramways, il y a aussi le lac, les couchers de soleil, la Dent du Midi, des roses qui

MESDAMES, MESDEMOISELLES,

La Mode a rendu ses décrets pour la saison d'hiver: Robes et Manteaux Perlés et Brodés, Cols lingerie et dentelles pour accompagner le costume tailleur.

N'hésitez pas: Apportez-nous votre étoffe avec la gravure qui vous plaît, nous ferons l'étampage parfait sur toutes les étoffes. Après, si vous êtes embarrassées pour perler ou broder, nos brodeuses françaises feront le même ouvrage que vous voyez sur les modèles de Paris.

NOS PRIX SONT RAISONNABLES ET NOTRE OUVRAGE EST PARFAIT

Patrons Perlés - Broderies - Dentelles - Coton M. F. A.

RAOUL VENNET 642, rue St-Denis
Tel. Est 822 et 3065

Nous avons tout ce qui est joli en musique. Demandez notre catalogue. Visitez notre département de musique du magasin Bouvier, en face Dupuis. - 452, Ste-Catherine Est, Tel. Est 1752

sentent bon, etc. Et puis les montagnes ne sont point trop hautes, et ainsi me paraissent moins irritantes!

— Irritantes?

— Mais oui, irritantes; elles se dressent pour empêcher la vue: il est vrai qu'elles font ainsi leur rôle de montagnes! Mais elles écrasent les pauvres mortels microscopiques devant elles. Les montagnes très élevées me donnent une sensation d'étouffement, un désir d'étendre les mains pour les repousser. J'aime tant l'espace! Sans doute, parce que j'ai grandi au bord de la mer et que je l'adore comme une vraie amie.

— Pas plus vraie ni meilleure que moi! conclut miss Enid, qui vient se mêler à la conversation et interrompre miss Lilian dans la révélation de ses goûts.

Elle est suivie aussitôt de Mme de Grouville, dont la main se pose sur la tête blonde de miss Evans.

— Ma petite fille, vous avez fait connaissance avec notre ami Noris, qui souhaitait vous être présenté. Vous le retrouverez ce soir à l'hôtel. Maintenant venez nous faire un peu de musique.

Quel talent possède donc cette enfant, pour que Mme de Grouville, dont le goût est si difficile, la fasse entendre chez elle, dans son salon, connu pour les remarquables séances musicales qu'elle y donne.

Miss Lilian s'est assise au piano, elle enlève ses longs gants, les jette de côté sur une petite table, et sourit à Henry Digby, qui les ramasse précieusement, car ils ont glissé à terre. Puis elle se met à chanter...

J'ai entendu de très grandes cantatrices, j'ai admiré des voix splendides, je n'en ai pas écouté qui, plus que celle de cette jeune fille, fût capable de s'emparer des âmes, de les emporter en plein rêve. Le contralto, qu'elle a très étendu, avec de superbes notes graves, sonores et chaudes, gagna en souplesse et en moelleux avec le travail et les années, mais il ne pourra gagner en puissance d'expression. Elle possède en elle-même ce don qui ne s'acquiert pas.

Miss Lilian ne semblait plus la même en chantant: elle n'était plus une enfant, une jeune fille, mais une femme, surtout une artiste. L'œil bleu brillait grave et profond sous la ligne sombre des cils; le dessin juvénile du profil s'était accentué, et avait pris une régularité de marbre antique.

Quant miss Lilian s'est tue, je me suis approché d'elle, et nous nous sommes mis à causer musique jusqu'au moment où le bel Henry Digby est venu implorer la grâce

de l'avoir pour partner dans une partie qui s'organisait sur le tennis court.

Lorsque je suis parti elle était toute au jeu, animée, riieuse. Et je suis rentré charmé, en ma qualité d'analyste, d'avoir, dès le premier moment, compris que miss Lilian n'était point quelconque; charmé aussi de penser qu'en elle j'allais avoir un joli "papillon" à étudier.

25 mai.

Vers onze heures, pour rentrer à l'hôtel, je m'engage sur le quai presque désert, dans ce quartier voisin de la Veveyse, qui promène quelques filets d'eau mousseuse sur un lit de cailloux.

Assise sur le parapet du quai, les jambes pendantes, les pieds nus, une fillette regarde, avec un intérêt qui lui entr'ouvre les lèvres, le groupe formé à quelques pas d'elle par une jeune femme, en robe blanche, et trois gamins debout devant elle, l'attitude embarrassée. L'un d'eux tient attaché à une corde un chat, le plus maigre de tous les chats, d'une laideur fantastique, le poil rebroussé, l'air effaré et peureux. Je fais encore quelques pas, et je reconnais la forme élégante de miss Lilian, ses cheveux couleur de feuilles mortes, sa taille d'une invraisemblable souplesse.

J'approche encore et je la vois très bien maintenant: les sourcils se rapprochent de cette façon que je connais bien, la bouche est sévère et elle paraît absorbée dans la contemplation du chat maigre; sa voix très vibrante arrive jusqu'à moi, impérative et fâchée.

— Donnez-moi ce chat. Je vous l'achète, puisque vous prétendez qu'il est à vous. Regardez dans quel état vous l'avez mis. C'est affreux d'être ainsi cruels!

Miss Lilian parle avec la conviction qui lui est habituelle, et son indignation semble ahurir les trois coupables qui considèrent leur victime, aplatie sur le pavé chaud de soleil. Miss Lilian m'aperçoit et me prend à témoin qu'elle a le droit d'acheter le chat pour l'arracher à ses ennemis. J'entre aussitôt dans les intérêts de l'animal infortuné, je traite ses persécuteurs comme il convient, pour satisfaire l'humanité et miss Lilian, qui, contente d'être arrivée à ses fins, distribue force pièces blanches aux trois petits drôles, lesquels, enchantés de la conclusion de l'aventure, détaient joyeusement.

Miss Lilian et moi, nous restons seuls sur le trottoir. Entre ses mains finement gantées, miss Lilian a pris l'objet de son sauvetage, et une exclamation bien sincère lui échappe:

— Mon Dieu, comme cet animal est laid!

Et avec une égale conviction je lui réponds:

— Il est affreux et sale! Maintenant que vous l'avez délivré, laissez-le partir, c'est un vrai monstre en son genre.

— Le laisser partir! Oh non! Ces abominables enfants pourraient le rattraper. Mais vous avez raison, il est bien sale! Pour le rapporter à l'hôtel, je vais le mettre dans mon mouchoir. Aidez-moi, je vous prie.

Et nous voilà, appuyés sur le rebord du parapet, installant le chat dans un petit carré de batiste qui embaume le muguet. Alors, tout à coup passe, dans mon esprit, la vision de l'artistique salon d'Isabelle de Vianne, et je pense, amusé, aux sourires de Mme de Vianne et de ses belles amies, si elles voyaient à quelle bizarre occupation m'entraîne une petite Anglaise que je trouve curieuse à observer.

Par acquit de conscience, j'offre à miss Lilian, avec un très vif désir qu'elle n'accepte pas, de prendre le fardeau dont elle s'est chargée. Mais elle a dû deviner ma pensée, car elle me regarde, une indéfinissable malice dans ses yeux, et elle répond:

— Vous êtes bien obligeant; je vous remer-

cie beaucoup; mais j'aurais trop peur de vous voir laisser échapper mon protégé.

Là-dessus, nous voilà partis, tous les deux, grâce à la liberté que nous donnent les mœurs anglaises, miss Lilian ayant son chat aux trois quarts mort entre les bras.

Ma jeune compagne, je ne sais à quel propos, s'est mise tout à coup à réveiller le souvenir de notre première rencontre, dans le train de Lausanne. De sa manière simple et franche, elle me raconte qu'elle était fort intriguée de ce que je pouvais griffonner sur mon carnet; un moment, elle m'a pris pour un artiste, a cru que je faisais d'elle un croquis, devinant mon intention tendue de son côté, et m'a jugé alors fort impertinent.

Puis elle me demande en riant:

— Vous m'avez trouvée ridicule, tout à l'heure, n'est-ce pas, quand vous m'avez aperçue en compagnie des petits misérables et du pauvre animal? Nous devons avoir l'air échappés d'un livre d'images d'enfants, un de ces livres anglais que l'on me donnait quand j'étais très jeune, où l'on voyait d'excellentes petites filles qui sauvaient de malheureuses bêtes martyrisées. En France, vous devez avoir aussi des histoires édifiantes comme celles-là?

Dans les profondeurs de ma mémoire, je cherche et je trouve le nom d'un auteur vertueux appelé "l'Ami des enfants", que j'ai eu dans les mains, il y a très, très longtemps, aux jours de ma prime jeunesse. J'annonce le résultat de mes investigations à miss Lilian, qui en a l'air fort amusée.

Quels vieux souvenirs me fait-elle réveiller, des souvenirs du temps où j'étais un petit garçon très ardent, très curieux et très naïf. Et parce qu'elle m'adresse, devenue sérieuse, une nouvelle question sur cette époque lointaine de ma vie, je me mets à parler avec elle de ces heures, les plus chères de ma vie passée, que, depuis des années, je n'ai effleurées d'un mot avec personne. Mais cette enfant est très différente des femmes que j'ai l'habitude de rencontrer partout où je vais.

27 mai.

Quelles pensées douloureuses ou amères éveillent donc parfois dans l'esprit de lady Evans certaines paroles prononcées par sa nièce? Il y a deux heures, nous causions sous la véranda, attendant la cloche du dîner. Un hasard avait amené miss Lilian à parler de son enfance, à en raconter divers épisodes; les souvenirs défilaient pêle-mêle, au hasard, évoqués d'une façon pittoresque et imprévue; le nom de sa mère revenait à chaque instant sur ses lèvres.

Tout à coup elle a prononcé celui de son père, dont elle parle fort peu en général, ne se le rappelant pas, m'a-t-elle dit un jour, car elle l'a perdu quand elle était tout enfant. Par hasard, mes yeux sont tombés, à ce moment, sur le visage de lady Evans; les tons de cire en paraissaient plus pâles encore, la bouche avait une ligne méprisante et dure, et sa haute taille s'était redressée dans un mouvement orgueilleux. Mais elle a eu soudain conscience de sa transformation; elle a fait un geste de la main vers son front, comme pour chasser une pensée importune, et elle est redevenue d'une affabilité calme de grande dame: de nouveau, ses yeux doux et tristes se sont arrêtés avec tendresse sur miss Lilian.

Cette enfant possède le secret d'attirer à elle les sympathies et les affections. Mistress Bessy, son ex-gouvernante, a pour elle, non pas seulement de la tendresse, mais une adoration touchante, telle qu'il ne faudrait pas que la tante et la nièce se trouvassent à donner des ordres différents à mistress Bessy. Celle-ci, je le crains bien, accomplirait la seule volonté de miss Lilian!

UN REMEDE GRATIS

Pour rendre le teint clair et la peau veloutée

Permettez-nous de vous envoyer absolument gratis, une bouteille de remède qui guérit les boutons, la peau huileuse ou farineuse, fait disparaître le masque, les rides, les pustules, les boutons à tête noire, redonne à la peau toute sa souplesse et sa fraîcheur de jeunesse et rend le teint clair, velouté et couleur de rose. Ce remède est universellement connu sous le nom de



LAIT DES DAMES ROMAINES

surnommé "Nourriture de la Peau". Il se vend dans toutes les parties du monde civilisé, 60c la bouteille. Tout ce que vous demandons, c'est de nous envoyer votre adresse avec 10c pour payer les frais de malle et emballage, et nous vous enverrons une bouteille n'importe où, sans autres frais. Ecrivez aujourd'hui.

Adressez

Cooper Co., Cha. H1, 155, Rue des Commissaires
Montréal

5 juin.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas en toute sincérité, d'autant que mon amour-propre ne laisse point que d'être satisfait de ma perspicacité?

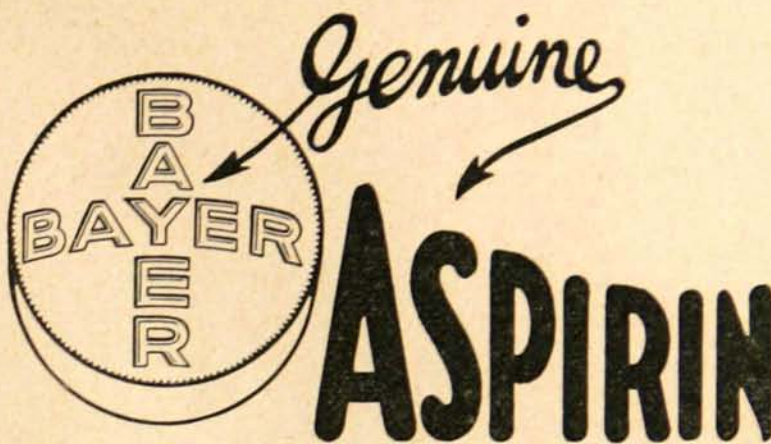
Miss Lilian m'intéresse réellement, plus même que je ne l'avais prévu. En son honneur, je ne songe pas à quitter Vevey. Elle m'intéresse, parce que, en dépit de sa jeunesse, elle possède déjà une personnalité étonnante, et n'est point coulée dans le moule général des jeunes filles de son monde. Cela tient, sans doute, à ce qu'elle a grandi isolée, au seul gré de sa nature remarquablement riche, je le constate chaque jour davantage, à mesure que je la connais plus, qu'elle me permet de pénétrer davantage dans l'intimité de sa pensée, dont elle est singulièrement jalouse. Mme de Grouville m'a dit qu'elle a été élevée solitairement, lady Evans vivant toujours, sauf ses quelques mois de voyage à l'étranger, dans la retraite de son domaine de Kilworth. Est-ce donc là un effet du mystérieux souci que je la devine incapable d'oublier et au sujet duquel je me suis interdit toute question, même à Mme de Grouville?

J'imagine que miss Lilian a dû être dotée d'institutrices et professeurs variés, car elle a "des clartés de tout". Mais, de la manne intellectuelle qui lui était ainsi prodiguée, elle n'a pris que ce qui attirait son âme ardente. Et ainsi elle s'est fait, sur bien des questions littéraires, artistiques ou morales, des opinions d'une justesse surprenante, originales et d'une sincérité absolue.

Elle sent ce qu'elle pense et ce qu'elle dit avec une intensité et une fraîcheur d'impressions qui sont un régal pour un esprit tourmenté comme le mien. Ce qu'elle admire, elle l'admire profondément, passionnément, en toute franchise.

Le dessin très ferme de ses lèvres souriantes, de son menton effilé, ne trompe point; il y a, chez cette jeune fille, une énergie latente, qui la rendrait capable de sacrifier tout à un devoir qu'elle reconnaîtrait. Elle pourra se tromper plus d'une fois dans l'avenir, par l'effet de sa nature vive, mais elle le fera loyalement, trop droite pour ne pas avouer son erreur quand elle en aura la conscience.

Mais une véritable originalité chez elle, c'est une complète absence de coquetterie, qui vient de son amour même de la sincérité et de la conception qu'elle a de la dignité féminine. Une discussion curieuse s'était élevée sur ce chapitre de la coquetterie, hier, durant le *five o'clock* de lady Evans. Miss Enid et ses jeunes compatriotes soutenaient, avec une franchise drôle, la cause du flirt; et je dois rendre cette justice à miss Enid, qu'elle met admirablement ses principes en action. Miss Lilian, en revanche, s'insurgeait



Ne dites jamais "Aspirine" sans dire "Bayer."

AVIS. A moins que vous ne voyiez le nom "Bayer" sur les comprimés, ce n'est pas du tout de l'Aspirine que vous obtenez.

POURQUOI RISQUER? N'acceptez qu'un paquet "non ouvert" de "comprimés d'Aspirine Bayer" qui contient les instructions et la dose prescrite par les médecins depuis 21 ans et reconnue efficace par des millions de personnes pour

Rhumes	Maux de tête	Rhumatismes
Maux de dents	Névrémie	Névrite
Maux d'oreilles	Lumbago	Douleurs

Dans de commodités petites boîtes en fer blanc de 12 comprimés—
Bouteilles de 24 et de 100— Chez tous les pharmaciens.

Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Manufacture Bayer de Monoaceticacidester de Salicylicacide. Comme tout le monde sait qu'Aspirine signifie la fabrication de Bayer, pour protéger le public contre les imitations, nous appliquerons sur les tablettes de la Compagnie Bayer, l'étampe de leur marque de commerce générale, la "Croix Bayer."

contre les opinions... libérales de son amie; elle avait de petites phrases indignées, méprisantes contre tous les manèges de la vanité féminine. Qu'eussent dit, en l'entendant, Mme de Vianne et tant d'autres? — Et elle défendait bravement sa conviction, tout ensemble riieuse et frémissante, adorable dans sa fierté.

Mais, après tout, elle n'a que peu de mérite à ne point user d'artifices pour nous attirer et nous retenir. Elle est assez séduisante pour plaire sans effort, par la seule puissance de son charme qui n'a rien de grisant, de capiteux, mais qui est apaisant par sa pureté. Je déferais l'homme le plus hardi d'adresser à miss Lilian un mot d'admiration trop vive; il y a dans son regard un rayonnement candide qui déconcerterait toutes les audaces.

10 juin.

Une partie de tennis très animée se poursuit en ce moment sous mes fenêtres, tandis que j'écris; et, si je relève la tête, j'aperçois les joueurs. Je puis noter les gestes secs et précis de miss Enid, ses coups de raquette d'une sûreté remarquable. J'aperçois aussi une autre silhouette de jeune fille, et aux seules attitudes que prend, selon les instants, cette fine silhouette, je sais quelles sont les impressions qui agitent miss Lilian.

Toute la jeunesse anglaise de l'hôtel est groupée sur le *tennis-ground*. Les péripéties du jeu passionnent les jeunes gens, car ils sont avant tout des êtres d'action, ils ont

l'intelligence saine et vigoureuse comme le corps. Ce ne sont point des rêveurs, des désabusés, des sceptiques, et je les envie dans la sincérité de mon âme, qui est aussi lasse que si elle portait le poids de plusieurs existences antérieures. A quoi suis-je arrivé, à l'heure présente, avec ma soif d'analyse? A ruiner en moi la faculté de jouir pleinement. J'ai contemplé, observé, avec des yeux saisissant les plus menus détails, des choses qui étaient belles et bonnes; j'ai pénétré leur essence; et ensuite je n'ai plus su sentir ni goûter leur charme dont je connaissais la cause.

Aujourd'hui le hasard place sur ma route une créature assez séduisante pour être follement aimée, même par un blasé comme je le suis. Je m'en rends compte nettement. Un autre s'arrêterait, s'efforcerait de conquérir ce trésor: une âme fraîche de jeune fille. Mais je suis un disciple de la psychologie, et je songe seulement à noter, dans ses manifestations, le charme de fleur à peine épanouie qu'elle possède; et je ne sais pas, comme le fera un plus sage, simplement l'adorer, être heureux par elle.

A ce moment arrive jusqu'à moi son beau rire insouciant et jeune. Mes yeux s'arrêtent sur les feuillets que je viens de noircir et je me produis l'effet d'un insensé qui, glacé de froid, resterait volontairement éloigné de la flamme capable de le ranimer.

Alors je repousse les pages de mon œuvre nouvelle, que j'ai écrites ce matin, et je descends sur le *tennis-ground*.

MADAME A. TRESTLER-MONGENAI



Modes, chapeaux, lingerie
de luxe et articles
de fantaisie.



Spécialité: *Trousseau de noce.*

194 Ouest, Avenue LAURIER,
(près Avenue du Parc.)

18 juin.

Aujourd'hui dimanche, Vevey est transformé en une petite ville morte, avec ses magasins clos. Tantôt ses tramways seront bondés de promeneurs. Mais à ces premières heures du matin, ils passent presque vides. Les gens qui traversent les rues ne se promènent pas; ils s'en vont à leurs temples respectifs pour assister au service religieux.

Je me dirige vers l'église catholique, et je me souviens que j'y ai vu partir lady Evans et sa nièce, qui doivent, à leur origine irlandaise, de ne point appartenir au culte anglican. Je me mêle à la foule des fidèles; et j'entre avec le désir secret de pénétrer plus avant, plus profondément dans la connaissance de l'âme de feu de ma petite amie. Elle semble croyante; l'est-elle réellement?...

L'atmosphère est chaude, un vague parfum d'encens flotte sous les voûtes, et les chants qui s'y élèvent sont remarquables. Très vite, je découvre la tête blonde de miss Lilian. Alors je me dissimule dans la foule des assistants, me méprisant d'être venu l'observer jusque dans sa prière. Je me suis mis à l'écart, précaution inutile; elle ne songe point à remarquer ceux qui l'entourent; ses lèvres sont sérieuses, sa physionomie expressive a pris un air de gravité recueillie qui fait d'elle une Lilian encore inconnue pour moi. Elle contemple l'ostensoir qui flamboie sur l'autel; et son œil bleu a ce regard profond que j'y ai surpris déjà quand elle parlait des questions qui lui sont très chères.

Je le sais maintenant, cette enfant aime et croit; elle ne discute point sa foi. Elle est plus sage et plus heureuse que nous autres hommes qui nous jugeons des penseurs, détruisons incessamment nos croyances à peines définies, et ne réussissons qu'à faire de nous-mêmes des pauvres épaves désemparées, meurtries par les remous de nos incertitudes, de nos doutes, par les élans vite brisés de notre âme qui ne sait plus où se prendre. L'arbre de science est toujours dangereux à approcher. Bienheureux ceux qui ignorent et ne font point une divinité de leur intelligence!

Ce soir, comme miss Lilian venait de chanter et que j'avais encore dans l'oreille sa voix merveilleuse, je me suis rappelé la musique que j'avais entendue le matin même dans l'église et j'en ai parlé à lady Evans. Miss Lilian, qui, encore assise au piano, jouait en sourdine une mélodie très douce, s'est interrompue en m'entendant et m'a demandé:

— Comment, vous étiez ce matin à la messe? C'est très bien!

Elle paraissait étonnée, et l'expression de ses yeux clairs était bien révélatrice. Il est évident qu'elle m'avait, et avec raison, jugé pour un mécréant. Et soudain, quand ce "très bien" tout chaud de sympathie est tombé de ces lèvres qui ne savent pas mentir, la pensée m'est venue, aiguë comme un

remords, que je la trompais. Elle croyait qu'un sentiment religieux m'avait amené dans cette église, et j'y étais entré en dilettante, en indifférent, en curieux, dans le but de continuer l'analyse dont elle était l'objet.

Alors je me suis juré que je ne chercherais à savoir de son âme que ce qu'elle m'en laisserait voir librement.

25 juin.

Y a-t-il bien six semaines que je suis ici? Le temps est exquis. Aucune chaleur excessive encore, mais une tiédeur de printemps, une admirable éclosion de fleurs. Ce séjour à Vevey restera pour moi une halte inoubliable dans ma vie agitée. Il y a des instants délicieux où je parviens à vivre sans faire de psychologie à mon égard ou à l'égard des autres, et je veux qu'il continue à en être ainsi encore quelque temps. Quand j'aurai quitté Vevey, que j'aurai, à Paris, repris possession de mon *moi* habituel, j'arriverai bien assez vite à comprendre de quoi était faite la sensation d'apaisement que j'ai goûtée. Je souhaite vivre ici comme ceux que j'ai enviés tant de fois, et accepter, sans en chercher le pourquoi, cette rare minute de bien-être moral.

28 juin.

En vérité, l'homme est un étrange animal. Je n'ignore pas que Henry Digbay est animé des intentions les plus matrimoniales à l'égard de miss Lilian. Je n'ai qu'à leur souhaiter une longue suite de prospérités, au cas échéant, et ne me reconnais nul motif pour m'inquiéter de la réponse que fera "ma petite amie" le jour où Digbay lui adressera sa demande. Il est clair qu'il l'aime; il le laisse d'ailleurs voir avec une naïveté touchante. De plus, il est beau garçon, de bonne naissance, d'âme excellente, je suis sûr, et d'intelligence bien moyenne.

Miss Lilian ne paraît guère lui donner plus d'attention qu'elle n'en accorde aux autres; et ni avec lui, ni avec personne, elle ne flirte, tout Anglaise qu'elle est. Et moi, je suis charmé, sans me l'avouer, parce qu'elle rit des phrases sentimentales qu'il lui débite; elle en rit d'une façon moqueuse et fine, sans nul soupçon de méchanceté. Je suis charmé, parce que, quand nous causons ensemble, je la sens toute aux idées que nous échangeons, parce qu'elle ne paraît jamais pressée d'interrompre ces conversations dans lesquelles sa parole révèle toujours sa pensée vraie.

Hier soir, cependant, nous n'avons pas eu notre habituelle causerie. Une réunion dansante s'était organisée dans l'hôtel, et miss Lilian s'en amusait en vraie petite fille, fort occupée à griffonner des noms sur son carnet, les yeux étincelants, la bouche rieuse, une flambée rose aux joues, ses cheveux d'or

roux moussant autour de la nuque et du front.

Tout à coup, je l'ai aperçue assise sous un lustre dont la lumière ruisselait sur sa fraîcheur de blonde; Digbay, derrière elle, lui parlait si penché que son visage effleurait les cheveux légers des tempes; et il avait un air de satisfaction qui a fait tressaillir en moi quelque chose d'obscur et m'a jeté vers elle, sans réflexion, pour lui adresser une prière que je n'avais pas prononcée depuis bien longtemps:

— N'avez-vous point un pauvre tour de valse pour moi?

Et comme il a été dit: "Demandez et vous recevrez", je n'ai pas été repoussé; j'ai obtenu la faveur convoitée; et, à ma honte, j'avoue que j'en ai éprouvé un plaisir analogue à celui que je ressentirais en voyant l'excellent Digbay partir seul et pour toujours à l'extrême fond de l'Angleterre.

N'avais-je pas raison de dire que l'homme est un étrange animal?

1er juillet.

J'ai la nostalgie de la montagne, de la Suisse sauvage. Je rêve d'un petit village, où jadis j'ai écrit quelques-unes de mes meilleures pages. Ce village s'appelait Bal-laigues; on y jouissait d'incomparables couchers de soleil, d'aperçus fugitifs et charmants sur la chaîne des Alpes Bernoises. Les bois y avaient des solitudes à peine connues, et des senteurs pénétrantes et sauvages emplissaient le matin leurs sentiers déserts.

Je rêve de ce petit village, sa vision me hante et m'attire. Aucune obligation ne m'arrête à Vevey, et pourtant j'y reste et je sais que si je partais, j'éprouverais un déchirement, un de ces déchirements bizarres et inexplicables, subtils, et dont la cicatrice demeure sensible longtemps après que le mal est guéri.

5 juillet.

Une explication a-t-elle eu lieu entre miss Lilian et Henry Digbay? Tantôt, j'ai entendu ce dernier annoncer son départ pour demain. Durant le dîner, miss Lilian avait une fièvre dans les yeux et elle était plus grave que je ne l'avais jamais vue. De bonne heure, elle est remontée dans l'appartement de lady Evans. Celle-ci paraissait préoccupée et triste; mais les rapports de la tante et de la nièce avaient toujours la même tendresse. En France, je connais plus d'une mère et d'une tante qui n'eussent point laissé de la sorte s'éloigner un prétendant aussi bien pourvu que Henry Digbay, sous le rapport de la fortune. Mais, miss Lilian est laissée absolument libre de disposer de sa vie.

9 juillet.

J'arrive chez Mme de Grouville que je trouve fourrageant dans une revue, nerveuse, son coupe-papier froissant les feuilles qu'elle lit. Et tout de suite, elle commence, me montrant les pages qu'elle tient entr'ouvertes, et avec la véhémence qui lui est particulière:

— Avez-vous lu cet article? La police devrait traduire en justice les gens qui écrivent des livres tendant à ôter à leurs concitoyens toute illusion, toute foi, tout espoir. C'est insensé et criminel, oui, criminel! Ces écrivains-là mériteraient d'être pendus comme des misérables!

Je connais l'article dont elle me parle; il est amer et décevant dans son ironie aiguë, discrète et éveillant, en effet, l'impression poignante du vide de tout ce qui est humain. Mais comment condamnerais-je ces pages? Sous une autre forme, n'en ai-je pas écrit qui arrivaient à la même conclusion de désespérance absolue?

GRANDE RÉDUCTION DES PRIX

sur notre assortiment de Poudres
et Parfums des meilleures marques,
COTY, HOUBIGANT, ERASMIC.

Aussi sur tous nos
articles de toilette,
PEIGNES, BARRETTES, LOTIONS,
CRÈMES ET SAVONS.

PUNDE & BOEHM
COIFFEURS POUR DAMES, PARFUMEURS

182, rue Peel
Tél. Up. 3161

262, S.-Catherine Est
Tél. Est 6320



— Ah! vous faites de jolies besognes, vous autres psychologues, termine Mme de Grouville.

Et elle envoie loin d'elle, la revue qu'elle tenait. Puis, me regardant, elle me dit:

— Savez-vous de quoi vous êtes coupable, vous, Robert Noris? Tout simplement de la rupture des projets de fiançailles entre Henry Digbay et ma petite Lilian.

Pourquoi, au dedans de moi-même, ce frémissement qui m'a secoué les nerfs, tandis qu'à haute voix je répondais:

— Quel singulier reproche! Voulez-vous me dire, chère madame, comment je l'ai mérité?

— Comment! Vous demandez comment vous êtes arrivé à un aussi heureux résultat? Simplement parce qu'avec votre gloire, votre célébrité, grâce à l'attention que vous prodiguez à Lilian, vous avez éclipsé l'infortuné Digbay, tout beau garçon qu'il était. Le malheureux n'était pas de force à rivaliser avec vous, surtout aux yeux d'une femme intelligente; et pourtant il se fût dévoué à elle tout entier, il lui eût donné autant de bonheur que possible. C'était le meilleur des hommes, et le voilà désolé!

Une exclamation impatiente m'est venue: — Ne regrettez pas ainsi la non-réussite de ce mariage projeté. Henry Digbay était intellectuellement d'une parfaite insignifiance; il eût bien vite semblé insipide à miss Lilian; et, grâce à son heureuse nature il se consolera de sa déception, je puis vous le certifier.

— Il se consolera, c'est évident; et même il ne fera pas, comme vous n'y manquerez, un livre dans lequel il racontera, pour 2 fr. 75, ses chagrins d'amour. Ce n'était pas un aigle. Mais peut-être se fût-elle contentée de lui si vous n'étiez venu vous jeter à la traverse. Ne m'interrompez pas; les vieilles femmes comme moi ont le droit de tout dire aux jeunes gens. Vous vous êtes jeté à la traverse, sans le vouloir, je vous l'accorde, parce que vous n'avez pensé qu'à votre plaisir d'observateur. Mon cher maître, vous et vos pareils, vous êtes des voleurs d'âmes. Savez-vous ce que vous auriez de mieux à faire? Épouser Lilian.

Épouser Lilian Evans! J'ai regardé Mme de Grouville, tout prêt à relever ses étranges paroles. Mais on eût dit qu'elle avait attendu, pour me les jeter, la minute où il ne serait plus possible de les discuter, des visiteurs entraient. Je suis resté quelques instants espérant qu'un moment de solitude avec elle me permettrait de l'interroger sur le mobile qui l'avait fait me parler ainsi. Mais j'ai vu bientôt que je souhaitais une chose impossible. Et puis n'eût-elle pas été surprise de l'importance que je donnais à un mot tombé par hasard peut-être de sa bouche, qui en prononce tant au hasard.

En entrant à l'hôtel, j'ai aperçu miss Lilian sous la véranda, un livre ouvert sur ses genoux, ses yeux perdus vers le lac. Au bruit de mes pas, elle a tourné la tête, j'ai rencontré son regard profond dans lequel a passé soudain un fugitif éclair, et ses lèvres eurent un beau sourire de bienvenue. Alors la pensée m'a traversé l'esprit, brûlante, pareille à un trait de feu, que je devrais aller dire à cette jeune fille tout ce qu'elle pourrait être pour moi.

Un homme qui ne serait point un analyste aurait pu obéir à cette impulsion qui l'emportait peut-être vers le bonheur. Moi, je n'ai pas su le faire. J'ai simplement salué miss Lilian et j'ai passé.

10 juillet.

Pourquoi Mme de Grouville m'a-t-elle jeté dans l'âme une pensée que je n'aurais jamais osé formuler, et qui me revient obsédante, et, — pourquoi ne l'avouerais-je pas? —

douloureuse avec sa poésie de rêve irréalisable.

Et pourtant, je ne puis dire que cette possibilité soit neuve pour moi. Une parole inattendue lui a donné corps; mais dans les abîmes les plus secrets de mon être sensitif, elle existait flottante et vague.

Mais ai-je le droit, moi blasé, désillusionné, moi dont l'âme est triste et fatiguée, de vouloir faire mon bien de cette jeune créature qui respire la joie de vivre?... suis-je capable de discerner si ce n'est pas encore mon misérable dilettantisme qui m'entraîne vers elle, justement parce qu'elle est une révélation pour moi? Serait-elle assez puissante pour me faire oublier, dès qu'il s'agirait d'elle, mes curiosités impitoyables d'analyste? J'ai déjà daigneusement parlé de Henry Digbay; et avec lui, elle eût peut-être été plus heureuse qu'elle ne pourrait l'être à mes côtés, alors même que je lui consacrais tout ce qui peut encore exister de bon en moi.

Tantôt elle était assise à son piano, dans le petit salon de lady Evans, où, n'étant qu'un étranger pour elle, je n'avais pas la liberté de la suivre; et je l'écoutais, arpenter l'allée qui longe les fenêtres, secoué d'un désir jaloux d'aller la rejoindre; sa belle voix m'arrivait avec des notes douces et puissantes.

Était-ce parce qu'elle chantait ainsi que me revenaient mes anciens rêves de bonheur, ceux que je formais, il y a plus de dix grandes années, quand j'espérais avoir, moi aussi, ce trésor des plus humbles, un foyer; quand j'aimais tant Isabelle. Et je pensais que ce serait un bonheur exquis de commencer, auprès de cette enfant, une existence nouvelle, dont elle serait l'âme; de vivre dans une atmosphère de tendresse, stable, très pure, très forte; d'oublier à ses côtés les heures fiévreuses, vides et mauvaises d'autrefois.

Je songeais cela... et je ne sais si elle ne répondrait pas à ma prière comme à celle de Henry Digbay, si elle n'aurait pas un petit sourire indulgent pour la folie qui m'a fait espérer, même une seconde, le don de son âme aimante et fière.

Parce qu'une parole est tombée dans mon oreille: "c'est à cause de vous qu'elle a refusé Henry Digbay", la tentation me poursuivait, âpre, incessante, de chercher à lire dans ses prunelles bleues, d'y découvrir le secret de sa pensée intime, d'y apprendre si je suis pour elle plus qu'un indifférent avec qui elle aime, tout au plus, à causer. En l'observant, j'arrivais bien vite à démêler ce qui se passe en elle; mais je ne veux plus, à son égard, être un voleur d'âme.

15 juillet

Épouser Lilian! Toujours les mêmes mots me reviennent. Par un effort de volonté, je m'efforce de reconquérir mon entière liberté de jugement; et froidement, comme s'il s'agissait du destin d'un étranger, je me mets à raisonner. Si je redoute d'être entraîné par un enthousiasme passager, je puis partir, afin de secouer le charme dont elle m'a enveloppé. Je ne lui ai jamais adressé une parole qui ressemblât même à un aveu; et eût-elle éprouvé quelque chose du sentiment que lui prête Mme de Grouville, elle est trop jeune, — et trop fière, — pour ne pas oublier, si profondément qu'elle soit capable de sentir. Elle pensera que je ne méritais pas l'amour qu'elle m'eût donné, — et elle aura raison.

Donc, je le répète, je puis partir et reprendre l'existence qui m'est habituelle. Je retrouverai cette atmosphère intellectuelle, mondaine, à laquelle je suis accoutumé, que j'ai aimée avec passion, — cela est vrai, — et dont la sécheresse dissolvante m'apparaît formidable aujourd'hui. Je publierai le livre auquel j'ai travaillé ici, sous l'influence de "ma petite amie", et le "livre de Lilian",

ainsi qu'il restera secrètement nommé pour moi, deviendra, j'en ai la conscience, l'une de mes meilleures œuvres, à coup sûr l'une des moins décevantes. Ce qui ne l'empêchera point, durant un mois ou six semaines, d'être autant critiquée que louée. Je recueillerai l'approbation, je l'espère, de quelques-uns dont le jugement m'est précieux. Des lèvres féminines, carminées à souhait, m'appelleront "cher maître", et me feront de ces confidences que j'ai tant de fois écoutées comme la révélation d'un état psychologique curieux à noter.

Et après?... Je continuerai à porter le poids de cette solitude morale dont j'ai souffert autrefois, quand Isabelle a disparu de ma vie, et qui, depuis lors, ne m'a jamais entièrement quitté. Avec une impitoyable clairvoyance, je comprends que, si je pars, il se trouvera, dans l'avenir, bien des heures où je reverrai mon séjour à Vevey, où je penserai à ce qui aurait pu être...

Parmi les hommes que je rencontre dans le monde, il en est quelques-uns qui ont réalisé, même en pleine société parisienne, ce rêve d'un autre âge, un réel et parfait bonheur dans le mariage. Et tout bas, moi qui me montrais si jaloux de mon indépendance, je les ai enviés de toute l'ardeur de mon âme. Combien de fois, quand je les quittais vers la fin du jour, à l'heure où ils rentraient, n'ai-je pas éprouvé une sorte de jalousie douloureuse et naïve, à cette idée qu'ils étaient attendus par une femme qu'ils pouvaient adorer sans avoir à dissimuler leur amour; à l'idée de leur bonheur hautement avoué, parce qu'il n'était pas fait du bien d'autrui.

Oh! oublier près de cette enfant qui ne sait rien ce que je sais trop; ne plus être avant tout un cérébral; exister, sans torturer mon esprit à vouloir arracher aux éthers et aux choses le secret des mouvements qui les agitent; ne plus m'attacher à la compréhension impossible des insolubles problèmes de la vie. Est-ce donc un rêve impossible à réaliser?

17 juillet.

Il y a deux heures, nous étions à Clarens, au château des Crêtes. Je ne me joins



Les Parfums de Grand Luxe
à la portée de tous

COTY
Parfums de Luxe

L'origan, Chypre,
L'or, Rose Jacqueminot

En vente dans toutes les
pharmacies et magasins
à rayons

Expédié franco par poste
sur réception de \$1.00

Poudre de Riz
COTY
toutes les nuances
\$1.50 franco

Beaver Trading Co. Limited
758, de St-Valler
Montréal



jamais aux excursions de notre petit cercle anglais; mais elle m'avait demandé de venir... Et je l'avais suivie, irrité seulement de voir miss Enid sans cesse à ses côtés. A peine durant le chemin, avais-je pu échanger avec elle de rares paroles. D'un peu loin, je la voyais, dans le sentier que nous suivions, marcher de son pas infatigable et souple.

Nous arrivons enfin; et aussitôt elle se fait couper une profusion de roses par le gardien du château inhabité; puis elle revient vers moi. Ses petites mains ont peine à enserrer sa moisson fleurie. Je fais un mouvement

pour la décharger de son précieux fardeau, mais elle refuse:

— Non, merci, je vais arranger tout de suite ces roses, elles ne sont pas pour moi.

Nous sommes un peu à l'écart, sur la terrasse qui domine le lac et elle demeure songeuse. Mais elle a vu que mes yeux l'interrogeaient; et, en quelques mots simples, tout frémissants de compassion, elle me raconte l'histoire d'une pauvre vieille fille que, tout enfant, elle a connue en Angleterre, et qui, après une existence d'humble sacrifiée, est venue mourir enfin à Vevey.

— Dans sa dernière lettre, finit Lilian, elle me racontait une promenade au château des Crêtes et me parlait des roses qu'elle y avait vues et trouvées belles comme des fleurs de rêve! Je me rappelle encore son expression. Aussi je veux aller lui en porter au cimetière de Vevey.

Lilian est restée silencieuse, les mains jointes sur les roses; et d'un ton assourdi où palpite une angoisse douloureuse, elle demande:

— Pourquoi y a-t-il ainsi de pauvres créatures qui ont si petite leur part de joie? Comme il est triste de penser que l'on ne peut rien pour elles quand on est soi-même si heureux!

Je l'interroge, Dieu sait avec quel secret élan:

— Vous êtes heureuse?

— Oh! oui, fait-elle un peu bas; et une allégresse contenue semble la faire tressaillir toute. Il est si bon de vivre!

Quand je l'entends parler ainsi, quand je la contemple, toute jeune, l'âme frémissante d'espérance, le désir me vient de l'emporter jalousement dans mes bras, de la voir devenir mienne, afin d'écarter d'elle les difficultés, les chagrins, les souffrances, autant qu'il me sera humainement possible.

Et peut-être, j'allais lui dire tout ce qu'elle est devenue pour moi, entraîné par le grand souffle qui emportait mes doutes, mes hésitations, mes scrupules. Quelqu'un s'est approché; lady Evans, je crois, l'a appelée; miss Enid est venue se placer près d'elle. Et je me suis tu.

Robert Noris avait fini de lire; les derniers feuillets étaient tombés de sa main. Des heures et encore des heures, il pourrait réfléchir ainsi. Maintenant, sans qu'il lui fût possible d'en douter, il savait qu'il aimait Lilian. Mais était-ce assez entièrement pour avoir le droit de vouloir en faire sa femme et d'éveiller à l'amour cette âme candide de jeune fille?

N'ignorait-il pas aussi ce que Lilian pensait réellement de lui et ce que dirait l'aristocratique lady Evans de cette demande d'un étranger connu par les hasards de la vie d'hôtel?

III

— Lilian, es-tu là? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

La porte de la chambre s'ouvrit et Enid vint glisser son bras autour de la taille de son amie. Lilian, accoudée sur l'appui de la fenêtre se retourna vivement et rencontra le visage d'Enid, dont les yeux riaient d'une façon caressante.

— Tu oublies que je pars demain, Lilian. Il y a deux mois, tu ne m'aurais pas ainsi laissée te chercher partout sans me répondre, alors que nous allons être quelque temps sans nous voir, car il n'a pas été décidé que vous viendriez nous rejoindre à Lugano.

— Non, nous ne pensons pas encore à quitter Vevey, fit Lilian avec un impercep-

tible frémissement dans la voix. Nous y sommes si bien! Toute ma vie, je me souviendrai des semaines que je viens d'y passer.

Une flamme malicieuse étincelait sur le visage d'Enid.

— Et tu crois que nulle part ailleurs tu ne pourrais être aussi bien qu'à Vevey, même si nous nous trouvions de nouveau réunies? Lilian, je ne compte plus sur toi.

Lilian se pencha vers son amie.

— Ne dis pas cela. Je t'aime toujours autant, ma chérie.

— Seulement..., continua Enid.

Les yeux de Lilian interrogeaient.

— Seulement, je ne suis plus seule à occuper ta pensée, n'est-ce pas, ma Lilian? Je n'arrive plus en première ligne...

Une rougeur envahit le visage de Lilian. Enid la considéra une seconde avec un affectueux sourire de triomphe, satisfaite d'avoir deviné si juste; puis, elle alla s'asseoir sur la couchette de son amie, et elle appela:

— Lilian, ne regarde plus ainsi la lune, viens près de moi que nous profitions de notre dernière soirée.

Lilian approcha du lit un siège bas, et s'assit, la tête appuyée sur les genoux de son amie. Alors Enid s'inclina, et très doucement, tout bas, elle demanda:

— Il te plaît donc beaucoup, chérie?

Lilian se redressa.

— O Enid, comment peux-tu parler ainsi?...

Comment sais-tu?... Qu'est-ce qui te fait croire?...

— Mes constantes observations... J'ai deviné tout simplement, puisque tu ne me disais rien.

— Oh! ne me parle pas de ces choses, fit Lilian avec une sorte de révolte.

Elle ne voulait point qu'on pénétrât sa pensée quand elle croyait devoir la cacher. Mais Enid avait des privilèges que ne possédaient point les autres; elle le savait et usait de son droit. Un instant, elle demeura silencieuse. Puis, elle reprit:

— Et il t'a plu ainsi, tout de suite, du premier coup?

Lilian réfléchit. Elle revoyait le wagon à peine éclairé par les lueurs du jour naissant, un homme d'allures distinguées qui griffonnait des notes sur un carnet, mais aussi l'examinait avec des yeux dont l'expression profonde et attentive l'avait frappée.

— Non, il ne m'a pas plu tout d'abord, fit-elle, très sincère, s'interrogeant elle-même. Je sentais qu'il m'observait, en dépit de son air correct, respectueux même. J'en étais mécontente, irritée, et j'aurais voulu avoir l'occasion de lui dire quelque chose de désagréable pour lui faire comprendre à quel point je trouvais déplaisante la liberté qu'il prenait de m'examiner.

— O Lilian, quel aveu!... Tu mériterais qu'il fût porté à la connaissance de M. Noris.

— Ce ne serait pas une révélation pour lui. Il y a longtemps que je le lui ai dit.

— Ah! fit Enid, d'un ton tellement significatif que, de nouveau, une flambée pourpre s'alluma sur la peau fine de Lilian.

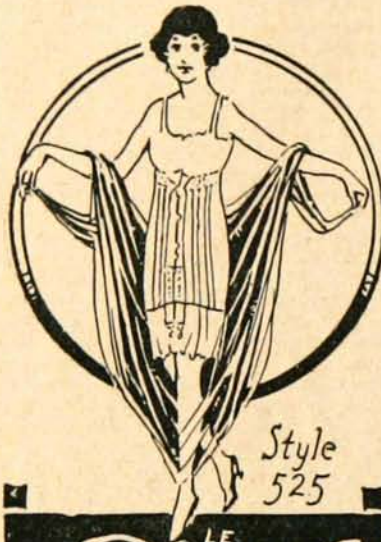
— Enid, si tu te moques ainsi de moi, je ne te dirai plus rien.

— Mais, chérie, je ne me moque pas, je constate et j'écoute. Alors...

Lilian avait employé tout ce qu'elle possédait de résolution fière à garder le secret de son âme; mais Enid avait brisé le sceau qu'elle y avait mis, et elle éprouvait tout à coup une infinie douceur à penser tout haut.

— Alors j'ai été surprise, reprit-elle du même accent sérieux et rêveur, quand je l'ai aperçu à l'hôtel même où nous descendions; surtout quand j'ai appris son nom que j'avais souvent entendu citer.

— Tu l'as appris par moi; ne l'oublie pas



LE CORSET
D & A
NE SE ROUILLE PAS

Les jeunes femmes trouvent le D & A No. 525 - des plus confortables, élégant et économique.

En bon couteil rose, buste court, coupe svelte, la jupe de longueur moyenne, le No. 525 convient admirablement aux personnes de taille svelte ou moyenne qui recherchent l'aisance avec la grâce.

Les corsets D & A sont faits en plusieurs modèles - et il y a un modèle pour chaque taille.

Un outillage perfectionné permet de fixer des prix très bas tout en suivant les dernières créations de la mode.

Les bonnes corsetières se feront un plaisir de vous montrer le D & A.

DOMINION CORSET COMPANY

Montréal QUEBEC Toronto
Fabricants des corsets
La Diva et Goddess.

dans l'avenir, Lilian. Mais dès que tu as vu M. Noris, tu m'as demandé d'un air... mettons ennuyé... si "ce monsieur désagréable" demeurerait dans l'hôtel, et qui il était.

Lilian reprit en souriant :

— Tu as raison, je l'aurais qualifié longtemps de cette façon, si je ne l'avais rencontré chez Mme de Grouville. La vérité vraie, je crois, c'est qu'il me semblait surtout l'homme le plus... intimidant que j'eusse jamais rencontré. Je savais qu'il composait des œuvres très remarquables, qu'il était un grand écrivain; et surtout ses yeux observateurs avaient toujours l'air de vouloir regarder au fond de ma pensée. J'avais peur qu'il n'y découvrit que... je l'avais remarqué. Puis aussi, je m'étais fait de lui une idée si sottise...

Et le sourire de Lilian s'accroissait, illuminant ses traits expressifs.

— Je m'imaginai que les hommes célèbres comme lui devaient être différents des autres, qu'ils considéraient les simples mortels dédaigneusement, leur parlant du haut de leur talent, jouant le rôle de divinités littéraires.

— Et puis? fit Enid qui écoutait avec attention, toujours assise au pied du lit.

— Et puis il m'a parlé, simplement, comme l'eût fait Henry Digby lui-même... quoique d'une autre façon, tellement plus intéressante que le soir...

— Le soir? interrogea encore Enid, voyant que Lilian s'arrêtait. Voyons, chérie, sois bonne jusqu'au bout. Tu t'arrêtes dans les moments intéressants. On voit bien que tu fréquentes des auteurs maintenant!

— Quand je me suis rappelé tous les détails de notre rencontre chez Mme de Grouville, j'ai compris que je l'avais mal jugé; et quand je l'ai connu davantage, j'ai pensé que... plus tard, je trouverais bon d'être aimée par quelqu'un qui lui ressemblât. Lorsque j'étais petite, ma vieille Bessy me répétait toujours que j'étais une orgueilleuse parce que je disais vouloir devenir la femme d'un roi très puissant; c'était pour avoir le bonheur d'être protégée par lui, afin d'être fière de lui! Maintenant...

Et un indéfinissable sourire passa encore sur les lèvres de Lilian:

— Oh! maintenant, je suis devenue très raisonnable; je ne demanderais plus un roi pour époux; mais je pense toujours que, pour être heureuse, je voudrais que mon mari me fût supérieur, qu'il me parût vraiment mon maître!

Lilian ne riait plus. Une flamme brûlait dans son grand œil bleu, dont le regard était devenu singulièrement profond. Et Enid la considérait, étonnée. Tant de fois, elles s'étaient amusées de ce qu'Enid appelait "les conquêtes de miss Evans". Lilian y demeurait si indifférente! Était-il donc sérieux à ce point, le sentiment qui la dominait aujourd'hui?

Pensive, puis peu à peu égayée, Enid reprit, examinant la pointe de son petit soulier:

— Lilian, je ne t'ai jamais vue ainsi, ni avec Henry Digby, qui était charmant, ni avec Georges Undwood, ni avec les autres. Tu les recevais tous d'une si étrange manière! Tu n'avais pas l'air de t'apercevoir de l'admiration ou de l'affection même qu'ils avaient pour toi! Tous les hommes paraissent te charmer à peu près autant que des habitants de la lune!

— M. Noris ne ressemble pas à ceux dont tu parles, fit Lilian. Lui ne m'a jamais dit qu'il me trouvait... bien, ni demandé même un brin de fleur; il n'a rien fait de toutes les choses de ce genre qui me déplaissent tant... et cependant il me semble qu'il m'est dévoué plus que tous les autres. Après de lui, je me sens si bien protégée! Où il me dirait d'aller, j'irais, car je suis sûre qu'il ne pourrait rien me demander qui fût mal!

Elle s'arrêta: sa voix, vibrante de conviction, avait résonné d'un accent bas et contenu qui donnait une force singulière à ses paroles. Combien il lui semblait étrange à elle-même de ne plus vivre insouciant des sentiments qu'elle inspirait. Maintenant elle souhaitait que cet étranger sérieux, hautain, lui donnât quelque chose de l'affection qu'elle avait déjà inspirée à certains hommes sans la partager jamais! Comme une réponse à ce désir mystérieux et fou qui s'agitait en elle, voici qu'Enid disait, d'un petit ton maternel:

— J'ai peur, Lilian, que tu ne t'enthousiasmes trop pour M. Noris. Tu sais, les Français sont légers, ils admirent les jolis visages, — et tu es bien jolie! ma Lilian, — et puis, en réalité, rien de sérieux dans leurs intentions: des hommages, des phrases, oh! des phrases surtout, ils en sont prodigues; puis ils nous tirent leur révérence, et adieu!

Tout cela, Enid le disait surtout par malice. Elle regretta ses paroles quand elle vit Lilian, la bouche serrée par une contraction douloureuse. Vivement, elle reprit:

— Lilian, pardonne-moi. Mes plaisanteries ne signifient rien du tout. N'y fais pas attention!

Lilian secoua la tête.

— Je n'aime pas à t'entendre parler ainsi de... de M. Noris. Je comprends qu'il n'ait aucun motif de s'intéresser à moi. Qu'est-ce que je suis auprès de lui? Une petite fille insignifiante... une enfant!

Enid devint très sérieuse.

— Lilian, écoute-moi bien et crois-moi. Il n'y a ici, dans l'hôtel, personne, tu entends, personne, dont M. Noris s'occupe comme de toi. Nous autres, nous ne comptons pas pour lui! Tu dois bien t'en apercevoir un peu.

— Oui, fit Lilian, l'accent assourdi et pensif, je l'amuse peut-être. Il est très bon pour moi. Je ne puis lui demander rien de plus, je ne le veux pas, mais...

— Mais?... répéta Enid.

— Mais je sais bien que partout où il n'est pas, je me sens isolée, alors même que ceux que j'aime le plus sont autour de moi; et

quand il sera parti, quand nous serons retournées en Angleterre...

— Il viendra t'y chercher, s'il ne veut point que miss Lilian soit bien malheureuse, conclut Enid, abandonnant le pied du lit où elle était installée, car, à travers la porte, discrètement, une femme de chambre venait de la demander pour des ordres à donner.

Elles s'embrassèrent avant de se séparer; et les baisers de Lilian furent aussi affectueux que de coutume. Pourtant elle avait encore tressailli, comme froissée par les dernières paroles d'Enid. Ah! pourquoi lui avait-elle permis de s'exprimer de la sorte! Pourquoi s'était-elle trahie, alors que personne n'aurait dû soupçonner ce qui se passait en elle!

Pauvre Lilian! Elle était arrivée dans cet hôtel, quelques semaines plus tôt, sans que son âme, candide et passionnée, se fût jamais donnée; et, auprès d'elle, lui témoignant une attention constante, s'était, depuis lors, trouvé un homme dont elle était trop intelligente pour ne point sentir la supériorité, qui l'avait conquise par cette supériorité même. Par lui, elle avait connu le plaisir de mettre sa pensée en contact avec une autre plus robuste, plus haute, plus puissante, qui la soutenait de son vol. Elle avait goûté la douceur de se voir toujours comprise, enveloppée de sympathie. Et maintenant que les allusions trop claires d'Enid avaient précisé son rêve confus et délicieux, elle ne pouvait plus se cacher que jamais elle n'oublierait Robert Noris et ne rencontrerait d'homme auquel elle eût été plus entièrement heureuse de se confier pour toujours.

Cependant il partirait bientôt; il la quitterait avec un mot d'adieu, un serrement de main rapide, tout au plus une parole de regret sur leur séparation. Soit; à l'avance, elle acceptait le déchirement de cette minute, mais jusqu'alors elle voulait jouir, avec toute son intelligence et tout son cœur, de la présence de Robert.

Elle eut un frémissement de plaisir quand, le lendemain, elle l'aperçut à la gare, où il était venu saluer, au moment du départ, la famille Lynton. Il resta sur le quai, auprès d'elle, jusqu'au moment où le train s'ébranla. En même temps qu'elle, il envoya un dernier signe d'adieu à Enid, qui leur souriait, un rayon de malice au fond de ses yeux bruns.

— Vite, Lilian, il faut rentrer maintenant, dit lady Evans, quand le dernier wagon ne fut plus qu'un imperceptible point s'effaçant de l'horizon.

Alors ils revinrent tous les trois, Robert ayant demandé à lady Evans la permission de l'accompagner. Et Lilian pensa que jamais elle n'oublierait ce retour par les rues pleines de lumière. Les plus petits détails de cette promenade se gravaient dans sa pensée si nettement que longtemps après, elle se les rappelait tous.

Pourtant elle avait la sensation de marcher en plein rêve et d'être absolument heureuse.

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée
FABRICANTS PAPETIERS

210, rue Notre-Dame Ouest
Angle de la rue S.-Pierre - - MONTREAL

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par Téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP
CHIRURGIEN-DENTISTE

529, RUE S.-DENIS

Tél. : est 3549

Alfred St-Cyr Jos. Hurtubise
Maison fondée en 1860
Tél. MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie,
Accidents, Bris de Vitre (plate glass)
Automobile et Garantie Patronale, Etc.
Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révères Soeurs Grises.

BUREAU :
EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE
PLACE D'ARMES

Elle eût voulu pouvoir demeurer ainsi des années, et encore des années, ayant Robert à ses côtés, écoutant résonner la voix dont elle connaissait maintenant les moindres vibrations, sans crainte de se heurter à la brutalité cruelle d'un réveil soudain. Et un regret lui serra le cœur, quand elle aperçut, à travers les découpures du feuillage, la haute masse grise de l'hôtel. Sur le seuil du hall d'entrée, une jeune femme se tenait, enveloppée dans une soyeuse pelisse de voyage, la petite toque couronnée d'ailes dégageant l'ovale parfait du visage. Les yeux fixés sur Lilian, elle la regardait approcher, marchant auprès de Robert. Celui-ci, occupé de sa seule causerie avec la jeune fille, avançait, si occupé qu'il ne remarquait la voyageuse qu'au moment où celle-ci lui jeta, d'une voix très claire, presque mordante:

— Bonjour, Robert!

Il releva la tête et s'arrêta:

— Isabelle!... vous ici!

— Moi-même, en personne, comme vous voyez, fit-elle en lui tendant la main. Pensez-vous donc que Vevey soit votre domaine privé et que le commun des mortels n'y puisse pénétrer?

— J'aurais bien mauvaise grâce à m'accorder cette prétention, dit-il du même accent qu'elle avait employé. Et si j'avais su que vous dussiez arriver, je...

— Vous seriez venu au-devant de moi, n'est-il pas vrai? C'eût été gentil de votre part, car vous devez être fort occupé ici et ne point manquer de distractions.

Elle acheva sa phrase avec un singulier sourire, ses yeux glissant entre les cils vers Lilian qui montait l'escalier.

— Occupé? Mon Dieu... pas plus qu'à Paris, quand j'ai le plaisir de vous voir chaque jour.

Elle avait commencé l'attaque; elle ne s'étonna pas de la riposte et reprit en souriant:

— Admettons que le mot "plaisir" n'est pas venu se placer dans votre réponse par un simple effet de politesse et laissez-moi vous annoncer que vous allez jouir du plaisir en question durant quelque temps.

Il s'inclina légèrement.

— Est-il indiscret de vous demander quel heureux hasard vous amène à Vevey?

— Un hasard, oui! Mais heureux! Le mot est tout au moins discutable. Vous savez que mon père fait une saison à Évian; et ma mère, qui l'accompagne, m'avait entraînée à sa suite pour ne point se séparer de mes enfants. Mais nous avions un temps abominable à Évian, très froid; ma petite Sabine s'y est enrhumée, s'est mise à tousser d'une façon inquiétante; le médecin m'a engagée à l'emmener dans une station plus chaude, et finalement m'a envoyée à Vevey.

— D'où il suit que nous devons être reconnaissants à l'amour maternel de votre arrivée parmi nous, fit-il avec une imperceptible raillerie dans la voix qu'elle ne remarqua pas.

Elle se trompait en espérant qu'il ne pénétrerait point le motif de son installation à Vevey. Il comprenait qu'elle s'était étonnée de l'y voir prolonger son séjour. Il se pouvait aussi qu'une chronique bavarde eût rapproché son nom de celui de miss Evans. Et cela avait suffi pour qu'elle vint, avide de savoir si elle devait redouter cette inconnue.

Elle s'était préparée à soutenir toute comparaison, car elle était merveilleusement en beauté quand elle descendit pour le déjeuner, suscitant sur son passage ce murmure charmé qu'elle adorait entendre. Durant le repas, elle se fit un amusement de causer avec Robert à demi-voix, pour mieux l'isoler des étrangers présents et affirmer l'intimité que les liens de famille mettaient dans leurs rapports. Elle se sentait surtout joyeuse, parce qu'ainsi elle

forçait Robert à détourner son attention de cette miss Evans, en qui elle avait, du premier regard, redouté une rivale. Mais de cette impression, elle ne voulait rien laisser voir.

— C'est le modèle que vous rêviez à Paris, cette petite Anglaise? demanda-t-elle à Robert, quand, quelques minutes après le déjeuner, Lilian sortit du salon. Voilà le pauvre papillon que vous avez disséqué. Vous l'avez bien choisi... en apparence, tout au moins. Mes compliments! Robert.

Celui-ci ne relevant pas ses paroles, elle continua, voulant l'obliger à répondre:

— Savez-vous, mon ami, que je plains un peu cette petite. Peut-être attache-t-elle une certaine importance à l'intérêt dont vous la gratifiez; et trouvera-t-elle fort désagréable, un jour, de découvrir que son cavalier n'était qu'un observateur curieux. Quant à vous, j'imagine que vous m'êtes très reconnaissant de vous avoir engagé à venir à Vevey...

Il eut un étrange regard vers elle.

— Je ne sais ce que sera le résultat final de mon séjour en Suisse, mais, quoi qu'il en soit, je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir engagé à choisir Vevey comme champ d'observations.

La jeune femme tressaillait. Pourquoi parlait-il ainsi? Était-il possible que, comme elle en avait eu l'intuition, cette jeune fille ne fût plus une indifférente pour lui? Là où, avec toute son habileté, son éclatante beauté, elle avait échoué, un enfant de dix-huit ans allait-elle réussir!

— Il éprouve pour elle une curiosité de dilettante, avait-elle pensé tout d'abord. Elle l'amuse et il l'étudie.

L'amusait-elle seulement? Quelques jours à peine après son arrivée, Isabelle ne pouvait plus le croire. Elle était trop fine pour n'avoir point saisi mille nuances délicates et expressives dans les regards qu'il montrait à

Fatiguée tous les matins



“COMMENT dormez-vous?”

“Pas très bien. Souvent la nuit je reste éveillée dans mon lit pendant des heures, agitée et impatiente, songeant à toutes sortes de choses, mais sans repos ni dormir.”

“Avez-vous consulté un médecin?”

“Oui. Le médecin dit que je suis anémique; que mon sang est pauvre et aqueux, et que mon système nerveux est déprimé par le manque d'une nutrition appropriée.”

“Pourquoi n'essayez-vous pas La Nourriture pour les Nerfs du Dr Chase?” (Dr. Chase's Nerve Food).

“Je ne sais pas pourquoi, si ce n'est parce que je croyais qu'elle n'agissait que sur les nerfs, tandis que ce dont j'ai besoin c'est quelque chose pouvant enrichir le sang.”

“Bien, c'est exactement ce que La Nourriture pour les Nerfs produit. Ce n'est qu'en enrichissant votre sang, que vous ferez disparaître cet épuisement nerveux.”

“Je devrais peut-être l'essayer?”

“Je l'essaierais certainement, si j'étais dans votre cas, car je sais qu'il agit d'une façon merveilleuse.”

“Je suis certaine que vous ne serez pas déçue, et à votre place je ne perdrais pas un seul jour avant de commencer ce traitement.”

Dr. Chase's Nerve Food (La Nourriture pour les Nerfs du Dr Chase), .50cts la boîte, chez tous les marchands, ou chez Edmanson, Bates & Cie, Ltée, Toronto.

la jeune fille. Et une colère sourde s'éveillait en elle contre Lilian. Elle était allée voir Mme de Grouville; et quand elle avait négligemment jeté dans la conversation le nom de Lilian Evans, elle avait entendu qualifier la jeune fille de "délicieuse enfant", lady Evans de "nature d'élite, de femme éminemment distinguée, toute dévouée à sa nièce orpheline". Et Mme de Grouville avait continué avec son impétuosité habituelle: "La chère créature ne sera heureuse que le jour où elle verra mariée sa pauvre petite Lilian. Ce qui ne sera point aisé!" avait-elle fini tout bas, comme pour elle seule.

D'abord, Isabelle n'avait point pris garde à ces derniers mots surpris par son oreille attentive, non plus qu'au qualificatif ajouté par la baronne de Grouville au nom de la jeune fille: "Pauvre Lilian..." Pourquoi?... Mme de Grouville avait-elle donc un motif de désigner ainsi celle qu'elle appelait "sa petite Lilian"? Isabelle fit cette réflexion quand, le soir de sa visite, elle se retrouva dans son appartement, fiévreuse, irritée, parce qu'elle venait de constater quelle musicienne consommée était Lilian.

Y avait-il quelque mystère pénible concernant la jeune fille que tenaient caché ceux qui l'aimaient? Peut-être était-ce là le moyen de séparer Robert de cette Lilian qui le lui enlevait. Mais comment savoir? Chez Mme de Grouville, où la société anglaise était reçue, peut-être rencontrerait-elle celui ou celle qui pourrait lui donner les renseignements qu'elle désirait avec une ardeur fébrile et méchante. Et, en vérité, le hasard la servait, car une nouvelle *garden-party* allait avoir lieu aux Cytises; elle pourrait donc faire cette espèce d'enquête vers laquelle elle se précipitait avec la passion d'une coquette atteinte dans sa vanité et qui veut avoir sa revanche.

Elle avait bien prévu; toute la colonie cosmopolite la plus choisie de Vevey était chez Mme de Grouville quand elle y entra, deux jours plus tard, et elle fut bientôt aussi entourée qu'elle le pouvait souhaiter. Mais que lui faisait, en cette minute, son succès de femme, puisque Robert n'était point là... Viendrait-il seulement! Et, nerveuse, elle causait avec une animation qui lui donnait un incomparable éclat.

— Est-il possible, comtesse, d'arriver jusqu'à vous? fit une voix derrière elle.

Elle se retourna et reconnut le baron Hurel, un vieux diplomate aimable qu'elle voyait à Paris, chez Mme de Grouville.

— Comtesse, quelle divinité bienfaisante vous amène ici pendant mon court passage à Vevey?

Il écouta, d'un air charmé, la réponse d'Isabelle, puis s'assit près d'elle, enchanté de leur rencontre. Elle prit plaisir à évoquer avec lui des souvenirs parisiens, à écouter ses compliments, qu'elle dégustait comme une enfant gourmande grignote des bonbons.

Mais, soudain, elle cessa de l'entendre, et il lui parut importun. Dans le grand salon, venaient d'entrer lady Evans et Lilian.

Ah! certes, Isabelle était encore bien belle mais elle n'eût jamais pu effacer cette enfant de dix-huit ans, qui avait pour elle sa jeunesse en fleur. D'un œil jaloux, elle l'examina depuis la pointe de son petit soulier jusqu'aux mèches blondes qui volaient au hasard sur son front. A quoi bon! Ce qui la rendait si séduisante, ce n'était point la robe qu'elle portait, mais ses yeux de fleur bleue, brillants de vie, sa carnation fine et splendide, ses lèvres qui se relevaient si joliment sur les dents laiteuses. Isabelle le comprit et un désir de briser ce charme juvénile lui étreignit tous les nerfs. Ne venait-elle point aussi de surprendre le regard rapide de Lilian autour

du salon cherchant Robert. Lui, absent, les autres n'existaient pas; et Isabelle triompha de cette déception de la jeune fille. Puis envahie du besoin âpre de savoir tout ce que l'on disait de Lilian, elle se tourna vers le baron Hurel et demanda, la désignant de son éventail:

— Qui est-ce?

— Cette jeune fille? une Anglaise, lady Lilian Evans.

— Oui, je sais. Elle est au même hôtel que moi.

— Au même hôtel aussi que Noris, fit le baron plissant la bouche avec malice. Et tout écrivain psychologue, tout blasé qu'il est, Noris me paraît avoir pris rang parmi les admirateurs de cette jeune beauté, la plus remarquable de notre société, avant que vous fussiez ici, comtesse.

Elle demanda encore:

— C'est une héritière, n'est-ce pas?... de vieille famille?

— Hum... hum... une héritière... Lady Evans a une immense fortune, mais sa nièce... Si j'en crois mes vieux souvenirs, le père de Mlle Evans, à ce que j'ai entendu dire, aurait été un assez triste personnage et n'aurait guère laissé de richesses à sa fille.

— Ah! fit Isabelle avec un accent d'intérêt si vif que le diplomate se sentit tout aise de l'avoir ainsi captivée.

Et, encouragé par ce début, il continua très empressé:

— Mon Dieu, comtesse, je suis peu renseigné au sujet de la famille Evans, que je ne connais pas, en définitive. Mais s'il vous était agréable d'avoir quelques détails sur l'origine de cette jeune fille, je puis vous les procurer, aussi complets que vous le désirerez. Je sais que lady Evans possède des domaines dans le Cornouailles, et j'ai, en Angleterre, des amis, dans cette même région, qui me fourniront tous les documents possibles.

— J'userai alors de votre aimable proposition, fit Isabelle dont la gorge était sèche. J'ai un motif sérieux de souhaiter connaître tout ce qui concerne miss Lilian. Mais je vous serais obligée de ne point parler de cette mission que je vous confie. Ce sera un secret entre nous.

Isabelle avait achevé sa phrase d'un ton de demi-badinage, l'accompagnant de ce sourire qu'elle réservait à ceux qui avaient eu le don de la satisfaire. Mais ce sourire s'effaça vite, elle venait d'apercevoir Robert auprès de Lilian.

IV

Le courrier du soir était passé sans apporter les nouvelles qu'Isabelle attendait avec impatience. Des larmes de dépit lui montaient aux yeux devant son impuissance à empêcher que Robert et Lilian ne fussent chaque jour plus rapprochés l'un de l'autre par l'effet même de leur vie sous le même toit.

— Et c'est moi qui ai engagé Robert à venir ici! pensa-t-elle, mordant si fort la dentelle de son mouchoir qu'elle le déchira. Aussi, pouvais-je m'imaginer qu'un sceptique comme lui s'éprendrait d'une fillette de dix-huit ans et serait capable de devenir fou d'elle, de l'aimer réellement?

Elle connaissait trop bien Robert pour ne pas être certaine que quelque chose avait changé en lui, pour ne pas avoir acquis la conviction très nette que jamais elle ne l'amènerait à elle comme elle l'avait voulu. Et la vanité blessée l'affolait de jalousie, la pénétrant du désir de le séparer de Lilian à tout prix. Heureusement, Robert allait partir pour quelques jours à Genève, où il devait faire deux conférences pour une œuvre de charité, et elle profiterait de cette absence

pour se rendre à Évian avec ses petites filles que sa mère souhaitait voir.

Par la fenêtre ouverte, la brise lui apporta tout à coup les premiers accords d'un invisible orchestre. Ah! oui, il y avait concert ce soir-là dans les jardins de l'hôtel. Elle l'avait oublié depuis qu'elle demeurait là, dans son appartement, où l'avaient rappelée des ordres à donner au sujet de ses enfants. Et, pendant ce temps, Robert était en bas, dans le salon, auprès de Lilian! Elle examina soigneusement, dans la glace, son beau visage, afin de voir si ses larmes n'y avaient point laissé de traces. Puis, rassurée sur ce point, elle descendit.

La porte du salon n'était point fermée, et, du vestibule, elle distinguait un groupe formé par Robert Noris et Lilian. La jeune fille était assise, la main posée sur un album entr'ouvert, les yeux levés vers Robert; il semblait lui donner une explication, et elle l'écoutait la tête un peu renversée, dans une attitude confiante et jeune.

Si Mme de Vianne avait douté que Lilian aimait Robert, elle en eût acquis la certitude dans ce regard d'enfant qui cherchait celui du maître. Jamais non plus, sur le visage de cet homme hautain, elle n'avait vu pareille expression de douceur.

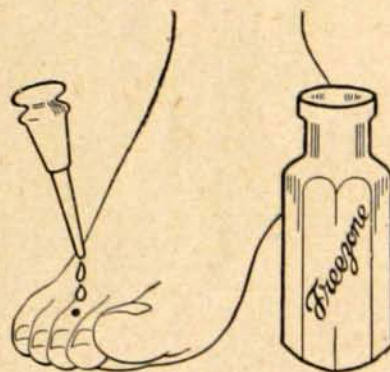
Son sang se mit à courir brûlant dans ses artères, et elle entra dans le salon. Mais son instinct de femme du monde la dominait si bien, que personne de ceux qui la virent traverser lentement la pièce, pour se diriger vers les deux jeunes gens, ne soupçonna la tempête qui grondait en elle.

— Eh bien, miss Lilian, dit-elle avec un sourire, vous ne sortez pas ce soir? Il fait si beau! Ne venez-vous pas écouter la musique dehors?

Lilian hésita. Pourquoi sortir quand elle était si bien dans ce salon, Robert près d'elle? Mais le regard de la jeune femme errant avec

CORS

Enlevés avec les doigts



Ne fait aucun mal! Versez une goutte de "Freezone" sur le cor qui vous fait souffrir, et instantanément la douleur cessera, puis, bientôt après, vous l'enlèverez complètement avec les doigts.

Votre pharmacien vend, pour quelques sous, une petite bouteille de "Freezone," suffisante pour enlever n'importe quel cor dur, cor mou, ou cor entre les orteils, et les parties calleuses, sans douleur et sans causer d'irritation.

insistance autour de la pièce presque déserte l'atteignit comme une insinuation malveillante. Elle se leva aussitôt.

— Volontiers, madame, je vous accompagnerai, si vous le permettez.

Robert intervint :

— Vous ne pouvez aller dans le jardin ainsi. Il faut vous couvrir.

— Est-ce bien nécessaire, croyez-vous ? Je ne suis pas frileuse du tout.

Pour toute réponse, il prit l'écharpe, jetée derrière elle sur le canapé, et l'en enveloppa avec autant de soin que l'eût pu faire lady Evans.

— Et maintenant, je vous rends votre liberté, miss Lilian.

— Vous ne nous suivez pas, Robert ? demanda Isabelle, qui avait contemplé toute la scène.

— Excusez-moi, il me faut répondre à quelques lettres. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

La jeune femme prit le bras de Lilian pour sortir, comme si elle eût craint que sa compagne ne lui échappât. Elle ne chercha pas à se rapprocher des groupes déjà installés sur la terrasse, mais alla s'asseoir avec la jeune fille presque à l'écart. Puis, d'un indéfinissable accent, elle commença :

— Vous m'en voulez beaucoup, j'en suis sûre, de vous priver de la conversation de Robert, qui paraissait vous captiver fort ?

— M. Noris était assez aimable pour répondre à mes questions sur le sujet de ses conférences à Genève.

— Alors, vous voici en passe de devenir une vraie collaboratrice pour lui.

Lilian sourit.

— Moi ? madame... Oh ! je ne vois guère comment je pourrais jamais mériter un si beau titre !

— Ma chère, laissez-moi vous dire que vous le méritez déjà, et rendez même grand service à Robert.

Lilian dit d'un air surpris :

— Je lui rends service ? moi ?

— Très grand service, je vous le répète, et je m'étonne même qu'il n'ait point songé à vous le dire et à vous remercier. En vérité, il est bien ingrat !

Isabelle devinait, palpitante d'une joie secrète, l'âme de la jeune fille, devant sa révélation ; et elle fut envahie par une satisfaction cruelle, à l'idée qu'elle travaillait à éloigner Lilian de Robert. Dépliant son éventail d'un geste léger, elle poursuivit :

— Vraiment, Robert ne vous a point appris ce qu'il attendait de vous ? Il est étonnant ! Car enfin, ne le connaissant pas, vous pouviez supposer... bien des choses... le voyant ainsi sans cesse occupé de vous ! Je crois qu'il sera sage à moi de réparer sa négligence. Donc, figurez-vous que Robert écrit un roman pour lequel il lui fallait un type de jeune fille étrangère. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler un peu de ses procédés de composition ! Il étudie ses

caractères d'après nature, et met tout en œuvre pour bien observer les personnes qui lui semblent l'incarnation des héros ou des héroïnes qu'il veut créer.

Isabelle s'arrêta une seconde, cherchant à voir dans l'obscurité le visage de Lilian. La jeune fille n'avait pas bougé ; ses mains étaient jointes, serrées l'une contre l'autre ; et ses grands yeux demeuraient attachés sur ceux d'Isabelle avec une attention profonde.

— Alors, madame ? interrogea-t-elle.

— Alors, ma chère, au moment où Robert m'a mise au courant de ses nouveaux projets littéraires, je l'ai engagé à venir faire à Vevey ses études sur les jeunes filles étrangères... et il a été bien récompensé d'avoir suivi mes conseils... puisqu'il vous a trouvée sur son chemin !

— Voulez-vous dire, madame, que M. Noris m'ait fait la grâce de me considérer comme un modèle... à la disposition de sa curiosité ?

Un frémissement faisait trembler sa voix. Isabelle devina qu'elle était atteinte dans sa dignité fière ; et, impitoyable, elle poursuivit :

— Dès le premier abord, M. Noris vous a considérée, ma chère, comme un charmant modèle bien confiant, qui se laissait pénétrer de la plus aimable façon, chose que notre auteur a fort appréciée, je vous prie de le croire ; il y gagnera, ce à quoi il tient le plus, un grand succès pour son livre.

— De telle sorte que les modèles se payant, si je suis bien renseignée, il ne me reste qu'à demander mon salaire ? fit Lilian se levant toute droite, avec la sensation qu'une invisible étreinte lui broyait le cœur.

Isabelle eut un haussement d'épaules ; une flamme méchante brillait dans son regard.

— Mon Dieu, quelle façon tragique, mon enfant, de prendre un fait bien simple et dont vous avez tout lieu d'être flattée. Vous serez tout bonnement immortalisée par ce prochain roman de Robert.

Elle s'arrêta encore. Peut-être attendait-elle une réponse qui lui prouvât qu'elle avait bien commencé son œuvre de destruction. Mais la jeune fille s'était rassise, et Mme de Vianne distinguait, découpé sur la nuit bleuâtre, son profil délicat, dont les lignes avaient pris une rigidité étrange.

De sa voix un peu chantante, Isabelle reprit encore :

— Je serais désolée, miss Lilian, de vous avoir enlevé une illusion sur le compte de Robert. Mais un jour ou l'autre, vous auriez perdu la bonne opinion que vous avez de lui. Si vous l'avez pris pour un homme de sentiment, vous vous êtes bien trompée. Chez lui, le cerveau a absorbé le cœur. Il nous étudie ainsi qu'il étudierait un jouet bien construit, amusant, dont il est intéressant de démonter le mécanisme. Mais voilà tout ce qu'il nous donne ; c'est du haut de ses observations qu'il nous contemple et nous juge. Il semble occupé de nous seules ; attentif à nos moindres paroles, à nos gestes ; et, naïvement, nous nous persuadons que nous

sommes devenues tout pour lui ! Quelle sottise ! C'est l'auteur prenant des notes, qui ne nous quitte pas... par métier ; l'homme a disparu devant l'écrivain. Du jour où il n'attend plus de nous aucune révélation, nous pouvons être sûres de ne plus le rencontrer sur notre chemin. Soyez tranquille, ma chère, quand Noris vous aura analysée, quand vous ne posséderez plus pour lui la saveur de la nouveauté, quand son roman sera en bonne voie, il ne songera plus à vous regarder vivre !

Une révolte poignante grondait dans l'âme de Lilian, et le même frémissement l'ébranlait toute, comme si on lui eût dit que Robert l'avait trahie. Ainsi, depuis deux mois, elle servait de modèle à cet écrivain ; et, croyant trouver en lui un ami, elle lui avait laissé voir toutes ses impressions, elle lui avait ouvert sa pensée et son cœur, lui avait bien souvent permis d'y lire. Et lui, si perspicace, y avait vu quelle sympathie irrésistible et chaude l'emportait vers lui. Alors il avait dû trouver amusant cet enthousiasme de petite fille, en suivre le développement... y trouver le sujet de notes pour son œuvre.

En dépit de toute sa volonté, une larme glissa sous sa paupière alourdie. Mais il faisait trop sombre pour qu'Isabelle pût le remarquer.

— Il m'a menti ! Il n'a pas agi loyalement envers moi ! Oh ! que c'est mal ! murmura-t-elle avec passion, d'un insensible mouvement des lèvres.

Il lui venait une soif de s'enfuir, d'aller se réfugier dans sa chambre, de cacher son visage dans l'oreiller, et puis de pleurer jusqu'au moment où elle n'aurait plus de larmes, de s'abandonner à cette détresse qui s'emparait d'elle.

— Comme vous êtes silencieuse, miss Lilian, fit la jeune femme.

Lilian se raidit contre le chagrin qui lui étreignait le cœur.

— J'écoute la musique, madame ; l'orchestre est excellent ce soir, dit-elle lentement avec un courageux effort pour que l'accent de sa voix ne la trahit point. Mais elle comprenait bien qu'elle ne pourrait longtemps conserver ce calme apparent.

Heureusement quelques hommes s'approchaient et ils allaient rompre son douloureux tête-à-tête avec Mme de Vianne.

— Mademoiselle Lilian, fit gaïement l'un d'eux, un Français, Paul de Gayres, l'orchestre nous promet autant de tours de valse que nous pouvons en souhaiter. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder le premier ?

Danser ! quand elle se sentait la poitrine pleine de sanglots ! Pourtant elle répondit, trouvant même une faible sourire :

— Bien volontiers, j'inscris votre nom sur mon carnet, en tête de tous ceux qui viendront.

Sa fierté la soutenait dans son angoisse. Ni Mme de Vianne ni lui ne devaient soupçonner ce qu'elle souffrait. Il fallait qu'elle se montrât très gaie afin que cette Isabelle sans pitié ignorât qu'elle l'avait désespérée. Et elle se leva pour suivre le jeune homme qui s'inclinait devant elle, lui offrant son bras.

Elle dansa durant toute la soirée, pour échapper à la moindre possibilité d'une conversation avec Robert. Mais une fois cependant, comme, dans l'intervalle de deux valse, elle s'était assise, toute brisée par l'émotion éprouvée, elle l'entendit derrière elle qui l'interrogeait avec cet accent qu'elle avait tant aimé à lui entendre :

— Qu'avez-vous, miss Lilian ? Etes-vous souffrante ?

— Non, fit-elle brièvement, serrant ses lèvres l'une contre l'autre pour mieux retenir les mots qui lui venaient en foule.

Il l'enveloppait de son regard pénétrant, qu'elle ne put soutenir, et se détourna pour

Vient de Paraître

Les Chasseurs de Noix

Aventures de deux coureurs de bois canadiens chez les sauvages, aux premiers temps de la colonie, et amours de l'un d'eux avec une Iroquoise.

PAR ARTHUR BOUCHARD

\$1.00—dans toutes les librairies, ou par la poste, chez l'auteur,—\$1.07.

101E Blvd. S.-Joseph Est,

-

MONTREAL.

parler à l'un de ses danseurs. Ah! si Robert avait su quelle souffrance la meurtrissait tandis qu'elle se levait pour valser, répondant par un petit sourire plein de fièvre aux paroles de son cavalier!

Plus d'une fois, durant la soirée, elle rencontra ses yeux qui l'observaient avec une expression qui la remuait toute, une expression triste. Mais elle tournait la tête ne voulant point le voir.

Oh! comme c'était un bienheureux hasard qu'il partit le lendemain même pour Genève! Quand il reviendrait, elle serait plus forte pour cacher la révolte douloureuse qu'il excitait en elle. Elle veillerait sur elle-même, afin de lui enlever la pensée qu'il n'était pas un indifférent pour elle. Et puis, si le rôle lui semblait trop difficile à jouer, elle partirait, voilà tout!

— Oui, je partirai! Mais comment l'oublier? murmura-t-elle passionnément quand elle fut seule dans sa chambre, et des larmes inondèrent son visage.

Elle s'endormit, lasse de pleurer. Le lendemain, il lui restait l'impression vague que, le soir précédent, elle avait éprouvé un violent chagrin; trop vite, elle se rappela. La journée commençait si belle qu'aussitôt habillée elle s'enfuit dehors, pensant ne rencontrer personne à cette heure matinale; elle voulait retrouver dans les allées à travers lesquelles, la veille encore, elle marchait si joyeuse, quelque chose de son rêve fini. Elle se dirigea vers la terrasse allongée au bord du lac.

Elle s'assit, songeuse, le cœur meurtri, insouciant des minutes qui s'écoulaient. Un pas broyant le sable de l'allée lui fit relever la tête, et elle eut le désir de fuir en reconnaissant Robert.

Elle s'était dressée, avec un mouvement pour s'échapper, mais il était trop près d'elle. D'ailleurs, sans qu'il lui eût dit un mot, elle avait compris qu'il ne la laisserait pas ainsi se dérober. Comment avait-elle pu espérer qu'elle tromperait sa clairvoyance!

Elle n'eut pas un geste pour lui tendre la main et resta immobile, le cœur frémissant:

— Est-ce que vous me laisserez ainsi partir pour Genève sans une parole d'adieu, avec la pensée que vous êtes irritée contre moi? Qu'est-il arrivé? Ne sommes-nous plus amis?

Le souvenir des paroles d'Isabelle était si brûlant dans sa pensée, que le cri de tout son être jaillit de son âme franche, emportée dans un irrésistible élan qui bouleversait d'un seul coup toutes ses résolutions de silence:

— Pourquoi m'interrogez-vous? Est-ce encore une scène de votre roman que vous préparez? Dans ce cas, prévenez-moi afin que je joue mieux mon personnage!

— Votre personnage? De quel roman parlez-vous? Qu'y a-t-il?

— De celui auquel vous travaillez! Pourquoi feindre de ne pas me comprendre? Oh! je sais qu'il y a des femmes qui seraient orgueilleuses d'avoir été pour vous un... type à étudier. Moi pas! Je ne puis accepter l'idée que depuis deux mois vous prenez soin de noter mes sentiments, mes idées, mes impressions... que sais-je encore? afin d'en faire des documents pour vos livres; que vous causiez avec moi dans ce seul but, que... Ah! j'aurais mille fois mieux aimé vous entendre me dire franchement ce que vous attendiez de moi. Au moins, vous ne m'auriez pas prise en traître. Je ne vous aurais permis de voir que ce qu'il m'était indifférent de laisser connaître! Vous m'avez trompée! C'est mal, bien mal!

Elle s'arrêta; des larmes faisaient trembler sa voix, et elle ne voulait pas pleurer devant lui. Elle considérait un massif d'héliotropes à ses côtés; pour lui dérober son visage, elle

se pencha et cueillit une des branches parfumées.

— Alors vous pensez, dit-il après quelques secondes de silence, que je ne me suis pas

comporté envers vous comme un honnête homme? Vous êtes dure, très dure. C'est Mme de Vianne qui a pris soin de vous édifier de la sorte au sujet de mes intentions?



Déposez vos Economies Régulièrement dans Notre Caisse de Noël

Vous serez heureux dans un an de constater ce que vous aurez amassé en déposant régulièrement vos économies en banque:—

La table suivante vous renseignera sur LA CAISSE DE NOËL:—

CAISSES PROGRESSIVES

Déposez 1c ou 5c la première semaine. Augmentez vos dépôts de 1c ou 5c chaque semaine, et en 50 semaines la Caisse de:—

1c paiera \$12.75 5c paiera \$63.75
Plus les intérêts à 3%

CAISSES DECROISSANTES

Même système que les Caisse progressive, seulement vous déposez les grosses sommes les premières et à mesure que l'année avance la somme à déposer diminue. Ces caisses sont très en faveur.

Nous payons l'INTERET de 3% sur tous ces dépôts.

CAISSES A MONTANTS FIXES

Déposez chaque semaine la même somme. Et en 50 semaines:—

La Caisse de 25c donnera.....	\$12.50	La Caisse de \$5.00 donnera.....	\$250.00
La Caisse de 50c donnera.....	\$25.00	La Caisse de \$10.00 donnera.....	\$500.00
La Caisse de \$1.00 donnera.....	\$50.00	La Caisse de \$20.00 donnera.....	\$1,000.00
La Caisse de \$2.00 donnera.....	\$100.00	La Caisse de \$50.00 donnera.....	\$2,500.00

Nous avons une succursale de notre Banque tout près de votre demeure et tous les Lundis et Samedis soirs, nos bureaux sont ouverts au public de 7 à 8 p.m.

FAITES PARTIE DE NOTRE CAISSE DE NOËL

LA BANQUE d'HOCHELAGA

FONDEE EN 1874

J'aurais dû prévoir qu'elle ne vous emmenait pas sans motif, hier soir, et vous retenir, vous garder...

— Afin de pouvoir continuer votre étude sans être troublé! acheva-t-elle avec une vivacité douloureuse. Je ne regrette pas d'avoir appris la vérité par Mme de Vianne. Il vaut toujours mieux savoir ce qui est..., dût-on en souffrir!

Il ne releva point cette exclamation échappée au cœur de Lilian et reprit d'un ton grave et contenu:

— Alors vous partagez l'opinion de Mme de Vianne en ce qui me concerne? Vous croyez que, par pure curiosité de dilettante, je prenais plaisir à causer avec vous, je souhaitais vous quitter le moins possible, je m'intéressais à tout ce qui vous touchait? Dites, répondez-moi, je vous en prie.

— Oui, j'ai cru tout ce que vous dites, fit-elle les yeux perdus vers les lointains bleus du lac.

Sans s'en apercevoir, elle avait parlé au passé; on eût dit que les paroles d'Isabelle avaient tout à coup perdu pour elle de leur valeur. Elle écoutait Robert debout devant elle et qui poursuivait, du même accent qui la dominait:

— Écoutez ma confession, Lilian et tenez-m'en compte, puisque vous aimez tant la franchise. Mme de Vianne vous a dit vrai. Je suis venu à Vevey pour travailler, pour observer, en quête de caractères originaux. Elle vous a dit vrai en vous apprenant que, dès notre première rencontre, j'avais entrevu en vous l'incarnation du type de jeune fille qui me paraissait le plus charmant. Pour cette raison, d'abord, j'ai désiré me rapprocher de vous... Puis, pour un autre motif, Lilian, j'ai ensuite continué à vous rechercher sans cesse. Cela, Mme de Vianne ne vous l'a pas dit; et c'était pourtant la seule vérité qu'elle eût désormais à vous révéler. En apprenant à vous connaître, Lilian, j'avais appris à vous aimer.

— A m'aimer! mon Dieu!

— Est-ce que vous ne voulez pas me le permettre? dit-il d'un accent qui monta vers elle comme une prière.

Et aussi simplement, aussi ardemment que l'eût pu faire l'homme le plus dénué de mérites aux yeux d'une femme, il poursuivait:

— Je sais bien que je suis d'une extrême audace en vous parlant ainsi...; que je ne possède rien de ce qui peut plaire à une enfant comme vous, et pourtant je n'ai pas le courage de me taire... Lilian, avez-vous confiance en moi, maintenant, pleine et entière confiance?

Elle inclina la tête, incapable de parler. Elle sentait le rayonnement du regard qu'il

attachait sur elle; et toute sa vie semblait immobilisée dans une douceur exquise qu'éveillait en elle ce regard. Il y eut entre eux un silence; puis Robert continua d'une voix qui tremblait:

— Lilian, avez-vous assez confiance en moi pour devenir ma femme?

Il regardait, suppliant, la jeune fille qui l'écoutait enveloppée par un souffle d'allégresse infinie.

— Mon enfant chérie, murmura-t-il, emprisonnant les mains effilées dans les siennes, vous ai-je trop demandé?... Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Parce que j'ai trop de joie dans le cœur, fit-elle levant enfin sur lui ses larges prunelles que des larmes soudaines voilaient. Elle éprouvait une si intense impression de bonheur que cette impression même en devenait douloureuse.

— Lilian, je voudrais entendre vos lèvres chères dire que vous consentez à vivre auprès de moi toujours.

Elle répéta, employant les mots mêmes du rituel anglais:

— Oui, toujours, dans la joie et dans la peine!

— Enfin! dit-il. Est-il donc vrai que je puisse dire de vous, ma Lilian?

Dans son souvenir passa la vision de cette fin d'après-midi, où Isabelle de Vianne l'avait engagé à partir pour Vevey. Était-il possible que l'écrivain sceptique qui écoutait alors la jeune femme, fût le même homme qui se sentait en ce moment au cœur une joie de rêve, parce qu'une enfant venait de prononcer pour lui la promesse d'éternel amour?

Il se rappela tout à coup qu'il allait partir. Il fit un mouvement et elle devina sa pensée au coup d'œil qu'il jeta vers le lac, sur le sillage d'un vapeur.

— Mon Dieu, j'avais oublié!... Est-ce qu'il est déjà l'heure du départ?

Ainsi qu'une réponse, à ce moment même tintait la cloche de l'hôtel, celle qui chaque matin avertissait les voyageurs prêts à s'éloigner. Il s'était levé; elle aussi, devenue très blanche, et une plainte lui échappa.

— Oh! pourquoi me laissez-vous? Si vous vous éloignez, il me semble que nous ne nous retrouverons plus. Ne vous en allez pas.

Il hésita, ayant lui aussi la tentation profonde de rester, de ne point abandonner le trésor qu'il possédait enfin, de ne pas partir avant d'avoir entendu lady Evans lui promettre que Lilian deviendrait sienne.

Mais l'impossibilité de manquer à la parole donnée à Genève lui apparut en même temps.

— Je suis attendu, ma Lilian, et il est trop tard pour que je puisse me dégager de

ma promesse. Mais je serai bien vite de retour. Ce m'est un très dur sacrifice de vous quitter au moment même où je vous ai enfin conquise. J'ai peur que vous ne m'échappiez si je vous abandonne à vous-même!

Elle secoua la tête avec un rayonnant sourire.

— Vous avez peur de cela vraiment? Oui, je comprends qu'il faut que vous partiez; mais... je voudrais être déjà au moment de votre retour!

Une lumière nouvelle éclairait son visage et lui donnait un caractère inattendu de jeunesse.

— Dès mon arrivée à Genève, reprit-il, je vais écrire à lady Evans pour lui dire quel bien j'ai acquis ce matin et recevoir d'elle, au plus vite, l'assurance que vous êtes bien à moi, mon enfant chérie.

Ils s'étaient rapprochés de l'hôtel dont ils distinguaient maintenant entre les massifs, la majestueuse stature; sous la véranda, plusieurs silhouettes se montraient; mais sur cette terrasse abritée par la voûte verdoyante des arbres, ils étaient encore bien l'un à l'autre; et ces minutes de solitude semblaient si exquises à Robert, qu'il eût voulu n'en voir jamais la dernière. Quoi que l'avenir lui réservât, il ne pourrait en oublier l'infinie douceur.

Robert s'arrêta:

— Dans un instant, fit-il, devant tout le monde, je vais adresser mes adieux à miss Evans. Mais, maintenant, c'est de ma fiancée que je me sépare. Vous ne me refuserez plus votre main comme tout à l'heure, n'est-ce pas, Lilian?

— Oh! non! dit-elle, lui jetant ses deux mains.

Il l'attira vers lui. Mais il aimait cette enfant d'un amour si différent de celui qu'il avait éprouvé pour d'autres femmes qu'il n'eût pas même la tentation de chercher les lèvres chaudes pour y mettre le baiser des fiançailles, et sa bouche effleura seulement les doigts fins qu'il tenait emprisonnés.

Quand le vapeur passa au pied de la terrasse, Robert aperçut, dans l'encadrement des arbres, une mince forme claire, couronnée de cheveux blonds dont le soleil faisait une auréole; et ce fut la dernière vision qu'il emporta. Lilian resta jusqu'au moment où le bateau ne fut plus qu'un point blanc, pareil à ceux que formaient les oiseaux qui volaient à la surface du lac.

Alors, elle revint vers l'hôtel. A cette heure, elle pouvait, sans scrupule, pénétrer dans l'appartement de lady Evans et tout lui dire. Lady Evans était à son bureau, écrivant. A la vue de la jeune fille, elle sourit:

— Comme vous venez tard me trouver, aujourd'hui, enfant. Quelle longue promenade aviez-vous donc entreprise? Je pensais que vous m'oubliez.

— Tante, chère tante, pardonnez-moi. Tant de choses se sont passées ce matin, et je suis si heureuse!

Lady Evans regarda la belle et fraîche créature qui se tenait droite devant elle. Dans le cadre d'une dentelle, la taille souple se découpait sur le fond lointain du lac criblé de nappes éblouissantes; et c'était vraiment un mystérieux chant de joie qui s'élevait des choses, comme du regard, du sourire, de tout l'être de cette enfant.

— Vous êtes si heureuse que cela, chérie? Que vous est-il arrivé?

La voix jeune s'éleva soudain presque grave.

— M. Noris m'a demandé d'être sa femme...

— Sa femme? interrompit lady Evans, avec un tel accent que Lilian la regarda surprise, — un accent indéfinissable, rempli de tristesse ou de joie, elle n'eût pas su le dire.



"SAY IT WITH FLOWERS".

Belle maxime en vérité, mais comme il faut la répéter souvent avec les fleurs naturelles!
Les fleurs artificielles de DEROME, elles, ont le double avantage d'exprimer les sentiments d'une façon tout aussi profonde, mais encore d'une manière beaucoup plus durable.

FLEURS ARTIFICIELLES,

PLANTES NATURELLES STÉRILISÉES,
VASES, JARDINIÈRES,
CORBEILLES,
BOUQUETS D'AUTOMOBILES,
DÉCORATIONS EN TOUS GENRES.

DEROME LIMITÉE

Successeurs de Librairie L. J. A. DEROME,

213 Ouest, rue Notre-Dame, angle St-Pierre

Téléphone: Main 7031

— Et vous lui avez répondu ?
 — Que je lui donnais toute ma vie...
 fit-elle du même ton.
 — Votre vie !... Lilian, vous aimez M. Noris ?

— Je l'aime comme je ne croyais pas que l'on pût aimer, dit-elle, et son regard bleu sembla venir de très loin, du fond même de son âme.

Lady Evans passa la main sur son front, comme pour en chasser une pensée importune. — Mais ses beaux traits ne reprirent point leur habituelle expression de calme.

— Pourquoi M. Noris ne m'a-t-il pas parlé avant de vous adresser sa demande ? Étant Français, il eût dû se conformer aux usages de son pays.

— Mais je suis Anglaise, moi !... Tante, je suis heureuse, ne troublez point mon bonheur, je vous en supplie.

Elle s'agenouilla devant lady Evans dans une attitude de prière caressante. Lady Evans abaissa sur elle un regard d'inexprimable tendresse, quoique son visage restât pensif, altéré par un souci.

— Mon enfant, personne plus que moi ne souhaite votre mariage ! mais... tout cela est bien soudain. Vous connaissez si peu M. Noris.

— Si peu !... chère tante, voici deux mois que nous nous voyons chaque jour !

— Oui... vous avez raison. Et pourtant, les uns pour les autres, nous ne sommes, en réalité, que des étrangers.

Et si bas que Lilian devina plutôt qu'elle n'entendit ces paroles, elle acheva :

— Je prévoyais bien ce qui arrive, c'était fatal. Lui ou un autre...

Elle se tut quelques secondes, puis reprit doucement :

— Dites-moi comment M. Noris a été amené à faire de vous sa fiancée ?

Assise aux pieds de lady Evans, Lilian se prit à raconter. Sa tante l'écoutait, la tête un peu penchée en avant, le visage plus pâle encore que de coutume. Et quand la jeune fille se tut :

— Je crois, en effet, que M. Noris vous aime, mon enfant ; et j'espère que vous serez sa femme, oui, je l'espère, dit-elle, baisant le front de Lilian.

On eût dit qu'elle gardait cependant un doute secret sur la réalisation de l'espoir que formulaient ses lèvres.

V

Aucune inquiétude n'avait agité le cœur de Lilian pendant sa conversation avec lady Evans. Pourtant, dans l'après-midi, quand elle fut seule, quand elle eut laissé partir, pour Montreux, lady Evans, attendue par une amie souffrante, une sorte d'angoisse l'envahit peu à peu au souvenir de l'étrange

attitude de sa tante. Si Robert eût été auprès d'elle, cette impression se fût vite évanouie ; elle eût, de nouveau, éprouvé la confiance que rien ne pouvait plus la séparer de lui, ni Isabelle ni personne au monde.

Mais il était parti au moment où il venait de lui donner une joie qu'elle n'eût pas osé rêver, et qui la laissait étourdie comme d'un songe délicieux qu'elle avait la crainte de voir se dissiper.

Elle n'avait pas voulu accompagner lady Evans à Montreux, parce qu'elle redoutait tout ce qui pourrait la distraire de ce bonheur dont elle avait l'âme remplie. Mais, assise songeuse dans sa chambre, incapable d'une occupation suivie, elle regrettait d'être restée seule, obsédée par le souvenir du regard dont sa tante l'avait enveloppée en l'embrassant, une demi-heure plus tôt, au moment de sortir, un regard triste, tourmenté, qui avait réveillé dans son esprit tous les détails de leur conversation du matin.

Ce regard, elle ne l'apercevait point pour la première fois dans les yeux de sa tante. L'année précédente, quand il avait été question d'un mariage pour elle, Lilian l'avait déjà surpris plein d'une sorte de pitié émue ; et elle avait eu l'intuition vague qu'on lui cachait quelque chose la concernant, un secret pénible, semblait-il. Lequel ?

— Y aurait-il une raison qui pût m'empêcher de l'épouser, lui ? songea-t-elle soudain avec une précision qui la fit tressaillir toute. Est-ce donc là ce que pensait tante Katie en m'écoutant ce matin ?

Puis elle se prit à sourire de cette crainte absurde, et ses yeux tombèrent sur un petit portrait de sa mère qui ne quittait jamais la place d'honneur dans sa chambre. Quels chagrins avaient donc accablé cette jeune femme pour donner à sa bouche ce quelque chose de triste, pour voiler le regard de ses yeux bleu sombre, pareils à ceux de Lilian, pour l'emporter enfin de la vie, toute brisée, alors que, jeune fille, elle avait été si joyeuse ? Cela, Lilian le savait bien ; sa vieille Bessy lui avait souvent parlé de sa mère.

Maintenant, elle s'efforçait de se souvenir des plus petits détails du passé, de nouveau envahie par l'idée poignante que lady Evans avait peut-être un motif de croire difficile son mariage avec Robert. Et elle se remit à chercher dans sa mémoire les plus lointains incidents de sa vie pour se prouver à elle-même, par l'évidence des faits, qu'elle n'avait rien à redouter.

Peu à peu, elle se rappela mille choses oubliées, des images qui sommeillaient dans son souvenir depuis des années ; surtout, en cette minute, une vision surgissait : sa mère, étendue sur un divan, les paupières closes, des larmes sur les joues amaigries et répétant

des mots qui s'étaient gravés dans sa mémoire d'enfant : "Il m'a fait trop souffrir, je suis trop faible, je ne puis plus supporter cela..."

Il ? Quel était celui que la jeune femme désignait ainsi ?... S'agissait-il donc de son père ? Elle n'entendait jamais prononcer son nom. Elle ne savait rien de ce qu'il avait été et, instinctivement, elle n'adressait jamais une question sur son compte. Elle avait compris qu'il n'avait point rendu sa mère heureuse, que même la vie commune leur avait été impossible. Était-ce donc lui qui allait briser le bonheur de l'enfant, après avoir jadis détruit celui de la mère ?

Pourquoi supposait-elle de semblables choses ? Une fois lui venait d'être rassurée, d'entendre quelqu'un lui dire que son inquiétude était pur enfantillage. Mais qui interroger pour recevoir l'assurance qu'elle souhaitait si ardemment ? Questionner lady Evans, il n'y fallait pas songer ; elle ne permettrait pas qu'on lui parlât du passé qui semblait lui avoir laissé de très douloureux souvenirs. Le nom de Bessy traversa l'esprit de Lilian ; cette vieille femme dévouée qui l'avait vue tout enfant, avait tant aimé sa mère, ne la quittait point jusqu'à la dernière heure... Elle se leva pour l'appeler ; puis un battement de cœur la prit, le même qu'elle eût éprouvé à remuer des choses sacrées dont l'attouchement pouvait être mortel. Elle regarda la pendule et se dit :

— Quand cinq heures sonneront, je ferai venir Bessy.

Debout, immobile devant la fenêtre, les yeux fixés sur la brume bleuâtre qui limitait l'horizon, sa pensée s'en allait par delà ce voile vaporeux, vers Genève, où il était, où il pensait à elle !

Le tintement clair de la pendule la fit tressaillir. Mais elle n'hésita plus, et appela, entr'ouvrant la porte :

— Bessy, Bessy !

La vieille femme, qui travaillait dans la pièce voisine, releva les yeux :

— Qu'y-a-t-il, *my child* ?

Lilian voulant amener Bessy dans son appartement afin de lui parler en toute liberté, répondit :

— Bessy, voulez-vous venir faire quelques points à la dentelle de ma robe ?

— Tout de suite, lady Lilian, dit Bessy.

Habitée à n'avoir d'autre volonté que celle de Lilian elle déposa son ouvrage et suivit la jeune fille. Sur ses genoux, elle prit la robe étendue sur le lit et se mit à coudre.

Lilian la regardait ; son cœur battait si follement qu'elle hésitait à parler, ayant peur du frémissement qu'aurait sa voix. Puis soudain, elle s'assit près de la vieille femme, ainsi qu'elle le faisait quand elle était toute petite, et demanda :

ÉTRENNES! ÉTRENNES! ÉTRENNES!

Les plus jolies étrennes sont celles qui plaisent
à l'esprit et au cœur. Et le livre
seul comble cet idéal.

OFFREZ DES LIVRES POUR ÉTRENNES À VOS PARENTS ET À VOS AMIS.

La librairie DÉOM vous offre le plus beau choix de livres d'étrennes que vous puissiez souhaiter : LIVRES de LUXE, tous les livres FRANÇAIS et CANADIENS, livres d'ENFANTS, brillamment illustrés, etc., etc.

LA LIBRAIRIE DÉOM

Téléphone : Est 2551

251 est, rue Ste-Catherine, MONTRÉAL.

— Bessy, vous m'avez vue bien jeune, n'est-ce pas ?

— Bien jeune, oh oui, ma chère petite fille! Quand je vous ai embrassée pour la première fois, vous étiez un baby avec des cheveux légers et fins comme le duvet d'un petit oiseau; et depuis, je ne vous ai jamais quittée.

— Alors vous avez connu maman quand elle avait mon âge aujourd'hui, puisque, à dix-sept ans, elle était mariée. Trouvez-vous que je lui ressemble? Tante Katie le dit toujours.

Bessy contempla le jeune visage, levé vers le sien, avec une indéfinissable expression. Ah! oui, la ressemblance était complète; c'étaient bien les mêmes traits avec leur irrésistible charme, la même carnation transparente, les mêmes reflets lumineux dans l'épaisse chevelure blonde, la même taille élancée.

— En vous regardant, je crois voir votre mère, lady Lilian, dit Bessy, dont la voix tremblait.

On aurait dit que le passé lui semblait émouvant à effleurer même d'un mot.

— Mais moi j'ai de la gaieté plein les yeux, sur les lèvres, dans le cœur; et elle, ma pauvre maman, me paraît si triste sur son dernier portrait!

Une seconde, elle s'arrêta; puis elle acheva, avec une intonation suppliante:

— Pourquoi était-elle ainsi? Le savez-vous, ma chère vieille Bessy?

L'aiguille tomba des mains de Bessy et une exclamation lui jaillit des lèvres:

— Comment eût-il pu en être autrement avec tous les chagrins qu'elle a éprouvés, la pauvre créature! Elle était bien vaillante, mais elle en a eu trop pour sa part!

Lilian tressaillit, et le silence fut, durant une minute, si profond dans la chambre, qu'elle entendit nettement toute une phrase d'une romance chantée en bas, dans le salon. Mais une irrésistible impulsion la poussait à savoir enfin ce qu'avait été son père. Le cœur battant à se rompre, elle demanda:

— Bessy, pourquoi ne me parlez-vous jamais de mon père?

Un tressaillement secoua la vieille femme si fort que l'aiguille se cassa net entre ses doigts.

— Vous parler de votre père! Pourquoi, grand Dieu! mon enfant.

— Parce que je voudrais tant, tant le connaître un peu!

— Le connaître! A quoi bon? Il faut laisser les morts dormir en paix.

— Pourtant, Bessy, vous me parlez de maman! Seulement, quand il s'agit de mon père, vous ne voulez plus me répondre.

— Je ne le voyais pas beaucoup, lady Lilian.

— Mais assez pour être capable de me dire comment il était.

— Un beau et brillant cavalier, certes, fit Bessy d'un accent amer et violent.

Lilian se pencha vers la dévouée créature, dont le visage s'était creusé sous la force d'une émotion secrète et lui demanda du même ton très bas:

— Bessy, ma chère Bessy, dites-moi, est-ce à cause de... de lui que maman a été si malheureuse?

— Oui, fit la vieille femme frémissante.

Cette brusque évocation du passé ne lui laissa pas la faculté de calculer ses paroles; et les jours d'autrefois se dressant tout à coup dans son souvenir, l'emportèrent jusqu'à lui faire oublier à qui elle parlait. Elle ne songeait plus à la présence de Lilian. Tout haut, elle se rappelait; et, pour elle seule, elle acheva, la voix sourde:

— Ah! la pauvre jeune dame, l'a-t-il assez martyrisée, en dépit de sa jolie figure et de ses belles manières!... et cependant, pour la tuer, il a fallu qu'il se soit déshonoré!

Un cri jaillit du cœur même de Lilian, rempli d'une détresse si poignante que Bessy, rappelée à elle-même, la regarda avec une stupeur des paroles qui lui étaient échappées:

— O lady Lilian!... Qu'ai-je fait! mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous parlé de toutes ces choses!

— Un jour ou l'autre, j'aurais su, dit Lilian, faisant un effort pour aspirer l'air qui lui manquait. Elle n'entrevit même pas la possibilité de douter. Alors, saisie d'un besoin âpre d'épuiser toute sa souffrance, de connaître en entier l'affreuse vérité, elle reprit presque impérieuse, insensible à sa propre angoisse:

— Vous dites que... que mon... père s'est déshonoré... Comment? je veux savoir. Ne me cachez rien. Ce serait pire que tout maintenant.

Son visage était devenu d'une blancheur de cire; et le nom de Robert, monté à sa pensée, la fit tressaillir comme une brûlure. Mais Bessy ne remarqua rien, bouleversée par l'émotion et subjuguée par cette soif de tout apprendre qu'elle sentait en Lilian.

— Il jouait, reprit-elle d'une voix basse comme elle eût parlé en rêve. Il jouait tellement qu'il s'est ruiné! Puis la fortune de Madame a eu le même sort que la sienne. Et, malgré cela, il a voulu continuer à jouer.

— Alors?... questionna Lilian, l'accent impérial, les yeux agrandis, brûlants de fièvre.

— Alors... ô ma petite fille! pourquoi m'interrogez-vous?... Alors sont venues les heures terribles. Il n'avait plus d'argent... Il s'est mis à s'en procurer par... tous les moyens, et, pour finir, il a fait de fausses signatures. Un jour, tout s'est découvert... les tribunaux s'en sont mêlés et...

— Et il a été condamné, acheva Lilian avec l'impression que tout croulait autour d'elle. Instinctivement, elle étendit les mains en avant comme pour se rattacher à un appui. Mais le vide était autour d'elle, de même que dans sa jeune âme éperdue.

— Oui, il a été condamné, fit Bessy courbant encore sa tête blanche.

Lilian serra l'une contre l'autre ses deux mains d'un geste d'infinie souffrance et interrogea une dernière fois, d'une voix sans timbre, le regard rempli d'épouvante:

— Où est-il maintenant?

— Il est mort il y a six ans. Déjà, depuis longtemps, sa pauvre femme avait fini de souffrir, et vous étiez auprès de lady Evans. — Ainsi, en Angleterre, on connaît cette horrible histoire; tous ceux que je vois savent ou peuvent apprendre qui je suis.

Elle avait la sensation que, vers elle, montait un flot d'humiliation où elle allait s'abîmer, emportée loin de Robert Noris qu'elle ne reverrait plus jamais, jamais!

— Ne croyez pas, Lilian, ma chère petite enfant, que l'on se souvienne encore de ces tristes événements. Il y a des années qu'ils se sont passés. Et puis vous portez le nom de votre tante! finit Bessy, dont le visage était inondé de larmes.

— Oui, c'est vrai, dit Lilian. Jusqu'ici j'avais cru que tante Katie me l'avait fait prendre par affection, mais maintenant je comprends...

Oh oui! elle comprenait, la pauvre enfant, pourquoi, le matin même, lady Evans était devenue pensive en apprenant la demande de Robert Noris. Et un besoin fou l'envahissait de se débattre, de se révolter contre le malheur qui la saisissait à l'heure où elle était le plus heureuse, de se répéter à elle-même jusqu'au moment où elle en serait convaincue, qu'elle avait fait un rêve affreux ou que Bessy s'était trompée.

Pourtant elle gardait un calme effrayant, et elle dit seulement d'une voix plaintive:

— Laissez-moi maintenant, Bessy.

— O lady Lilian, pourquoi ai-je parlé? Pourquoi m'avez-vous interrogée ainsi tout à coup?

— Un jour ou l'autre, j'aurais su, Bessy, répéta-t-elle encore. Laissez-moi. Je veux être seule!

Et son accent était si absolu et si douloureux que la pauvre femme sortit sans ajouter un mot.

Lilian l'avait regardée partir, rassemblant toute sa force pour ne point trahir la souffrance qui l'écrasait. Mais, quand elle fut seule, elle cacha son visage dans ses mains et un gémissement sourd lui échappa.

— Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop cruel! Etre séparée de lui!

Ainsi il ne l'avait pas trompée, ce pressentiment qui l'avait poussée à questionner Bessy. Maintenant que l'entière clarté s'était faite, elle se rappelait mille incidents, des mots qui, jadis, étaient tombés, dépourvus de sens, dans son oreille et dont, à cette heure, elle ne saisissait que trop la signification. Vainement, désormais, elle eût voulu douter. Ah! pourquoi, pourquoi avait-elle entendu l'affreuse révélation qui la séparait irrévocablement de Robert Noris! Sans hésitation, elle jugeait qu'elle ne pouvait plus se considérer comme sa fiancée. Il avait voulu faire sa femme de la nièce de lady Evans, de la descendante d'une vieille famille honorée et respectée; mais non de la fille d'un homme publiquement flétri. Toute union entre eux était impossible, impossible!

Un frisson la secoua à la seule idée qu'il pourrait apprendre la vérité. Oh! cela, elle n'aurait pas la force de voir rejallir sur elle quelque chose du mépris qu'il éprouverait pour... son père... N'était-il pas aussi fier qu'elle-même! Elle se souvenait bien en quels termes il avait parlé un jour d'un homme qui avait lâchement failli. A tout prix, il fallait qu'il continuât d'ignorer le cruel secret. La première, elle devait amener entre eux une rupture désormais inévitable. Mieux valait n'importe quelle souffrance plutôt que celle de le voir se détour-

LE REGISTRE DES

GARDES - MALADES VILLE - MARIE

Vous fournira en tout temps et en toutes circonstances des infirmières diplômées, compétentes, avec lesquelles tous les soucis inhérents à la maladie ou à la convalescence seront atténués dans une large proportion.

MADemoiselle F. HAYDEN
(Garde-malade diplômée de l'Hôpital Notre-Dame)

38, CARRÉ ST-LOUIS
Tel. Est 3446

ner d'elle. Il fallait partir avant qu'il revint; car s'il l'interrogeait, elle serait incapable de se dérober à la double question de ses lèvres et de son regard! Mais quelle raison donner pour qu'il ne songeât point à la suivre?

Dans son esprit surexcité, une seule idée demeurait claire, obsédante et très nette: empêcher Robert d'apprendre la vérité. Tout à coup, un moyen sûr lui apparut de l'éloigner d'elle; et, emportée par l'élan d'un irrésistible désespoir, elle écrivit:

"Vous souvenez-vous qu'une fois, — nous étions dans la montagne, — vous m'avez reproché d'être trop fière? Vous aviez raison, je le savais; je le sais plus encore aujourd'hui. Ce matin, je vous ai cru quand vous m'avez dit que vous ne vous intéressiez plus à moi seulement par curiosité. Maintenant je n'ai plus foi et je sens que ma confiance est bien morte. Désormais, quand je vous verrais auprès de moi, je ne pourrais m'empêcher de penser que vous m'observez afin de prendre des notes pour vos romans. Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre. Mieux vaut nous séparer dès maintenant. Une grave et subite raison nous oblige à partir avant votre retour. Il est bien qu'il en soit ainsi. Adieu, pardonnez-moi et oubliez-moi. Je vous jure que j'agis en ce moment comme je crois devoir le faire."

— Est-ce que je vais signer le mensonge que je viens d'écrire? pensa-t-elle avec une sorte d'horreur.

Pourtant elle traça le nom que, le matin même, il lui donnait: Lilian. La même crainte affolante l'emportait qu'il en arrivât à la mépriser, s'il savait... Et cette impression était si forte, qu'elle sortit de sa chambre pour jeter la lettre dans la boîte de l'hôtel, afin que la distance fût tout de suite établie entre eux. Mais, quand elle revint, cette énergie factice l'avait abandonnée. Anéantie, sans force, elle se jeta sur son lit...

Au dehors, elle apercevait le paysage lumineux qu'elle avait tant aimé à contempler; au loin, elle distinguait les crêtes neigeuses, à cette heure teintées de rose; et, plus près, les massifs fleuris du parc, la terrasse où, le matin même, il lui avait dit qu'il aimait. Rien ne portait la trace du déchirement qui venait de s'accomplir dans sa jeune vie. Alors elle ferma les yeux pour ne plus voir, meurtrie plus encore par cette serine indifférence des choses.

Dans l'hôtel, des pas retentissaient. Le moment du dîner approchait, les femmes regagnaient leurs appartements. Qu'auraient-ils dit tous ces étrangers, — et Mme de Vienne la première, — s'ils avaient su quel était le père de Lilian Evans, ou plutôt de Lilian Vincey? Mais ils ne sauraient pas! Demain à cette même heure, elle serait loin, là où elle serait sûre que personne ne viendrait la retrouver... pas même lui!

— Oh! pourquoi ne suis-je pas morte, ce matin, quand j'étais si heureuse! murmura-t-elle dans une plainte désespérée, répétant le cri de suprême angoisse que tant d'autres créatures, atteintes en pleine joie, avaient proféré avant elle.

La porte de sa chambre s'ouvrait tout à coup lui fit à peine soulever les paupières. Sur le seuil de la pièce apparaissait lady Evans, qui tressaillait à la vue de Lilian étendue toute blanche sur le lit:

— Lilian, chérie, qu'y a-t-il?

L'enfant se redressa. Elle ne pleurait toujours pas; seulement, ses yeux bleus semblaient devenus immenses dans l'altération de son visage souffrant.

— Oh! tante! tante! fit-elle, je comprends maintenant pourquoi... le mariage dont je vous ai parlé ce matin vous paraissait impossible. Ah! vous aviez raison... trop raison!

— Lilian, ma chérie, que vous est-il arrivé? questionna lady Evans, effrayée. Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles de M. Noris?

— Non, je ne sais rien de... de lui. Mais tantôt, j'étais tourmentée, inquiète, parce que j'avais deviné que vous voyiez un obstacle à... mon bonheur. Alors j'ai questionné Bessy, et, sans le vouloir, la pauvre femme! elle m'a appris l'histoire du passé. Oh! tante, c'est horrible!

— Elle vous a appris... Comment a-t-elle osé?

— Qu'importe!... Aujourd'hui ou plus tard, la vérité devait toujours m'être révélée.

Lady Evans la serra contre elle. L'émotion l'étouffait.

— Mon enfant chérie, dit-elle tout bas, ne vous découragez pas ainsi. Si M. Noris vous aime réellement, il songera que vous n'êtes point responsable des actes de votre père, et il les oubliera par tendresse pour vous.

Lilian secoua la tête d'un mouvement de révolte.

— Oh! je ne veux pas qu'il sache la vérité. Je ne pourrais me résigner à être dédaignée par lui ou épousée par pitié. Et puis, dès qu'il s'agit de questions d'honneur, les hommes n'ont plus le droit d'hésiter. Je ne veux pas mettre à l'épreuve l'affection qu'il a pour moi. Oh! tante, emmenez-moi avant qu'il soit de retour!

Lady Evans sentait qu'à cette heure rien ne pourrait apaiser son infinie détresse.

— Oui, nous partirons, ma bien-aimée. Nous ne verrons M. Noris que quand vous le voudrez.

Et, pareils à des baisers de mère, les baisers de lady Evans couvrirent le pauvre petit visage inondé de larmes tout à coup.

VI

Le vapeur filait vers Vevey, et Robert Noris arpentaient le pont, impatient de voir apparaître la petite ville que voilait un brouillard léger.

Il venait d'obtenir, à Genève, un éclatant succès d'orateur. Jamais il ne s'était montré plus original, plus charmeur; jamais sa pensée n'avait été plus haute, soudain dégagée du pessimisme railleur dont elle était d'ordinaire attristée. Un vrai triomphe! triomphe devant lequel il était resté indifférent, tant l'unique intérêt de son existence était ailleurs concentré.

Rien mieux que cette séparation de quelques jours ne lui eût montré quelle place Lilian occupait dans sa vie. A n'en pouvoir douter, il savait désormais que ce n'était pas un attrait fugitif qui l'entraînait vers cette enfant.

Encore quelques instants, et il allait retrouver la caresse de ses prunelles sombres, sentir vibrer son âme jeune, entendre sa voix grave et fraîche qui avait prononcé pour lui tant de consolantes paroles.

Telle qu'il la connaissait, il espérait presque

la trouver tout à l'heure, sur le quai, pour l'arrivée du vapeur.

— Vevey, Vevey — grand hôtel! Vevey! répéta le capitaine.

Le bateau stoppait. Les yeux chercheurs de Robert coururent sur les groupes qui stationnaient au débarcadère; mais ils n'aperçurent point la silhouette élégante et jeune de Lilian. Rien que des visages étrangers ou indifférents autour de lui; et, à l'imperceptible sensation du froid qu'il en éprouva au cœur, il comprit à quel point il avait espéré la voir dès la première minute de son retour à Vevey.

Le bateau avait du retard. Quand il allait arriver à l'hôtel, elle serait au dîner de table d'hôte et il ne pourrait l'aborder qu'au milieu d'un monde curieux. Mais enfin il la verrait.

— Lady Evans est encore dans la salle à manger?

Ce fut sa première question, quand il pénétra dans le hall.

— Lady Evans?... Mais madame et mademoiselle sont parties, monsieur.

— Parties?... vous dites parties?

— Oui, Monsieur, hier matin.

Robert passa la main sur son front avec l'idée qu'il ne comprenait pas les paroles qui lui étaient adressées.

— Elles sont allées en excursion?... Elles vont revenir? insista-t-il.

— Oh! je ne pense pas, monsieur. Lady Evans a remis son appartement et tous les bagages ont été emportés.

Et il ajouta, dominé par cette volonté de savoir qu'il sentait en Robert Noris:

— Ces dames ont, paraît-il, reçu des lettres qui les rappelaient subitement en Angleterre.

Robert eut un léger signe de tête, et, par un suprême effort de volonté, il parvint à rester absolument maître de lui et dit, la voix presque indifférente et calme:

— Vous aurez l'obligeance de me donner l'adresse actuelle de lady Evans.

— Nous ne l'avons pas, monsieur; lady Evans ne nous l'a pas laissée; et nous avons même plusieurs lettres pour elle que nous ne savons où lui renvoyer.

— Des lettres! fit Robert, songeant à celle qu'il avait écrite à lady Evans. Ne l'avait-elle pas vue?

Et d'un accent si impératif que le domestique n'osa répliquer, il ajouta:

— Montrez-moi ces lettres. Il en est une que j'ai adressée à lady Evans, et j'ai besoin de savoir si elle l'a reçue avant son départ.

L'homme obéit et, parmi les enveloppes, Robert distingua celle qui venait de lui. Ainsi lady Evans n'avait pas eu connaissance de la demande qu'il lui adressait!

Il prit la lettre, et du même ton bref et absolu qui rendait toute observation impossible, il dit au domestique:

— Cette lettre est de moi. Je la ferai parvenir à lady Evans, dès que je saurai où la lui adresser.

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'EST D'ÊTRE BIEN CHAUSSÉ

Notre assortiment de chaussures est de grand chic, comme toujours de 1ère qualité.

Mesdames, messieurs, vous êtes cordialement invités à venir faire votre choix.

Thomas Dussault Limitée

281 Est, S.-Catherine

Montréal.

Et il monta dans sa chambre.

Lilian partie! sans un mot pour lui dire où elle se rendait! Mais, était-ce bien sans un mot qu'elle était partie? Dans son appartement, sans doute, il allait trouver un billet d'explication. Comment n'avait-il pas pensé à cette probabilité si évidente.

Et il avait bien deviné; au-dessus des lettres et des journaux arrivés en son absence, s'étalait une enveloppe sur laquelle une écriture anglaise avait tracé son nom en caractères rapides qu'on eût dits pleins de fièvre: l'écriture de Lilian. Il déchira le cachet et lut... une fois, puis deux, puis une troisième encore, et il répéta d'un accent monotone certains mots du billet: "Je n'ai plus confiance... Nous nous sommes trompés l'un sur l'autre... Mieux vaut nous séparer..."

C'était elle, Lilian, qui avait écrit ces lignes... Mais c'était impossible, impossible! Il lisait mal! Il était fou de croire à de semblables paroles!

Et pourtant?... Il reconnaissait bien là son écriture, haute et droite, sa signature "Lilian", avec cette seule différence qu'aujourd'hui un trait dur, écrasé, finissait le dernier caractère du nom! Quelqu'un lui avait dicté cette lettre, la lui avait imposée, mais elle ne l'avait pas pensée, elle qui, trois jours plus tôt, répondait, vibrante d'émotion, à la prière humble et suppliante qu'il lui adressait de devenir sa femme.

Qu'avait-il pu survenir? Lady Evans, s'opposant pour un motif quelconque au mariage de Lilian, avait-elle emmené la jeune fille? Mais comment croire cela? Lilian était ferme et elle ne se fût pas laissée entraîner ainsi, après sa parole donnée. Alors c'était librement qu'elle était partie? Quelqu'un avait-il donc entrepris de les séparer, de la lui enlever? Isabelle, peut-être?

Violamment, il sonna et demanda:

— Mme de Vianne est-elle de retour?

— Non, monsieur, Mme la comtesse de Vianne est encore absente. Elle a annoncé son arrivée pour ce soir ou demain matin.

— Et elle n'est pas revenue à l'hôtel depuis trois jours?

— Non, monsieur, fit encore le domestique, qui considérait Robert avec surprise.

— C'est bien, merci.

Il se prit à marcher dans sa chambre, l'âme étreinte par le mystère de ce départ. Un fait existait, défiant toute discussion. Lilian lui avait promis de devenir sienne, et le lendemain, pendant qu'il était absent, elle s'était éloignée après lui avoir rendu sa parole! Pourquoi? C'était ce pourquoi qui lui torturait l'esprit, surexcitant ses nerfs et sa pensée. Les instants s'enfuyaient; il songeait toujours et un déchirement lui meurtrissait l'âme, car un doute lui venait, pénétrant peu à peu son esprit.

Tout d'abord, il avait cru impossible que la lettre de Lilian fût l'expression de la vérité. Mais pourquoi refusait-il d'admettre l'évidence? Avec sa nature loyale et fière, Lilian avait dû être profondément atteinte par les révélations d'Isabelle. Comment pouvait-il être certain qu'en écoutant sa prière, elle n'avait pas voulu seulement mettre un baume sur le coup reçu par sa fierté. Si elle l'avait aimé, n'eût-elle pas oublié sa dignité froissée, elle qui était d'âme si tendre?

Et la conclusion de l'analyse qu'il poursuivait à présent s'imposait à lui dans sa cruelle évidence. Lilian avait été flattée de l'attention que lui montrait un homme qui n'était pas, à ses yeux, le premier venu; elle ne l'avait pas aimé. Il en eut soudain la pensée décevante. La foi qu'il s'était obstinée à conserver en elle croulait, et son scepticisme des mauvais jours renaissait.

Ah! toutes les femmes étaient bien pareilles, des êtres pétris de vanité. Et lui qui, par métier, savait cela, il s'était laissé prendre comme le plus naïf et le plus inexpérimenté des hommes. Il avait donné à cette enfant un amour qu'il n'avait jamais offert à aucune femme; pour nulle autre, il n'avait éprouvé ce respect profond, cette soif de se dévouer, cette crainte de prononcer un mot qui pût blesser une illusion ou un sentiment.

— Et maintenant, il ne me reste plus qu'à l'oublier, fit-il avec un mouvement d'épaules.

Le travail seul était capable d'engourdir un peu cette âpre douleur qu'il éprouvait; rassemblant toute sa volonté, il s'assit, résolu à écrire; mais c'était son propre cœur qu'il scrutait, l'interrogeant sans pitié, l'obligeant à confesser le découragement, l'amertume affreuse dont il était envahi.

Vainement aussi, il s'efforçait d'oublier Lilian. Il la revoyait durant les promenades, alors qu'elle marchait auprès de lui de son pas vif, léger comme un vol d'oiseau; il la revoyait dans le salon de l'hôtel, assise près d'une fenêtre, sa tête blonde un peu levée vers lui, l'interrogeant de son regard charmant. Mais surtout, avec une ténacité obsédante, il l'apercevait au château des Crêtes, un peu penchée sur la balustrade de la terrasse, une gerbe de fleurs sous ses mains dégantées, la lumière avivant sa fraîcheur éblouissante, ses lèvres chaudes entr'ouvertes sur les dents laiteuses. Quel désir fou il avait eu alors de lui dire à quel point elle lui était devenue chère!

Là, dans son bureau, il avait les feuillets qui composaient le "livre de Lilian"; et tout à coup il se leva, prêt à les réduire en cendres. Mais il s'arrêta avec un sourire de suprême ironie.

— Ce serait un crime, murmura-t-il, de brûler des documents si précieux!

Et il se remit à écrire.

Le lendemain, le domestique l'avertit que Mme de Vianne venait d'arriver. Voir Isabelle?... Il le pouvait maintenant. A quoi bon? Qu'était pour lui Lilian désormais? Et pourtant quel besoin ardent s'agitait sourdement en lui d'interroger Isabelle au sujet de la jeune fille!

— Je l'aime toujours! dit-il à demi-voix, considérant dans la glace son visage altéré par les émotions de la nuit, et je ne songe qu'à acquiescer la preuve que sa lettre ne contenait pas la vérité entière!

Avec une impatience nerveuse il attendit l'heure de se présenter chez la jeune femme. Chose étrange, on eût dit qu'elle prévoyait cette visite et avait tenu à se montrer à lui aussi belle qu'elle savait l'être. Quand il entra, elle était debout devant la cheminée, arrangeant des gerbes de roses, drapée dans un déshabillé de crêpe de Chine jaune pâle; une ceinture byzantine retenait à demi les plis souples autour de la taille, et les bras admirables se dégageaient de l'ampleur des manches ourlées de fines broderies.

Il ne parut point remarquer l'éclatante beauté de la jeune femme et serra d'un geste distrait, tout en s'informant de son voyage, la main qu'elle lui tendait.

— Il a été excellent, je vous remercie. Je suis revenue par Lausanne et me voici de nouveau à Vevey... où m'attendait toute sorte de nouvelles intéressantes!

— Vraiment?

Robert savait qu'elle allait lui parler de Lilian.

— Tout d'abord, la disparition de vos... amies Evans.

Elle s'était un peu arrêtée avant de prononcer le mot "amies", et elle l'avait dit ensuite d'une façon dédaigneuse qui en faisait une véritable insolence. Il sentit l'attaque, et sa voix devint brève et froide:

— J'ai, en effet, appris hier soir, que lady Evans et sa nièce n'étaient plus à Vevey.

— Et vous avez été surpris, désolé de ce départ?... Voyons, avouez-le! dit-elle, la bouche railleuse et souriante... Vous m'aviez l'air de vous trouver fort avant dans la faveur de ces dames.

Il dédaigna de relever le propos, et dit lentement:

— J'ai, en effet, été fort surpris...

— En vérité?... Eh bien, moi, pas du tout!

— Parce que vous étiez au courant des projets de lady Evans?

— Moi?... Mon cher ami, vous rêvez, j'imagine. A quel propos aurais-je reçu les confidences de lady Evans?

Elle souriait toujours, d'une sorte de sourire triomphant. Robert n'avait plus désormais l'ombre d'un doute, Isabelle connaissait le motif qui avait éloigné Lilian de lui.



École de Musique de Montréal
L'institution Musicale la plus Moderne

Enseignement du Piano, Violon, Violoncelle, Chant, Théorie, Harmonie, Ensembles, Classe d'Opéra, Déclamation lyrique, cours de la Chanson Française, etc., par des professeurs d'éducation musicale européenne. Classe d'orchestre.

DIPLOMES ET BOURSES.
* Pour renseignements et syllabus, s'adresser au secrétaire.
5, rue St-Marc, Montréal. Tel: Uptown 5679

Parfums
de toutes essences
L'once, \$2.19

Poudres
à L'Origan
La boîte, 89¢

COTY

PAUL-E. BERGERON
20, rue Ste-Catherine Ouest
Agent de E. Coty, Paris.

— Isabelle, reprit-il, je vous prie de croire que je n'ai nulle intention de vous froisser ou de vous offenser..., mettez le mot qui vous conviendra..., en vous adressant une question; mais j'ai besoin de savoir si, depuis le moment où j'ai quitté Vevey, vous avez parlé, écrit ou fait écrire à miss Lilian ou à lady Evans.

— Mon Dieu! quel ton solennel pour peu de chose. Je vous jure que je n'ai ni parlé ni écrit à l'une des deux personnes auxquelles vous vous intéressez si particulièrement. Et maintenant, voulez-vous me permettre de vous dire que je suis, sinon offensée, du moins peu flattée de voir à quel degré vous redoutez de me voir approcher votre jeune amie. Car j'imagine qu'elle seule vous occupe réellement.

Il regarda la jeune femme bien en face; il devinait en elle, désormais, une ennemie sans pitié. La voix dure, il demanda:

— Ne pensez-vous pas, Isabelle, que j'aie quelque droit de craindre les entretiens que vous pourriez avoir avec miss Lilian?

Elle se redressa, le bravant d'un sourire insolent:

— Pourquoi? Parce que j'ai averti cette petite du rôle que vous lui faisiez jouer? Il était temps; elle prenait au sérieux vos attentions et était en passe de croire que...

— Que je l'aimais?... Elle ne se trompait pas, Isabelle; il n'y a personne au monde qui me soit cher comme elle.

La jeune femme devint très pâle.

— En vérité, c'est une si grande passion? Mon cher Robert, je crois que vous perdez votre temps. Miss Lilian est, ce me semble, une honnête fille!

— Isabelle! fit-il avec un tel accent de colère qu'une seconde elle eut peur du résultat de sa méchanceté.

Mais il se contint, et, hautain, presque menaçant, il continua:

— Une fois pour toutes, je vous avertis que jamais je ne supporterai d'entendre insulter Mlle Evans, et cela, parce que, le jour où elle le voudra, elle sera ma femme.

Isabelle eut un éclat de rire sec, cinglant.

— Ainsi vous voilà prêt à épouser miss Lilian? Rien ne pouvait lui arriver de meilleur! Si j'avais la moindre vengeance à tirer de vous, mon cher cousin, je pourrais m'estimer satisfaite plus que je n'aurais osé l'espérer. Et il se trouve que votre... fiancée a disparu dès que vous l'avez eue quittée!

Elle le contemplant, la bouche railleuse et méchante. Elle sentait la curiosité douloureuse de cet homme qu'elle haïssait maintenant autant qu'elle avait été prête à l'aimer. Quand elle apprit le départ de Lilian, elle espéra que le charme serait rompu, et qu'elle pourrait le reconquérir. Maintenant, elle comprenait que Robert Norris s'était irrévocablement éloigné d'elle, que son rêve ambitieux était bien fini; et elle n'éprouvait plus que le seul désir de le faire souffrir pour se venger de son indifférence.

Il était debout devant elle, impérieux, irrité, la dominant malgré elle, et il l'interrogeait:

— Vous avez fait, au sujet de miss Lilian, une allusion dont j'ai le droit de connaître le sens. Vous soupçonnez ou vous n'ignorez pas la cause certaine de son départ?

Elle inclina la tête, tout en jouant avec ses bagues.

— Peut-être suis-je un peu plus instruite que vous sur ce sujet. Désirez-vous que je vous donne des éclaircissements? Tout à l'heure vous paraissiez supposer que j'étais pour quelque chose dans la... fuite de votre fiancée. Cherchez-en plutôt le motif dans la famille Evans elle-même.

— Parce que? dit-il, devenu si calme en apparence qu'elle tressaillait, secouée d'un besoin furieux de briser cette impassibilité

orgueilleuse dans laquelle il s'enveloppait.

— Parce que vous y trouverez le mot de l'énigme que vous cherchez et que je connais, moi! Je suis curieuse aussi, Robert; plus que vous, car j'ai voulu savoir tout ce qui concernait miss Lilian; je me suis informée à de bonnes sources, en Angleterre... et j'ai obtenu de curieuses révélations sur miss Lilian et sa famille.

Elle s'arrêta, fixant ses yeux ardents sur Robert qui semblait insensible à ses attaques, avide de constater l'angoisse qui devait l'étreindre.

— Eh bien? fit-il.

— Eh bien! elle ne s'appelle pas Lilian Evans, mais bien Lilian Vincey. Vous avez eu bien raison, Robert, de venir, en preux chevalier, lui offrir votre nom. Le sien, — son véritable, — n'est point de ceux que l'on aime à porter. Il faut en prendre votre parti, mon beau cousin, le père de miss Lilian, tout noble lord qu'il était, n'a pas hésité à se rendre coupable de faux, et il a été traité par la justice tout comme un simple malfaiteur!... Je...

Elle s'arrêta devant l'expression terrible qu'avait prise le visage de Robert.

— Quelle infâme calomnie racontez-vous là? fit-il avec une violence qui l'ébranla toute, bouleversant ses nerfs d'une impression faite de peur et de plaisir. M'expliquez-vous de quel droit vous osez la forger?

— La forger?... Ah ça, Robert, vous devenez parfaitement insolent! Me ferez-vous la grâce de me dire à quel propos j'aurais pris la peine d'inventer une pareille histoire. Si vous ne me croyez pas, allez en Angleterre, dans le comté de Cornouailles. Informez-vous... Et en attendant, songez au départ de votre fiancée, au moment même où vous ne pouviez manquer d'apprendre la petite anecdote concernant son père.

A l'altération de ses traits, elle avait la certitude qu'il était frappé en plein cœur, ainsi qu'elle l'avait souhaité. Il rencontra ses yeux noirs, qui l'examinaient, brillant d'une flamme de triomphe, et, la voix âpre et méprisante, il lui jeta violemment:

— Quelle femme êtes-vous donc pour vous abaisser à de pareilles vengeances!

Elle releva le mot, redevenue maîtresse d'elle-même, souriante dans la joie de son succès.

— Vous parlez de vengeance?... De quoi voulez-vous que je me venge? De ce que vous êtes résolu désormais à porter tous vos hommages à la seule miss Lilian? Vous êtes bien fat, mon cousin, et il vous faut renoncer à vos prétentions! Je sais bien que nous autres femmes nous avons l'air de nous laisser prendre au prestige des noms célèbres dans les journaux, mais en réalité...

Il la regardait de ses yeux d'une clarté voyance sans merci; et tout à coup, elle se sentit entièrement pénétrée jusqu'au plus profond de son cœur. Une colère aveugle lui monta au cerveau à l'idée qu'il devinait les mobiles qui la faisaient parler; et, le ton insultant, elle acheva, interrompant sa propre phrase:

— Réellement, miss Lilian avait bien joué son personnage de petite fille naïve et su vous amener là où elle prétendait. Il est dommage que la hardiesse lui ait manqué au dernier moment et qu'après avoir si bien réussi elle ait jugé à propos de disparaître mystérieusement avec sa tante.

Il ne l'entendait plus. Lilian, fille d'un homme flétri! Lilian, présentée à lui comme une aventurière!... Si un homme lui eût parlé comme Isabelle venait de le faire, il l'eût souffleté et tué. Mais, elle, il n'avait pas même le droit de l'effleurer d'un geste. Il devait résister à cette tentation qu'il avait de lui étreindre les poignets pour lui faire avouer qu'elle avait menti en insultant Lilian.

— Alors vous prétendez, reprit-il encore, rassemblant toute sa volonté pour se maîtriser, que cette accusation contre le père de Mlle Evans est l'entière vérité?

— Le père de miss Vincey, voulez-vous dire? Parfaitement; je tiens de sources très sûres les petits détails biographiques en question.

L'accent d'Isabelle était si absolu qu'il ne douta plus cette fois de sa parole. Mais était-il donc possible que Lilian connût la vérité au moment où elle mettait sa main dans celle de l'homme qui avait foi en elle? Oh! s'il lui avait été possible de la voir, de lui parler! Mais où était-elle? Il demanda une dernière fois:

— Et maintenant, me direz-vous de qui vous avez reçu ces... renseignements? Vous comprenez qu'ils sont assez graves pour que j'aie le droit de vouloir en connaître l'auteur, afin de le questionner à mon tour.

Elle secoua négativement la tête:

— Pour un homme d'esprit, mon cher ami, vous vous montrez bien naïf. Alors vous supposez que je vais, de l'humeur où vous êtes, vous nommer la personne qui a été assez aimable pour m'instruire? Nullement! Allez dans le Cornouailles. Interrogez et vous serez bientôt édifié, j'imagine. Ensuite, vous agirez comme bon vous semblera. Et je comprendrai qu'alors, avec vos opinions d'homme moderne sur l'atavisme, vous hésitez à poursuivre vos projets matrimoniaux.

Il se leva, ayant la même impression que si d'interminables années s'étaient écoulées depuis le moment où il avait franchi le seuil de ce salon.

La Photographie LAROSE

A l'occasion des fêtes
offrez votre photographie
à vos amis.

Prenez un engagement immédiatement.

468, RUE ST-DENIS,
LAROSE & LAROSE
PROPRIETAIRES

TELEPHONE: EST 3377F

— Je vous remercie, dit-il avec une indescriptible ironie, du grand intérêt que vous avez bien voulu montrer pour mon avenir et que je n'oublierai jamais...

Il la salua profondément. Elle répondit par un léger signe de tête. Comme au début de leur entretien, ses yeux étincelaient sous ses paupières un peu tombantes.

Lorsque, quinze jours plus tard, Robert Noris débarqua d'Angleterre, il avait la preuve qu'Isabelle lui avait dit vrai au sujet de Charles Vincey.

VII

Le matin où, quelques jours après son départ de Vevey, Lilian était, selon son désir, arrivée à Ballaigues, elle s'était sentie prise de sympathie pour ce village de montagne; d'abord parce que Robert Noris l'avait aimé, s'était plu à y venir travailler, lui en avait parlé plusieurs fois; puis parce que le pays lui-même l'avait conquise au premier regard.

Une telle sensation de calme se dégageait de cette solitude abritée, non encaissée, par les cimes du Jura, noires de sapins dont l'odeur parfumait l'air vivifiant!... Elle avait l'impression bizarre de se sentir protégée par ces montagnes mêmes qui semblaient faire bonne garde autour d'elle.

La colonie anglaise était assez nombreuse à Ballaigues; mais ceux qui la composaient lui étaient étrangers. Tous lui faisaient bon accueil, voyant son charme, et aussi la jugeant une riche héritière. Elle le savait et un petit sourire amer errait sur ses lèvres quand un mot ou un détail trahissait l'opinion flatteuse que l'on avait d'elle.

— S'ils connaissaient la vérité, ils se détourneraient de moi, pensait-elle avec un sombre découragement.

Elle était devenue d'humeur sauvage. Cette société qu'elle trouvait autour d'elle lui était pénible; et si elle avait écouté son seul sentiment, elle se fût dérobée à toutes les invitations, à toutes les réunions qui la rapprochaient des autres habitants de l'hôtel.

Pourtant, afin de rassurer lady Evans, inquiète à son sujet, elle ne repoussait pas toutes les avances qui venaient à elle. Seulement elle avait perdu sa belle gaité, son rire joyeux et sonore; et sa vivacité originale de pensée et d'expressions l'avait abandonnée.

Elle causait bien encore quelquefois avec une animation presque fiévreuse; mais un observateur eût vite remarqué combien les paroles qu'elle prononçait paraissaient lui être indifférentes.

Jamais Lilian ne prononçait le nom de Robert dont elle ne savait rien. Pas un mot n'était venu de lui! De Vevey, plusieurs

lettres avaient été renvoyées à lady Evans; mais celle qu'il devait lui adresser de Genève ne s'y trouvait point mêlée.

Ah! elle avait bien réussi à établir entre eux une séparation irrévocable!

Mais, quelquefois, au fond de son cœur, une révolte grondait qu'il eût accepté sa décision sans protester, sans lutter pour la vaincre, qu'il n'eût pas deviné qu'elle lui avait donné seulement un prétexte, et tenté de la rejoindre pour lui arracher la véritable raison de son départ.

Pourtant, même s'il avait souhaité la revoir, comment eût-il eu la pensée qu'elle pouvait être dans ce village solitaire? N'avait-elle pas tout fait pour qu'il ignorât où elle se trouvait, pour le détacher d'elle? Ne lui avait-elle pas surtout adressé une lettre?... Ah! cette lettre!

— Vous avez eu grand tort de l'écrire, Lilian, puisqu'elle ne contenait point la vérité, avait dit lady Evans.

— Vous avez eu grand tort! Que de fois les mots lui étaient revenus, durs, implacables, lui broyant le cœur. Certes! si elle avait commis une faute alors, elle en était cruellement punie!

Il y avait, dans la montagne, un sommet qu'on appelait le *Signal de Ballaigues*. Dès son arrivée, elle se l'était fait indiquer, se souvenant que Robert y était venu souvent. Et, chaque jour, à l'heure où le soleil allait mourir, elle s'y rendait toute seule; elle s'asseyait sur une roche d'où la vue s'étendait très loin; et la pensée reprise par le souvenir des heureux jours, elle restait les yeux perdus vers l'horizon admirable des Alpes, toutes de neige, qui, sous le reflet pourpre du couchant, se rosaient, devenaient insensiblement mauves, puis violettes, et disparaissaient enfin dans une brume d'un gris de perle. Sur tout, elle aimait à regarder vers le lointain bleu où frémissaient les eaux du Léman, au pied de Vevey. Elle les contemplait jusqu'à la dernière minute où il lui était possible de les apercevoir, jusqu'au moment où tout se voilait sous l'ombre grandissante qui enveloppait étrangement vite les villages dans la vallée. Alors, un peu frissonnante sous l'humidité du soir tout proche, elle redescendait vers le village par les sentiers déserts.

Elle se plaisait aux longues courses qui, la fatiguant, parvenaient à l'endormir d'un sommeil sans rêves; car elle redoutait ses réveils subits dans la nuit, alors qu'une vision bienheureuse lui avait donné l'illusion de la présence de Robert. Alors, parfois, tandis qu'elle était là, immobile, la tête abandonnée sur l'oreiller, les paupières grandes ouvertes dans l'ombre, quand rien ne la distrairait de son chagrin, il lui venait le désir fou d'écrire à Robert que jamais elle n'avait douté de lui, de l'appeler par un mot pour lui tout expliquer! Oh! comment lui,

si perspicace, avait-il pu croire aux caractères froids de sa lettre, plus qu'aux paroles tombées de ses lèvres frémissantes quand elle lui répondait dans l'allée du parc.

Mais si, par hasard, il venait, quand il serait là, devant elle, que lui dire? La vérité? Rien qu'à cette pensée, son visage devenait brûlant. S'il se fût agi d'elle seulement, elle eût maintenant fait bon marché de son orgueil et accepté sans hésiter, pour obtenir le droit d'être réunie à lui, la souffrance de l'instruire elle-même du douloureux secret. Mais c'était à lui surtout qu'elle songeait, et elle se disait qu'elle n'avait pas le droit de lui demander une pareille preuve d'amour. En vain, lady Evans tentait de l'encourager, de lui rendre confiance dans l'avenir; elle n'avait plus foi.

— Tante, que voulez-vous que j'espère? Vous ne pouvez pas empêcher que le passé n'existe et qu'il ne soit impossible de m'épouser à un homme qui tient à sa réputation.

La voix jeune avait un accent de désespoir calme, en prononçant ces mots. Le chagrin avait atteint Lilian en plein bonheur, au plus profond du cœur; et il se trouvait des moments où son âme ne savait plus où se prendre, des moments où, contemplant le portrait de sa mère, elle se prenait à murmurer, avec un désir ardent d'être exaucée:

— O maman, maman, prenez-moi avec vous, c'est trop dur et trop difficile de vivre!

Elle avait si bien fait le vide autour d'elle, dans son désir de fuir ceux qui pourraient connaître son origine, qu'aucunes nouvelles d'amis ne lui parvenaient plus.

— Lilian, une lettre pour vous! dit cependant un soir lady Evans, comme elle rentrait d'une promenade dans le village.

— Pour moi? tante Katie.

Elle prit l'enveloppe que lui tendait lady Evans. Soudain, son cœur avait des battements éperdus. Il faisait trop sombre pour qu'elle pût reconnaître l'écriture, et elle dut rassembler toute sa volonté pour ne point gravir en courant les marches du perron afin de gagner le vestibule éclairé. La faible rougeur qui avait un instant coloré son blanc visage s'effaça. Non, ce n'était point Robert qui lui écrivait! La lettre que tenaient ses mains tremblantes venait d'Enid. Elle allait l'emporter, indifférente, pour la lire; mais elle aperçut lady Evans qui l'avait suivie et attendait, anxieuse. Elle devina que sa tante avait eu la même pensée qu'elle au sujet de la lettre, et, s'efforçant de parler, la voix indifférente, elle dit:

— Ce sont des nouvelles d'Enid, tante. Je vais les lire tranquillement, puis je me coucherai; je suis un peu lasse. Bonsoir, chère tante.

L'émotion qui l'avait ébranlée dans une espérance folle la laissait sans force. Elle s'assit, épuisée, et regarda, de ses yeux tristes, bien loin dans la nuit. Un souffle léger, parfumé de senteurs balsamiques, arrivait jusqu'à elle par la fenêtre restée ouverte, soulevant le rideau de mousseline. De même que jadis, à Vevey le soir où elle avait, pour la première fois, parlé de Robert avec Enid, un admirable croissant de lune illuminait les profondeurs bleues de l'espace assombri; et la cime découpée des montagnes se dentelait merveilleusement sur l'horizon plus clair.

Elle demeurait immobile, et, sans qu'elle en eût conscience, une à une, de grosses larmes ruisselaient sur son visage. La saveur amère lui imprégnant les lèvres la rappela à elle-même. Alors elle se redressa, aperçut la lettre jetée sur la table près d'elle, la prit et commença à lire:

— Ma Lilian chérie, pourquoi restes-tu ainsi sans m'écrire, sans répondre à la lettre que je t'ai adressée il y a plus de trois longues semaines? Tu étais plus confiante à Vevey

CADEAUX UTILES

DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN

Services à déjeuner, en broderie et en dentelle Italiennes, composés de 13 et 25 morceaux: ronds, ovales et rectangulaires.

Le prix varie de \$12.00 à \$50.00 le service.

647 Ouest,
Rue Ste-Catherine

M. F. Cahill
& COMPANY

Téléphone:
Uptown 1360

On fait le point d'ourlet.

Nous vendons les parfums français.

quand nous parlions d'une personne qui t'intéressait tant... Te souviens-tu?"

Si elle se souvenait!...

— Pourquoi Enid me parle-t-elle de tout cela? murmura-t-elle d'un accent douloureux et bas. Je voudrais tant oublier!

La lettre lui semblait poignante à lire; pourtant elle continua:

"Tu m'avais écrit que je ne devais plus jamais te parler de lui, et je t'ai obéi. Je t'obéirais même encore, si je ne croyais aujourd'hui, pour ton bonheur même, devoir aller contre ton désir. Entends-moi bien, ma Lilian; Robert Noris est ici, à Lugano. En ce moment, je le vois de ma chambre, qui arpente avec mon père une allée sous ma fenêtre.

"Ma chérie, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite de ne point dire où tu étais..., mais je me demande si je fais bien en t'obéissant. Je suis sûre que M. Noris est venu à Lugano, sachant que nous y étions, afin d'obtenir de tes nouvelles. Le premier jour, comme pour s'acquitter d'un devoir de politesse, il s'est informé de lady Evans et de toi; et je lui ai répondu par quelques mots brefs, car, je ne sais pourquoi, je m'imaginai qu'il avait mal agi à ton égard, ma Lilian. Puis, hier, je me suis mise à parler de toi, avec les enfants, à me souvenir de notre séjour à Vevey; et malgré moi, pensant que tu étais triste, mon aimée, je t'appelais "ma pauvre Lilian", quand j'avais à prononcer ton nom.

"Je ne croyais pas que M. Noris, arrêté à quelque distance, m'entendit; mais je me trompais. Plus tard, comme je me trouvais dans le salon, il est venu s'asseoir près de moi et m'a dit de sa manière grave, avec ce regard qui oblige toujours à lui donner une franche réponse:

"— Sans le vouloir, tantôt, j'ai surpris l'une de vos paroles dont je voudrais bien avoir l'explication...; seriez-vous assez bonne pour me la donner? En parlant de Mlle Evans, vous paraissiez la plaindre; lui est-il arrivé un malheur?

"— Je ne sais, ai-je dit; Lilian ne m'a écrit que quelques lignes; mais elles étaient si brèves! Autrefois, quand nous étions séparées, elle m'envoyait des volumes! Il y a tant d'années que nous sommes amies! Jamais, avant ces derniers jours, nous n'avions eu de secret l'une pour l'autre..." Il a insisté avec un singulier accent: "Jamais?" J'ai répété: "Jamais!" Et j'en avais le droit, n'est-ce pas? ma Lilian.

"Alors il m'a parlé de notre enfance, m'a interrogée avec quelque chose de si vibrant et de si triste dans la voix, que moi, qui le matin même eusse été charmée de lui être désagréable, je me suis efforcée de lui donner sur toi tous les détails dont je me souvenais. Ils avaient l'air de lui paraître si bons à entendre! et je voyais bien qu'il s'intéressait à toi, Lilian, comme à Vevey. Aussi je ne comprenais plus, je ne comprends plus ce qui se passe entre vous. Chérie, ne veux-tu plus m'accorder ta confiance? Dis-moi ce que tu souhaites que je fasse. Tu sais bien que je te suis dévouée du fond du cœur."

La lettre tomba sur les genoux de Lilian. En elle, venait de se réveiller plus ardent que jamais le désir de ne plus soutenir son rôle d'indifférence aux yeux de Robert, de lui révéler qu'elle s'était éloignée pour un motif grave, si grave que ses lèvres n'avaient pu se résoudre à le prononcer.

Elle la tentation d'agir ainsi était si forte qu'elle se leva pour aller écrire les mots qui se pressaient dans sa pensée. Mais son mouvement même l'arrêta. A quoi bon cette lettre! Ne regretta-t-elle pas déjà celle qu'elle lui avait adressée ainsi, emportée par une folle et première impulsion? Si cette fois encore

elle allait se tromper! Elle devait attendre; et puis quand elle serait plus calme, elle s'efforcerait de faire ce qui lui paraîtrait juste et bien.

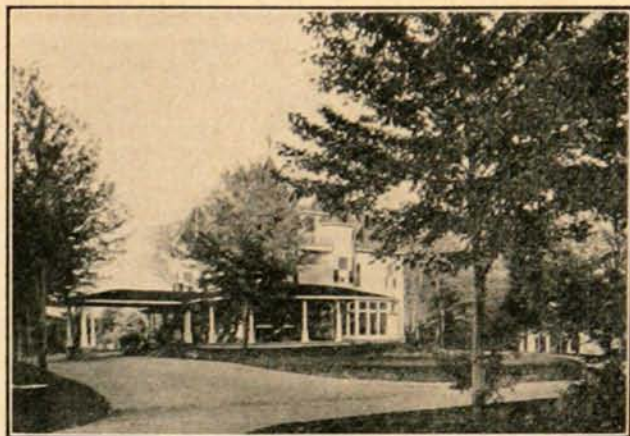
N'était-ce pas déjà une douceur inespérée de savoir que Robert ne l'avait point rejetée tout à fait de sa pensée..., même plus, semblait encore aimer à parler d'elle?

Le lendemain vers la fin de l'après-midi, elle sortit pour sa promenade de chaque jour dans la montagne; et quand elle fut assise à sa place accoutumée, elle prit la lettre

d'Enid pour la lire, la relire, bien qu'elle la sût désormais par cœur.

Mais soudain elle releva la tête, croyant avoir entendu prononcer son nom; et ses mains s'ouvrirent et la lettre d'Enid glissa sur le sol. Debout devant elle, était Robert Noris. Elle se leva toute droite, incapable de dire un mot, de faire un geste, presque effrayée de cette réalisation d'un rêve cru impossible; mais son regard bleu avait un indicible rayonnement.

— Vous n'avez pas même une pauvre



Sanatorium PRÉVOST

INCORPORÉ

INSTITUTION UNIQUE SITUÉE À
CARTIERVILLE, P. Q.
À 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

CURE DE REPOS, DE RÉGIME ET
DE DÉSINTOXICATION,
MALADIES DE LA NUTRITION

Dr ALBERT PRÉVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS

Assistant à la clinique de neuro-
logie à l'Hôpital Notre-Dame,
Spécialiste en maladies
nerveuses.

Dr CHS.-A. LANGLOIS

Assistant Radiologiste à
l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

ADMINISTRATION: - - - ROCKLAND 4052
DÉPARTEMENT DES MALADES 1888

Ecrivez pour prospectus

parole d'accueil pour moi, Lilian? Etes-vous donc si irritée que je sois venu sans votre consentement? dit-il sans cesser de la contempler, comme s'il eût eu peur qu'elle ne lui échappât encore. D'un coup d'œil, il avait lu la tristesse des jours écoulés sur le jeune visage effilé et pâli, dans lequel les yeux paraissaient immenses.

Avant qu'il eût fini de parler, d'un geste irréflecti, elle avait mis ses deux mains dans celle qu'il lui tendait, ainsi que le matin où il l'avait quittée à Vevey.

— Irritée? répéta-t-elle avec une voix de rêve. Oh! non, il me paraît si bon de vous voir! Et pourtant... pourquoi, oh! pourquoi êtes-vous venu? Qui vous a dit que j'étais ici?

— Votre amie, à Lugano. Elle n'a pas été sans pitié, comme vous! Elle a compris que, pour notre bonheur, je devais vous parler, et elle m'a révélé où vous étiez cachée, Lilian, afin que je pusse venir vous demander pourquoi vous m'avez si durement repoussé.

— Mon Dieu, mon Dieu! fit-elle remuée jusqu'au fond de l'âme par cet accent dont il parlait et qui résonnait plein d'une douceur grave dans ce grand silence de la montagne.

— Lilian, continua-t-il du même ton, Lilian, vous souvenez-vous qu'un matin vous m'avez promis d'être ma femme "dans la joie et dans la peine"...? Et pourtant, vous vous êtes reprise tout de suite!

— Parce qu'il le fallait, dit-elle faiblement; et le flot des pensées torturantes monta soudain dans son âme avec une irrésistible force. Le jour où je vous ai fait la promesse dont vous parlez, je croyais en avoir le droit; mais, le soir même, j'ai appris qu'une raison très grave me défendait de devenir votre femme.

— Et vous n'avez pas voulu même me faire connaître cette raison! Pourquoi, Lilian, ne m'avez-vous pas demandé ce que je pensais de l'obstacle auquel vous faites allusion?

— C'était impossible! fit-elle passionnément.

— Et voilà pourquoi vous m'avez écrit des

choses si cruelles; vous avez voulu me faire douter de vous! Pourquoi vous êtes-vous calomniée?

Elle l'interrompit:

— Oh! pardonnez-moi... j'ai eu tort... mais je souffrais tant, je ne réfléchissais plus! Je savais seulement que je ne pouvais plus vous revoir, que je devais tout faire pour vous détacher de moi, car, cela, il le fallait absolument!...

— Lilian, répondez-moi, je vous en supplie. Aviez-vous donc pour moi si peu d'affection que vous acceptiez ainsi sans hésitation l'idée que nous ne nous retrouverions peut-être jamais?

Elle avait une telle soif de sincérité que l'aveu jaillit de son cœur tout frémissant.

— Parce que votre bonheur m'était mille fois plus cher que le mien, je me suis résignée à être séparée de vous... Du moins, j'ai essayé de me résigner!

Un sourire étrangement lumineux passa sur la physionomie grave de Robert et détendit ses traits.

— Alors écoutez-moi, Lilian. Vous m'avez demandé tout à l'heure pourquoi j'étais revenu? C'est que je ne vous avais pas rendu votre parole, moi, que je vous considérais toujours comme mienne et voulais retrouver mon trésor... Seulement...

Sa voix devint basse et tendre comme s'il eût eu peur de l'effrayer.

— Seulement, ce n'est plus Lilian Evans que je désire pour femme, mais Lilian Vincey...

Elle se rejeta en arrière avec un cri d'indicible souffrance et cacha son visage dans ses mains.

— Mon Dieu, vous savez!!! Oh! qui vous a dit?

— Alors vous pensez que je vous aurais ainsi laissée disparaître sans chercher à connaître le motif qui entraînait ma Lilian à se dérober à sa promesse?

— Mais maintenant, vous le connaissez!... Pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi me rappelez-vous mon pauvre rêve fini? J'ai trop souffert, je n'en puis plus!

Les mêmes mots lui venaient aux lèvres que sa mère avait prononcés des années auparavant. Il l'enveloppa d'un regard de suprême tendresse:

— Ma pauvre petite enfant, murmura-t-il. Et il écarta les doigts minces qui voilaient le visage pâli.

— Lilian, mon enfant chérie, regardez-moi. Vous me demandez pourquoi je suis venu vous trouver? Est-ce que vous ne le savez pas? Est-ce que depuis longtemps vous n'avez pas compris à quel point je vous aimais. Et maintenant que je vous ai près de moi, aurez-vous le courage de me repousser?

Elle eut la tentation de répondre à cet amour qui s'offrait à elle en dépit de tout, d'oublier auprès de cet homme la douloureuse épreuve qu'elle venait de traverser, de s'abriter sous sa protection dévouée. Mais elle l'aimait trop pour ne pas songer à lui seul, malgré l'élan de sa jeune âme qui l'emportait vers le bonheur possible.

— Oui, je dois vous repousser, reprit-elle, raidie contre son ardent désir. Je ne puis être votre femme! Je ne puis vous apporter un nom déshonoré. Je ne veux pas que vous puissiez être insulté peut-être à cause de moi. Dans Paris, tout le monde connaîtrait bien vite cette cruelle histoire.

Ce qu'elle disait là, il y avait réfléchi depuis le jour où Isabelle de Vianne lui avait fait sa terrible révélation, depuis qu'en Angleterre, il avait appris tous les détails du procès de Charles Vincey. L'âme déchirée et irrésolue, il était arrivé à Lugano sachant y trouver encore la famille Lynton, altéré d'entendre parler de Lilian. Était-elle responsable, elle,

du crime de son père, le seul qui eût failli dans les deux vieilles et respectables familles dont elle descendait?

Et cependant il avait hésité. Sévère, inflexible sur les questions d'honneur, jaloux que pas une ombre ne passât sur sa réputation d'homme, il avait hésité, jusqu'au jour où les confidences d'Enid lui avaient révélé que Lilian souffrait, lui prouvant en même temps que la jeune fille avait toujours ignoré la malheureuse destinée de son père. Alors les scrupules hautains qui l'arrêtaient avaient été emportés comme des feuilles mortes par un tourbillon de tempête.

Et maintenant qu'il l'avait revue, qu'il la retrouvait toujours la même, délicate jusqu'au scrupule, qu'il subissait de nouveau le charme de sa jeunesse franche, passionnée et fière, il comprenait qu'aucune insulte ne serait capable de l'atteindre quand elle, l'aimée, serait près de lui.

— Lilian, reprit-il avec la même tendresse absolue et grave, il ne faut plus songer au passé, ni à un malheureux homme qui a expié durement ses folies, mais à tous ceux de votre famille qui ont été des gentilshommes, à votre mère, dont le nom est sans tache. Il faut oublier, comme je le fais, cette triste histoire dont bientôt personne ne se souviendra plus. Il faut avoir confiance en moi surtout, ma Lilian. Je vous jure que jamais un mot offensant ne pourra monter jusqu'à vous.

Il vit qu'elle allait parler... mais il l'arrêta d'un geste. Il ne voulait plus entendre une parole de refus tomber des lèvres chères. Autour d'eux, c'était toujours ce grand silence qui permet aux âmes de se parler; à peine, au loin, une faible sonnerie de clochettes. Dans cette brève minute de silence, Robert Noris eut la vision rapide de son existence passée dont le vide l'avait si souvent accablé; ce but suprême de la vie qu'il avait tant désiré rencontrer, il le possédait enfin; il lui était donné de se dévouer, jusqu'au sacrifice de son légitime orgueil d'homme, au bonheur d'un être cher.

— Lilian, acheva-t-il, et sa voix résonnait suppliante, j'ai vécu longtemps isolé, même au milieu de la foule, triste jusqu'au plus profond de mon âme, avec la conviction désolante que je dépensais inutilement mes heures; aujourd'hui, tout ce que je n'avais pas, tout ce dont le manque m'a si souvent fait souffrir, vous pouvez me le donner. Vous êtes toute ma joie, tout mon espoir; par vous seule, je puis être heureux. Ma chère aimée, n'écoutez plus votre orgueil. Ayez pitié de moi, et, comme à Vevey, dites que vous serez ma femme.

Elle avait courageusement lutté, mais elle était vaincue. Elle le regarda de ses yeux pleins de lumière; et alors, sans un mot, elle vint s'abattre palpitante et brisée sur ce cœur de sceptique qu'elle avait rendu capable d'aimer et de croire, et qui lui appartenait désormais tout entier.

— FIN —



D'abord le jeune garçon ensuite l'homme.

Votre garçon-ou n'importe quel garçon-a le droit de s'attendre à recevoir de ses parents, tout ce qui peut le plus efficacement l'aider dans la lutte pour la vie, quand il sera devenu un homme.

Préparez son avenir — \$10.00 épargnés chaque mois durant son éducation lui donneront \$1399.00 en banque dans dix ans.

**LA BANQUE ROYALE
DU CANADA.**

Dentiste GASTON DEMERS

Spécialité:

**Extraction des Dents
sans Douleurs**

1150, St-Hubert

St-Louis 679

Ouvert le soir



Les Potins de Chiffonnette

J'AI passé d'admirables vacances dans des endroits merveilleux du Québec et de l'Ontario où la Compagnie du Grand Tronc m'a transportée d'enchantement en enchantement. C'est ainsi que j'ai visité le Parc Algonquin, un des paradis terrestres, car il y en a plusieurs maintenant que le vrai est devenu introuvable! De là, je retransmets Montréal, mon vieux Montréal qui en ce moment éblouissait de poussière et avait sa grande allure de don César de Bazan sous ses oripeaux. J'y croisais les Américains de tous les âges et de toutes les conditions qui étaient venus payer à Québec l'hommage qui d'année en année, devient de plus en plus enthousiaste. Les mauvaises langues leur attribuent des intentions intéressées, mais pourquoi n'aimeraient-ils pas Québec pour lui-même. N'est-ce pas la terre la plus belle et la plus libre de l'Amérique?

Comme je trouvais bonnes ces vacances! J'avais été si malade ce dernier hiver et sans la cure de repos dans la retraite si belle, si confortable, si réconfortante du **Sanatorium Prevost**, dans la splendide institution de Cartierville, où j'ai connu l'intelligence des meilleurs soins, et la douceur d'une sympathie agissante, je ne jouirais plus de la vie que tant j'aime! Je ne saurais oublier donc que si je puis jouir en ce moment de toutes les beautés de la vie, je le dois au **Dr Albert Prevost**, et aux bienfaits d'un séjour dans son hôpital particulier.

Mais j'ai besoin de revoir mon nord et ses montagnes et de fuir l'air empesté de ma vieille ville. Cette fois, c'est le **Pacifique** qui m'emporte au milieu des plus beaux paysages à travers des chemins taillés dans le roc et qui grimpent en faisant mille méandres. J'y devais passer de longs jours dans une solitude que j'avais eu soin d'avance d'embellir, en cueillant chez **Déom** une collection de livres français et de revues appropriés à tous mes états d'esprit. Chez **Granger**, j'avais également fait provision de joli papier à lettre de la plus fine élégance qui devait faire pâmer d'envie mes plus chics amies. J'avais également demandé à M. Gariépy de me choisir les plus jolis livres canadiens, et le choix était exquis, je ne vous dis que ça! Mais un volume de Bourget demeurait introuvable que je découvris tout de même à la librairie **Pony** avec quelques autres aussi aimables de nos modernes. Je promenais donc une bibliothèque ambulante. Mais aurait-on l'idée d'aller à la campagne sans

et y traîner tout un bazar de livres. C'est beau la Nature, mais il faut chauffer ses enthousiasmes en lisant de belles descriptions dans de beaux livres. Ainsi on oublie les piqures des moustiques!

Je parlais les nerfs détraqués, et l'humeur en marasme. D'une jeune fille aimable et follette, la nervosité faisait un être inendurable. Mais avec mes bouquins, j'emportais ma nourriture du **Dr Chase**. Quel bienfait je lui dois à ce docteur-là, et avec quelle sincérité je le recommande à tous les détraqués jeunes et vieux qui sentent leurs nerfs les tirailler!

Je commençais à me croire oubliée dans ma retraite, étroitement cernée de hautes montagnes, où les bruits du monde ne parviennent pas, et à me désoler un brin de ne rien recevoir, quand m'arrive un samedi soir, une boîte longue et fine dont je devinais le contenu. Un parfum de roses s'en exhale et quelles roses! Belles comme sait les choisir **M. Victor Lemieux** qui, après avoir fait la guerre, vit aujourd'hui dans les fleurs au centre du florissant commerce que tenait anciennement **Ed-Gernaey**. C'était l'ami, qui se rappelait ainsi discrètement à mon souvenir. Je compris l'appel que me criaient ces roses et le lendemain, remise de toutes mes fatigues, rafraîchie et reposée, je m'en reviens vers la cité reprendre le train-train de ma vie si remplie, mon Dieu, si remplie...

D'abord, je cours acheter ma **Revue Moderne**. Que voulez-vous que fasse une femme chic sans sa revue où elle trouve tous les magasins à fréquenter, tous les coins à explorer, toutes les suggestions pour la mode, la beauté de la lecture, et que sais-je encore? Elle sait tout, et renseigne sur tout. C'est la grande amie. Ma petite maison me fait fête, elle est grande comme quat'sous, mais si artistiquement agencée, si vous la voyiez. C'est un artiste qui l'a composée dans tous ses détails, qui en a choisi l'ameublement, les tentures, les papiers, qui y a accroché les cadres et disposé les bibelots. Tout y est d'un cachet charmant, je vous l'affirme, et avec d'autant plus de laisser-aller que je n'y suis pour rien. J'avais appris par notre revue qu'**Armand DesRosiers** était l'artiste à consulter avant de décider de son ameublement. J'y allai donc dans ce **Studio de Luxe**, où tout est œuvre d'art. Un monsieur à belle moustache m'y fit accueil. Nous convînmes de tout. Et dans un rien de temps, et avec un montant léger en somme, je me

trouvai installée dans un coin ravissant avec de larges fauteuils, — larges, c'est une manière de parler, mais si harmonieusement proportionnés au style et à la grandeur de mon "home". Je vous raconterai quelque jour, par le menu les détails de mon chez-moi. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que c'est ravissant, oui, ravissant! Donc, j'y arrive contente de retrouver mes affaires. D'abord le bain, mon joli bain blanc qui m'appelle; je me plonge avec délices, en humant le parfum de mon savon **Pears**, vous imaginez bien que je n'en connais pas d'autre! Puis, comme je veux avoir une peau claire douce et veloutée, que je veux être un peu belle avant de revoir l'ami qui m'envoie de si belles fleurs au fond du nord, c'est la **crème orientale de Gouraud** que j'utilise, la fameuse crème qui donne à votre peau, une blancheur tout à fait naturelle! Comment font les femmes qui n'utilisent pas ce triple et précieux produit du **savon médicinal**, du **Cold cream** et de la **Crème orientale de Gouraud**? Je me le demande sérieusement, en me regardant, si fraîche, dans la glace que le **Studio de Luxe** m'a fournie pour ma toilette? Il y a des femmes qui ne se soucient ni de leur beauté ni de leur taille. Elles s'engouffrent dans le premier corset venu, sans songer que le **Dominion Corset** à la **Divia**, le **Goddess** et autres marques qui s'adaptent à tous les genres de taille, les réforment et les disciplinent. Il y a vraiment des femmes qui méritent d'être déclarées laides et inélégantes puisqu'elles refusent d'utiliser les merveilleux moyens que l'industrie moderne offre à leur beauté et à leur grâce.

Je viens de recevoir à l'instant, un choix de lingerie fine que **Madame Tancrède Trestler-Mongeneis**, la délicieuse artiste modiste de l'avenue Laurier, a choisie à mon intention. Comme c'est joli tout cela, doux et harmonieux! Madame Mongeneis que vous avez du goût, et que je le bénis votre goût qui me donne l'impression, ainsi parée, que je suis un précieux bibelot de femme, ce qui ne m'empêche pas, vous savez, vous autres, qui pincez les lèvres, que je suis également une femme sérieuse et charitable, oui charitable, puisque je vais tout à l'heure porter une boîte d'**Aspirine Bayer** à **Henriette** qui vient de me téléphoner qu'elle crève du mal de tête. — As-tu pris de l'**Aspirine**? lui ai-je demandé tout naturellement. — Mais oui, des douzaines! Des douzaines, c'est impossible... Mais à propos, de quelle

marque? Henriette me nomme une marque inconnue. A-t-on jamais vu se bourrer de remèdes qui ne sont pas réputés, tandis qu'il y a **Bayer**. Et il faut que j'aille secourir Henriette et la guérir, puisque ce soir nous allons entendre ensemble les œuvres du grand compositeur canadien, **Alexis Contant**, au Ritz-Carlton. Quelle fête ce sera, émouvante et réconfortante, et quelle joie de rendre ainsi hommage à l'immense talent d'un compositeur canadien-français. Car si je vous semble futile à vous conter tout ce qui me passe par la tête, je suis tout de même une patriote, pas à la manière d'Armand Lavergne, non, mais une, tout de même!

Comme je vais endosser la petite bottine que m'a vendue **Thomas Dussault**, le bottier de toutes nos élégantes, une douleur horrible me mord le petit orteil. Horreur! j'ai un cor, un affreux cor! Que vais-je devenir? Je ne puis tout de même pas chausser un vieux soulier, qui jurerait avec ma toilette. Et je suis ennuyée, ennuyée, quand soudain, je pense à **Freezone**. Non, mais étais-je bête. J'avais **Freezone**, et j'allais souffrir! Vite, une application, et c'est guéri. Le vrai miracle. Ma bottine me semble légère tandis que je trotte mon kodak sous le bras vers la **Photographie Larose**. J'ai dans ce kodak et dans les films qui l'accompagnent tous mes souvenirs de l'été. Non, mais est-ce gentil un **Kodak canadien**? M. Larose me dit: "Vous voulez que je vous développe tous ces films. Ce sera facile et satisfaisant. Avec le **Canadian Kodak**, on ne rate jamais sa photo." Je suis contente. J'ai confiance dans mon kodak et dans mon photographe. En sortant de là, je rencontre Marie C., belle à ravir, et qui renifle en m'approchant: "Oh! que tu sens bon!" Je te crois, — que je répons, — je me parfume au **Coty**! — Mais le **Coty**, coûte horriblement cher? Cela dépend, si tu vas le chercher chez Paul Bergeron, tu auras du **Coty**, Ernest, pour les dames, à un prix fort raisonnable." Marie qui est affreusement imiteuse s'en va de son pas rapide vers la pharmacie Bergeron, et elle dira ce soir, au théâtre chez **Kerhulu et Odiau**, où l'on mange de si bons gâteaux et des chocolats à la **Marquise de Sévigny**, oui, ma chère, où elle a trouvé cette senteur exquise. Mais en me retournant, je me frappe sur la petite Madame C., qui traîne son bambin de sept ans qui rayonne et me crie: Mam'zelle Chiffonnette, j'ai ma banque de Noël, moi aussi." Qu'il est gentil ce mignon dans sa joie de thésaurisateur, et comme la **Banque d'Ho-chelaga** a eu une heureuse idée d'inviter ainsi les petits, et les grands aussi à pratiquer une sage économie. Madame C. veut m'expliquer qu'elle a trouvé cette annonce dans la *Revue Moderne* et qu'elle a été ravie d'intéresser son petit à cette caisse de Noël. Il a déjà son livre de banque à la **Banque d'Epargne**. Cela lui en fera deux, continue la jolie Madame X., on ne peut jamais trop leur apprendre le chemin des banques. Bravo! comme c'est bien! Nous causons encore quand, poussant une voiture, nous apercevons l'une de nos amies, maman d'un ravissant bébé, éblouissant de santé. Comment c'était-là le petit poussin sans plumes que nous croyions voué à la mort, quelques mois avant, et la mère victorieuse d'expliquer que si son bébé débordait de santé, si ses yeux sont brillants et ses joues rouges, elle doit ce bienfait au **Lait Borden** qui alimente uniquement son superbe rejeton. "Quand à moi, termine-t-elle, pour expliquer sa mine florissante, je prends mon **Bovril** régulièrement, et mes troubles d'estomac ont disparu." Mais le **Horlick**! — fait Mme X., quel lait délicieux aussi! Et quand son bambin entend ce mot, le voilà qui pleurniche

pour qu'on lui donne son lait favori. Je laisse les mamans à leurs confidences, car j'ai un rendez-vous pour trois heures chez **Desjardins**, le grand magasin de fourrures où je me paie le luxe d'un manteau d'écureuil, je ne vous dis que ça! Ce que je suis chic là-dedans; je m'admire dans toutes les glaces du grand magasin, et je vois des Américains qui me lorgnent sans se gêner, projetant, cela se voit, d'en acheter de semblables à leurs femmes et à leurs filles. Je suis très contente de moi quoique mon compte, mon beau compte de la **Banque de Montréal** va s'en trouver allégé pour un moment. Je ménagerai plus les mois suivants pour réparer la brèche, et d'ailleurs je n'aurais pu nulle part ailleurs que chez **Desjardins** m'acheter un aussi beau manteau à d'aussi doux prix. Puis une course chez **Jaeger** pour me choisir les souples sous-vêtements et les chandails élégants dont j'ai un pressant besoin, et je me rappelle soudain que le dentiste m'attend à trois heures et demie. Au coin de la rue, je rencontre Raoul qui sortait de la **Banque Royale**, où il dépose tous ses fonds, et il paraît qu'il est riche. Tant mieux, car M. Raoul est l'heureux élu de Chiffonnette, et pour savoir dépenser de l'argent, elle est un peu là Chiffonnette! Raoul me fait fête. Seulement je remarque que ses yeux sont battus, et il m'explique qu'il vient de perdre son vieil oncle et qu'il vient de prendre avec la **Société Coopérative de Frais Funéraires** tous les arrangements pour les funérailles qui auront lieu le lendemain — "Mon oncle laisse une jolie fortune et l'homme d'affaires averti laisse tout son patrimoine entre les mains de l'**Administration Générale**. En ma qualité d'héritier, je suis ravi, très content." Cela me ramène au chapitre de mes propres affaires: — Puisque vous allez en ville, mon vieux Raoul, vous seriez bien aimable de prendre une assurance sur mon mobilier à l'agence de la Royal, chez **Hurtubise et Saint-Cyr**, et de passer chez **Lamontagne** payer cette dernière malle garde-robe qui est un vrai bijou. Vous la verrez. Raoul est l'homme complaisant par excellence, et vous avez toujours l'air de lui rendre service en le bourrant de commissions — "Cela va très bien, me dit-il, je dois passer également chez **Fortier** acheter un Mimeograph qui nous est indispensable au bureau, arrêter chez **Derome** commander de ces magnifiques fleurs artificielles que j'ai promis d'offrir à ma tante Rose qui les adore. "Cher Raoul que vous allez donc me rendre heureuse, et je vous demande pardon de vous quitter si vite."

Le Docteur **Arthur Beauchamp** m'attendait, et il me fit en douceur le travail que je redoutais. Je n'avais rien senti... "Cela ne m'étonne pas fait le docteur, un bon dentiste ne fait jamais mal." Et cela me rappelle que Phrosine qui ne jure que par le dentiste **Gaston Demers** m'a fait la même remarque l'autre jour. Mais je vais au Ritz ce soir, — et je ne suis pas coiffée. Un coup de téléphone chez **Punde et Boehm**, et je serai tout-à-l'heure l'une des plus jolies femmes de Montréal. J'ai promis à Criquelette, ma petite amie de lui adresser de la musique. Vite tout de suite, une course chez **Raoul Vennat**, où je me laisse tenter par de délicieuses broderies, et le tramway m'amène chez **Morency**, où je fais choix d'une peinture de Lamarche et d'estampes anciennes et modernes qui vont enchanter celles qui les recevront pour éternelles. Puis me voilà en quête d'un service d'argenterie d'un modèle élégant. J'ai mon affaire: Un nom me traverse le cerveau: **Community Plate**, et comment penserai-je à une autre marque quand je sais que celle-là est la plus pratique. Il me faut encore une nappe, une vraie qui

fasse pâlir de jalousie quelques bonnes amies, et je cours chez **Cahill** où je fais un choix de toiles merveilleuses et de dentelles ravissantes, puis dare-dare au **Greenwich Shop**, où en attendant l'heure du thé, Gabrielle. Yolande et Germaine dévalisent le comptoir où l'on trouve des merveilles. Ces demoiselles organisent des bridges et le **Greenwich Shop** offre de délicieux prix. Puis c'est le thé, et l'on cause, cause... Tout d'abord des sandwiches et au jambon **Contant**, nous n'en voulons pas d'autres, et du thé **Blue Bird**, s.-v.-p., c'est le seul qui soit vraiment bon, et quel arôme! respirez-moi cela!... Ces gâteaux si légers et si exquis ont été faits avec de la poudre **Magic** affirme Germaine qui s'y entend. Gabrielle nous explique que le joli brimborion avec lequel elle joue, est la **Parfumette du Beaver Trading** qui dégage un parfum exquis, et ne coûte qu'un dollar, et de cela nous glissons à **Piver**, à ses parfums, à ses lotions, à ses poudres... Mon Dieu que les femmes sont donc tentées! susurre Gabrielle qui vient de réclamer à grands cris le **Ketchup Clark** pour donner plus de piment encore à ses sandwiches. Je remarque tout à coup que le nez, le tout petit nez de Yolande est surmonté d'un délicat binocle. "Mais, il a bien fallu que je m'y résigne, heureusement que la maison **Carrière et Sénécal** m'a pourvu de ce gentil petit machin qui tient tout seul et ne pèse pas une plume... Puis pendant que je suis en frais de passer mon monde en revue, je constate que Germaine a perdu ce vilain duvet qui ombrageait malencontreusement sa lèvre supérieure. Yolande qui voit tout avec son pince-nez me glisse: "Elle a usé du **Vazelo**". Bonne idée qu'elle a eue là, cette chère Yolande... Gabrielle se penche tout près de nous et raconte: "Vous savez que je me suis fait tirer les cartes, mais oui, par **Madame Berthe**, et ce qu'elle m'a dit de choses... j'en rêve!" Vite réclame Germaine qui raffole de tout cela, vite ta **Waterman**, ma petite, que j'enregistre cette adresse. Et tandis que Germaine écrit, Yolande se met à vocaliser à mi-ton. "Peste la jolie voix!" Il paraît que j'ai une fortune dans le gosier, et c'est depuis que je vais à l'**Ecole de Musique de Montréal**... mais oui, vous savez bien fondée par Madame McMillan, ô la bonne école... "J'y serais allée moi-même déclare Gabrielle, si je n'avais eu maman à soigner, maintenant que nous avons auprès d'elle, l'une de ces excellentes gardes **Ville-Marie**, je vais pouvoir suivre des cours. Pendant que j'étais à la maison, j'ai soigné ma peau, et vous devez constater que mon teint s'est singulièrement amélioré, et grâce au **Lait des Dames Romaines**, que je vous recommande... Nous n'avions plus ni sandwiches ni thé. Allons sauvons-nous maintenant..."

A la maison, je trouve ce billet de Henriette: "Merci, tout va bien. Ton remède a opéré, et pour te prouver ma gratitude, je t'envoie un flacon d'**Houbigant**. Tu m'en diras des nouvelles." Cette chère Henriette!

Dans la cuisine je trouve Annette gémissante et éternuante. Une grippe sans doute. Vite, ma vieille, un verre de **Riga** et une prise de **Nazaline Chretien-Zaugg**, et vous ne sentirez plus aucun mal. C'est votre rein Annette, qui fait des siennes. Demain, vite à la consultation du **Dr J. M. E. Prevost**, vous savez le fameux spécialiste pour les maladies comme la votre, qui a sauvé mon oncle qui était cependant condamné, et qui se porte aujourd'hui comme le Pont Neuf...

Annette se désole de n'avoir pas préparé un dîner soigné comme si elle ne savait pas que je ne mange le soir que du **Riz Soufflé (Puffed Rice)**, et qu'aucune nourriture ne vaut celle-là pour nous tenir en bonne santé et de belle humeur!

Puis tandis que je savoure mon petit souper, Annette m'explique que ma cousine a téléphoné pour savoir le nom de cet institut qui prépare les jeunes gens à passer leurs brevets... l'Institut Laroche, c'est ça, et elle aura oublié la brave cousine qui oublie tout.

Je regarde autour de moi, et je suis surprise de voir que les meubles reluisent comme autant de miroirs. Annette rassénérée par mes bons remèdes m'annonce triomphalement qu'elle les a tous passés à l'Imperial Ioco Liquid Gloss dont l'annonce lui est apparue dans la Revue Moderne. Bonne et soigneuse et dévouée Annette, va!

Mais toutes ces courses m'ont fatiguée; je me laisse aller tout doucement sur le divan, après m'être soignée avec cette merveilleuse Vaseline au menthol de Chesebrough qui me délivre immédiatement de tout mal de tête. Et tandis que je me repose, j'entends comme dans un rêve vibrer le timbre de la porte d'entrée. Annette arrive avec des petits paquets. J'ouvre fébrilement, car je suis aussi curieuse que je suis gâtée: un délicieux bouquet de corsage de chez McKenna dans l'un, et dans l'autre un ravissant rang de perles de chez Scott et Bousquet. O mon Raoul, que tu es délicieux et que je t'aime. Cette fois, je songe à le rendre heureux, très heureux, et quand nous serons mariés...

Le voyage de noces en Europe, hein, et par la Ligne Française encore! Car je n'imaginais pas que l'on puisse en choisir une autre!

Chiffonnette.

A NOS ABONNÉS

Nous serons reconnaissants à ceux de nos abonnés qui ont jusqu'ici négligé de régler leur prix d'abonnement de vouloir bien se mettre en règle avec notre administration, dans le plus bref délai, afin d'empêcher des demandes réitérées de notre part, demandes qui nous sont pénibles mais auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, tenus que nous sommes de rencontrer de lourdes et périodiques échéances.

LA DIRECTION.

AGENTS DEMANDÉS

La Revue Moderne demande des Agents dans toutes les parties du pays et des Etats-Unis. Très haut pourcentage payé.

Prière de s'adresser au Gérant de LA REVUE MODERNE.

147, rue Saint-Denis,

Montréal.

Tel. Est 1418



Porte-Plume Ideal Waterman

"Le Père de Tous"

Le plus approprié des cadeaux de Noël ou du Jour de l'An. Cette plume qui ne fait jamais défaut est par sa qualité supérieure et sa beauté un souvenir constant de votre souci de plaire et de votre bon jugement

Modèle régulier, de sûreté, à remplissage automatique

\$2.50 à \$25.00

Emballage spécial des Fêtes

Choix d'assortiment et d'essai dans tous les meilleurs magasins

Waterman Company Limited.

179 rue St. Jacques, Montréal

New York Boston Chicago
San Francisco London Paris

No. 52 \$2.50
No. 42 avec anneau \$3.25
No. 55 avec clip \$5.25
No. 12 avec clip \$2.75

LA REVUE MODERNE

est éditée par Mme Madeleine Gleason-Huguenin, 147, rue Saint-Denis, Montréal, et imprimée par la Cie d'Imprimerie Moderne, 39, rue Dowd, à Montréal.

Adresse postale: Casier 35, Station N.

Montréal.

Téléphone Est 1418.



NOËL ! NOËL !



ADEMI-AVEUGLÉS par le tourbillon incessant des gros flocons de neige, dont le vent les saupoudre, deux passants hâtent le pas, et marchent en baissant la tête, pour se défendre contre cette bise qui cingle. — "Nous y voilà" s'écrie une voix fraîche de jeune fille qui, désignant de la main la façade éclairée d'une maison, s'arrête un instant pour regarder la silhouette sombre d'un vieil arbre

tordu et dépouillé, sur les branches duquel se pose délicatement une neige moelleuse et éblouissante, que la bourrasque n'enlève qu'en partie. Puis il y a aussi le petit jardin de givre et de glace... Mais une porte s'est ouverte et, de l'intérieur, une voix virile appelle les visiteurs: "Entrez les fiancés, venez vous réchauffer à la flamme de Noël!" Entouré, félicité, le jeune couple répond à celui-ci, à celui-là, puis Jeannette, la joyeuse Jeannette, qui a fini par enlever à son amie son manteau et ses fourrures, l'entraîne vers le petit salon où se célèbre la fête du vingt-cinq décembre. Sur le seuil, Simonne s'immobilise. — "Que fais-tu?" demande Jeannette... "Ah!... tu veux l'assurer que ton fiancé te suit. Trop de zèle, ma mie..." "Tais-toi, moqueuse, que Louis se tire d'affaire seul, je regarde les enfants autour de leur arbre... Quelles frimousses à croquer!" "Allons, les petits, souhaitez le bonjour et beaucoup de bonheur à votre amie Simonne et à son fiancé," dit une jeune femme qui s'avance de la pièce voisine, la main tendue aux arrivants. Les enfants s'exécutèrent bruyamment, et la petite Paule, l'aînée, qui a presque huit ans et une curiosité très éveillée, s'enquiert près de son oncle Charles, de ce que peut être "un fiancé." "Trop fort pour moi," répond celui-ci, "à un autre de te renseigner, Paulette". Et son œil interrogeant le nouveau venu, Louis R... dit en riant: "Qu'est-ce que c'est... mais c'est tout comme moi!" Paulette ne semblant guère satisfaite de cette réponse, tante Lucie, qui caresse consciencieusement un chien de laine blanche, que Gabi vient de déposer sur ses genoux avec la recommandation d'en prendre bien soin, demande à sa nièce: "Est-ce selon ton goût, au moins, Paulette, un fiancé? Tu ne dis rien?" L'enfant hésite un peu, puis répond en toute sincérité: "Je ne sais pas".

Le goûter des petits est servi. Toutes les bonnes volontés sont réquisitionnées en l'honneur des convives, puis quand, le repas terminé, les enfants regagnent leur paradis terrestre: "Au tour des grands enfants," dit madame L...

Au salon, Gabi brandit avec enthousiasme une lettre qu'elle vient de découvrir, dissimulée entre les branches du sapin, et le petit Jean vient chercher maman et tout le monde pour voir ce document. Un délai est demandé, puis la maîtresse suit ses hôtes et remet discrètement un peu d'ordre dans le désarroi des jouets et des meubles. L'air solennel, l'œil amusé, monsieur L... regarde la lettre que s'empresse de lui remettre Gabi. Il annonce qu'il va en donner lecture, et sa femme suggère de supprimer l'éclairage électrique et d'accomplir cette cérémonie à la lueur des bougies de l'arbre, qui, symbole et souvenir de cette fête des enfants, doit briller de son propre éclat. Voici que le sapin resplen-

dit tel un bouquet de féerie; ses scintillantes et pâles petites flammes, seules avec la flambée du foyer, éclairent maintenant la pièce. On s'installe. Le petit Jean appuie sa tête ébouriffée sur les genoux de sa mère, puis, en demi-cercle, se placent Paulette qui arrange avec soin sa robe brodée, Robert et Guy caressant du regard un jeu de quilles et une locomotive qui gisent dans un coin, et Gabi, la blondine, qui tient un bon-

bon à la main. Puis, un silence parfait régnant, monsieur L... lit à haute voix, scandant chaque phrase de Santa-Claus:

"Mes chers petits enfants, je n'ai pu présider aujourd'hui votre fête de Noël. Je sais que vous avez de bons parents qui se chargeront de vous remettre avec mes bons souhaits, les dons de l'enfant Jésus. Je suis bien vieux, bien usé, Saint-Nicolas, de même, est loin d'être jeune, et il y a tant de petits pauvres que nous secourons et égayons de notre mieux, que notre temps est bien employé à recueillir les offrandes de jouets, de friandises et de vêtements que les gens charitables nous réservent à l'époque de la fête du petit Jésus.

Puis-je compter, qu'en souvenir de votre plaisir d'aujourd'hui, vous vous efforcerez de ne pas briser vos jouets pour pouvoir, l'année prochaine, offrir à vos petits camarades pauvres, ce dont vous serez lassés? Ils sont contents de peu, ces petits abandonnés, mais comme ils sont nombreux, il faut beaucoup de jouets, beaucoup de bonbons!

A une autre année, mes amis.

Votre tout dévoué,

Santa-Claus.

La lecture de ces recommandations patriarcales produit des effets divers. Les uns répriment leur envie de rire, Simonne glisse à son amie Jeannette, que ce "style lui est d'une tournure familière," ce qui fait hausser les épaules de cette dernière, qu'on soupçonne sur de simples indices sans valeur, dit-elle. Robert songe qu'on lui gâte un peu son plaisir, en lui rappelant de prendre soin de sa locomotive. Paule n'est pas disposée à donner de suite le joli petit lit où elle va laisser dormir Laurette, sa poupée blonde. Mais Gabi, qui a le cœur sur la main et qui, d'ail-

leurs, s'est rassasiée de friandises, examine le contenu... entamé d'un cornet de bonbons et les met de côté... pour l'année prochaine... Puis la lassitude de ce jour de brouhaha diminuant l'ardeur des enfants, madame L... leur recommande de se tenir tranquilles "pour écouter la musique que Simonne va leur faire, n'est-ce pas?" "Certainement," acquiesce la jeune fille. D'un geste de la main, elle arrête Jeannette qui veut augmenter le luminaire. "Non, non, j'ai assez de clarté. Je sais de mémoire ce que je veux vous chanter". Les messieurs s'éloignent un peu pour déguster leurs cigares, tout en ne perdant rien de la scène. Les bébés se blottissent dans des bras complaisants. La chanteuse commence un délicieux "Noël" d'une voix argentine. Un écho vibre lorsqu'elle prononce les paroles du refrain... Il enchante si bien ses amis, que personne ne songe à parler de suite, lorsque le dernier accord cesse de résonner... les enfants parce que le sommeil les gagne... les autres parce que leur oreille entend encore l'ingénuité exquise du chant que Simonne a traduit par une harmonie si légère qu'elle semblait un blanc flocon de neige que le vent n'entraînerait pas, mais qu'il aiderait à flotter dans l'atmosphère...

Québec, décembre 1922.

ODILE.



Le petit salon où se célèbre la fête du 25 décembre



Le Sphinx Blanc

(suite)

par GUY CHANTEPLEURE



RÉSUMÉ DU PREMIER CHAPITRE.—*Gabriel Régner, peintre de grande valeur avait épousé Bérengère de Croix-Plessis qui lui avait laissé en mourant une fille, Sylvette. Cette enfant vient de rentrer auprès de son père après avoir reçu son éducation dans une pension renommée. Gabriel Régner a gardé de chaleureuses relations d'amitié et de famille avec un seul parent de sa femme François de La Teillais, conseiller d'ambassade à Londres. Gabriel Régner souffre d'une maladie de cœur, qui une nuit l'emporte brutalement. Sylvette manque mourir de douleur, dans son testament et une lettre le peintre a recommandé sa fille à M. de La Teillais, son meilleur ami, et il exprime le vœu que François aime et marie Sylvette.*

Vers midi, elle reçut la visite du médecin qui, sur ses instances éternelles, l'autorisa à se lever.

Quand elle eut revêtu son uniforme, noué à la manche d'une étroite cravate de crêpe, Sylvie fut conduite à Mlle Decharme qui, lui épargnant l'émotion de revoir aussitôt ses compagnes et de recevoir leurs condoléances, l'installa dans le petit salon où les élèves ne pénétraient qu'appelées par la directrice.

Pensant qu'elle préférerait être seule, Mlle Decharme s'éloigna sous un prétexte et ne revint qu'au bout d'un quart d'heure.

— Ma chère enfant, commença-t-elle, voici M. le comte de La Teillais qui...

Mais déjà, d'un élan, François de La Teillais entra, allant à Sylvie. Il était très pâle, il avait les yeux rouges, ses lèvres tremblaient. "Sylvie, ma pauvre petite Sylvie, nous sommes bien malheureux."

Une sorte de cri déchira la gorge de Sylvie. Il avait dit *nous*, lui! Il souffrait! Il avait pleuré.

De toute sa détresse éperdue, la jeune fille regarda La Teillais, puis, brusquement avec un sanglot, elle se jeta dans ces bras amis qui se tendaient vers elle.

VII

Lorsque la dépêche de Me Lecoutellier lui était parvenue, François se trouvait à Paris, arrivé depuis la veille, en congé régulier et officiellement avisé de sa nomination de ministre plénipotentiaire au poste qu'il avait souhaité.

Il était parti le soir même, bouleversé, malheureux, quittant tout dans sa hâte de répondre au funèbre appel.

Sylvie le voyait chaque jour. Ce fut par lui qu'elle voulut savoir les détails qu'on avait pu recueillir sur la maladie, les derniers moments de son père.

Des visites de son tuteur, de l'heure ou du moment qu'il passait à la pension Decharme, Sylvie avait fait inconsciemment l'espoir, l'attente, l'intérêt quotidien de sa vie d'orpheline, de sa pauvre vie désorganisée et encore incertaine.

On eût dit qu'en laissant, à François, sa fille bien-aimée, M. Régner avait pu faire passer de son cœur au cœur de l'enfant, la confiance absolue dont ce legs était une dernière preuve.

Depuis qu'elle se savait sous cette protection à laquelle elle s'abandonnait sans lutte, sans crainte, Sylvie s'était déchargée du soin de songer à l'avenir.

Elle n'ignorait pas cependant que, nommé ministre au Japon, son tuteur dût la quitter, mais il ne partirait que dans six semaines ou deux mois. Dans la langueur morale ou elle était peu à peu tombée, il lui semblait vaguement que le jour de ce départ ne devait jamais venir. Puis M. de La Teillais lui avait promis que, d'ici là, il arrangerait pour elle une vie qui serait paisible et douce; il lui avait parlé de cette dame à qui son père mourant avait rêvé de la confier et qui était si bonne, si aimable et si seule.

Dans quelques jours, je verrai Mme Prévost, avait-il dit, elle a perdu il y a bien longtemps déjà, son unique enfant qui avait alors votre âge, et elle est dans la vie aussi isolée que vous-même. C'est pourquoi, je voudrais vous laisser à elle, Sylvie. Je suis sûr qu'elle vous aimera tout de suite, et que vous l'aimerez bientôt.

Sylvie en venait à s'imaginer que Mme Prévost n'était plus pour elle une étrangère.

Au bout d'une dizaine de jours, La Teillais dut quitter Angers et vint faire ses adieux à Sylvie.

Il déplorait de s'éloigner ainsi, au moment

où l'année allait finir, à la veille de ces jours de fête qui rendent la solitude plus lourde et qui mêlent au chagrin une si subtile, une si cruelle amertume.

Le 1er janvier, Sylvie recevrait un envoi de Paris, des livres, un joli bibelot pour sa nouvelle chambre, et puis une longue lettre.

— Comme vous êtes bon, fit la jeune fille, oh! si bon, si bon! Je ne sais pas bien vous dire, mais je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi.

Elle parlait doucement, la voix un peu émue, en levant sur François ses grands yeux d'eau bleue, ses yeux tendres et confiants. Près de la porte, elle dit gentiment: "Au revoir, mon tuteur!" puis, d'un mouvement très simple de fillette reconnaissante, elle tendit son front. Et François baisa en souriant les blondes bouclettes qui s'obstinaient à danser, rebelles à la discipline de la grosse natte sévère.

Demeuré seul, il haussa les épaules. Était-il possible que son ami eût sérieusement songé à le marier avec cette enfant!

Il eût été navré que le plus léger soupçon du vœu émis par Gabriel, que la moindre arrière-pensée, quelle qu'elle fût, pût troubler, maintenant ou jamais, l'heureuse simplicité, la cordialité paisible des rapports affectueux qui s'étaient établis d'eux-mêmes, entre lui et sa toute jeune pupille, et auxquels il tenait vraiment. Pauvre petite!

En quittant la pension Decharme, La Teillais alla prendre congé de Mme Lecoutellier, qu'il trouva seule.

— Quand nous reverrons-nous? demanda-t-elle comme il se disposait à partir.

— A la fin de la semaine prochaine si c'est possible. J'espère, qu'alors, tout sera convenu, fixé pour Sylvie Régner et qu'il ne me restera plus qu'à la conduire à Mme Prévost.

Librairie PONY,

374, Ste-Catherine, Est, MONTRÉAL

Telephone: Est 2855

Sur réception de la somme de \$1.00, nous vous expédierons par poste 5 volumes à choisir parmi les titres suivants:

TARTARIN DE TARASCON par Alphonse Daudet.

EDDY et PADDY, par Abel Hermand.

POIL de CAROTTE, par Jules Renard.

SAPHO, par Alphonse Daudet.

EDUCATION de PRINCE, par Maurice Donnay.

L'ACCUSATEUR, par Jules Claretie.

LES FRÈRES ZEMGANO, par E. de Goncourt.

LE RÊVE, par Emile Zola.

SONIA, par Henry Gréville.

TARTARIN sur les ALPES, par Alphonse Daudet.

Messieurs les Ronds de Cuir, par Courteline.

LES DEUX SOEURS, par Paul Bourget.

LE FANTÔME, par Paul Bourget.

MIARKA la fille à l'Ours, par Richépin.

L'EAU PROFONDE, par Paul Bourget.

LA FAIBLESSE HUMAINE, par P. Marguerite.

UN CRIME d'AMOUR, par Paul Bourget.

COMPLICATIONS sentimentales, par P. Bourget.

La FORTUNE d'ANGÈLE, par André Theuriot.

PAPA, par Louis de Robert.

Le MÉNAGE du PASTEUR NODIER, E. Rod.

LE CHATEAU de SABLE, Henry Hirsch.

L'HOMME qui ASSASSINA, Claude Farrère.

LES CŒURS UTILES, Paul Adam.

IMPORTANT: Veuillez nous donner, en plus des ouvrages demandés, plusieurs titres susceptibles de remplacer ceux qui pourraient manquer au moment où nous parvient votre commande

— Pauvre enfant! Il doit être facile de l'aimer! Et vous savez que, si vous ne m'aviez pas dit que son père tenait à ce qu'elle vécût à Paris, je me serais très volontiers chargée d'elle, fit Mme Lecoutellier très simplement de sa douce voix maternelle. Vous témoignez-elle de la confiance, de l'amitié?

— Beaucoup. Nous sommes, elle et moi, d'excellents amis. Pour peu, je l'aurais emmenée au Japon. Voyez, Madame, combien tout se fût trouvé simplifié si je n'avais pas eu la sottise de rester jusqu'à ce jour le célibataire endurci auquel vous avez adressé tant d'aimables sermons!

— Ou si le beau projet de ce pauvre M. Régner vous avait paru acceptable, suggéra Mme Lecoutellier avec un sourire.

La Teillais eut un geste éploré.

— Oh! Madame, supplia-t-il, ne revenons plus sur cette chimère de mon malheureux ami, et oubliez-la, je vous en prie. J'aurais dû la taire, même à vous.

— Nous sommes, mon mari et moi, les gens les plus discrets du monde, reprit l'excellente femme; le secret professionnel, vous savez! J'oublierai votre confiance... demain, je vous le promets, mais, aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de penser...

— Quoi? chère Madame.

— Oh! je suis très romanesque, sans qu'il y paraisse! moi, continua Mme Lecoutellier en riant de toute sa gaieté tranquille. Et je trouve que ce serait très gentil ce petit mariage!

La Teillais eut l'air consterné.

— Hélas, Madame, j'ai trente-six ans! Ce ne serait pas un petit mariage, ce serait une grande folie! Je vous assure que je ne me sens plus assez jeunet pour jouer au ménage et à la poupée. Moi amoureux de Sylvie! Mais Sylvie n'est qu'une enfant. Et puis...

Son air désolé s'accrut:

— Et puis, aurait-elle cinq ou six ans de plus que... Voyons, ma chère, ma bonne madame Lecoutellier, comment voudriez-vous que je fusse amoureux de cette jeune fille! moi!... moi qui ai eu toute ma vie le culte, l'adoration de la beauté! Mais elle est laide, la pauvre enfant!

— Oh! laide! elle a des yeux superbes!

— Des yeux superbes, mais c'est le fait de tous les laiderons! Je l'aimerais tant qu'on voudra comme une sœur, mais comme une femme!... ah! chère madame, je me connais, jamais, jamais. Alors, si je l'épousais, je pourrais bien avoir le cœur plein de pitié, de sympathie, je n'en ferais pas moins d'elle un être extrêmement malheureux, et, vous savez, sans le vouloir, elle me le rendrait bien!

— Peut-être, d'ailleurs, Sylvie aurait-elle été la première à sourire à l'idée de son père. Elle n'a que seize ans! Aux yeux des jeunes filles de cet âge, un homme qui a passé la trentaine est presque un vieux.

— C'est juste, approuva La Teillais.

Cependant, il ne s'en était pas avisé tout

seul... et, au premier moment, la remarque de Mme Lecoutellier lui fut vaguement désagréable.

VIII

Les cours avaient repris dès les premiers jours de janvier à la pension Decharme et, pour échapper à une oisiveté énervante, Sylvie s'était imposé le devoir de les suivre jusqu'au retour de M. de La Teillais.

Cependant, elle avait peine à chasser le malaise qui la troublait dans cette existence transitoire... Elle avait hâte maintenant d'en avoir fini avec l'attente, hâte de voir s'abaisser devant elle le voile brumeux qui lui cachait encore les êtres et les choses au milieu desquels elle allait vivre, et, à se dire qu'en ce moment même, quelqu'un s'occupait d'elle, de son bien-être futur, apportait au soin de lui épargner ou de lui adoucir toute épreuve, un dévouement ferme et intelligent, une grande paix descendait en elle.

Quand ses compagnes l'interrogeaient sur cet avenir, mystérieux à tant d'égards, vers lequel elle marchait, elle répondait invariablement: "Mon tuteur a dit ceci... Mon tuteur a décidé cela" ou encore: "Je demanderai à mon tuteur... je ferai ce que mon tuteur jugera bon."

Jacqueline Lecoutellier qui, retenue chez ses parents par la convalescence d'une attaque d'influenza, n'avait reparu à la pension Decharme que plusieurs jours après ses compagnes, vit avec horreur qu'en son absence, la "petite Régner" était devenue le "chou-chou" de ces dames et l'héroïne de la maison.

Quelques heures suffirent pour que le "Mon tuteur" de la pauvre Sylvie lui eût abîmé les nerfs.

Et le surlendemain, pendant la récréation, sa rage éclata.

Après avoir joué à quatre mains, les deux jeunes filles remettaient, dans l'armoire où l'on serrait la musique les cahiers qu'elles en avaient sortis une heure auparavant.

Elles se trouvaient en tête-à-tête.

— Est-ce que tu continueras tes leçons de piano, à Paris? demanda Mlle Lecoutellier.

— Oh! oui, certainement, et puis, je prendrai aussi des leçons de chant. Mon tuteur a dit que je devais avoir une jolie voix, répondit innocemment Sylvie.

A ces mots, Jacqueline se redressa, un volume de sonates à la main.

— Ton tuteur, ton tuteur! fit-elle, ah! ce que tu deviens assommante avec ton tuteur, ma pauvre Régner! Vraiment, j'en suis à regretter pour toi que ce beau Monsieur n'ait pas apprécié les projets de ton père!

— Les projets de mon père, répéta Sylvie étonnée. Qu'est-ce que...

— Tu ne sais pas? reprit Jacqueline. Ton père aurait désiré que M. de La Teillais devint ton mari, ma chère. Il l'avait écrit la veille de sa mort, à papa ou à M. de La Teillais lui-même.

Sèchement, impérieusement Mlle Régner interrogea:

— Qui t'a dit cela?

— Oh! personne! je l'ai su par hasard. J'étais malade, j'avais les yeux fermés, on a cru que je dormais, alors, comme j'ai l'oreille très fine, j'ai entendu quelques mots de papa et de maman. M. de La Teillais a dit à maman qu'il espérait bien n'être aimé de toi que comme un tuteur, et qu'il ne voulait pas t'épouser parce que tu étais une petite fille... et puis...

— Et puis? insista Sylvie.

— Et puis... Tu veux que je te dise? Et puis parce qu'il te trouve laide, là!

Le visage de Sylvie s'était bouleversé, très pâle, mais, presque aussitôt, il se remit.

— Eh bien! riposta-t-elle, il a raison M. de La Teillais, pour lui, je suis une petite fille, et pour tout le monde, même pour moi, je suis laide! Sans compter que l'idée de l'épouser ne me serait guère venue. Il est le meilleur, le plus sage, le plus affectueux des tuteurs, voilà l'important. Mais, je ne vois pas le tome II des sonates, est-ce le cahier que tu tiens?

Et l'on eût pu croire que, pour l'instant, rien n'intéressait plus Sylvie que le sort de ce tome II des sonates.

Mais le soir, quand le sommeil de la maison l'eut enveloppée de solitude et de silence, elle pleura longtemps, blottie dans son oreiller.

Elle sentait bien maintenant — et c'était là une révélation plus étonnante que celle dont méchamment Jacqueline l'avait accablée — elle sentait bien qu'hier, comme aujourd'hui, elle n'eût pas souhaité de plus parfait bonheur que ce bonheur incomparable d'être la femme de François de La Teillais.

Et cependant personne, peut-être, n'eût pris au sérieux son secret, si elle l'avait confié! Elle était toute petite, elle avait l'air d'une fillette, alors, elle n'avait pas le droit d'aimer comme une femme. M. de La Teillais lui parlait ainsi qu'on parle aux enfants. Et puis, elle était laide, aussi laide qu'il était beau, lui!

"Oh! je voudrais être jolie... murmurait-elle... et lui plaire... et n'être plus une petite fille... et qu'il m'aime... qu'il m'aime... qu'il souffre de m'aimer! Oh! je voudrais... je voudrais!..."

IX

Mme Prévost attendait Sylvie — sa filleule, comme elle disait déjà — avec une affectueuse impatience.

La jeune fille habitait chez son aimable protectrice une grande chambre, haute, ensoleillée, qui donnait sur le parc Monceau, et dont La Teillais et Mme Prévost avaient choisi les tentures et les meubles, de jolis meubles laqués, d'un Louis XVI très pur, puis elle disposerait encore d'un petit salon qu'elle aurait le plaisir de décorer au gré de sa fantaisie, où elle pourrait réunir les souvenirs qu'elle voulait emporter du Clos-Belloy, les tableaux, les objets d'art, les livres que son père avait aimés...

Sylvie écoutait, très blonde, très pâle, dans la robe noire qui avait remplacé maintenant son uniforme de pensionnaire.

De temps à autre, elle disait:

— Je vous remercie, oui, tout sera très bien ainsi, Monsieur, vous avez pris beaucoup de peine.

Comme il allait la quitter, après cette visite de retour, il lui prit tout à coup les deux mains et l'emmenant dans l'embrasure de la fenêtre, au grand jour, il la regarda longuement, attentivement.

— Qu'avez-vous? interrogea-t-il. Est-ce que quelqu'un vous a peinée, blessée?

Elle secoua la tête en détournant les yeux.

Nos boîtes à étiquette quadrillée acquièrent une grande réputation

Faire les achats pour Noël et le Jour de l'An est un passe-temps agréable au

GREENWIC SHOP

469, rue Guy

MONTREAL

Téléphone: Uptown 4789

Nous avons en magasin des quantités d'objets des mieux appropriés pour CADEAUX, qu'il soit possible de se procurer en ville, et convenant à chaque bourse et à chaque circonstance.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?
 — Parce que je ne vous retrouve plus telle que je vous ai laissée ? Qu'avez-vous, Sylvette ? dites-le moi franchement ? je veux le savoir.
 — Je n'ai rien, Monsieur.
 — Rien ? vraiment ?
 — Vraiment !

— Eh bien... si, vous avez quelque chose. Et d'abord, je veux voir vos yeux.

La Teillais tenait toujours les mains de la jeune fille sans brutalité, mais très fermement ; elles ne pouvaient s'échapper.

— Je suis bien telle que vous m'avez laissée, mon tuteur, très reconnaissante de vos bontés pour moi. Seulement, j'ai beaucoup réfléchi, pendant votre absence, j'ai essayé d'être plus raisonnable, de me reprendre un peu après... après avoir eu tant de chagrin, et j'y suis parvenue. Voilà.

Maintenant, Sylvie regardait l'ami de son père. Ses yeux étaient sereins comme un beau ciel.

Quand la porte se fut refermée sur La Teillais, Sylvette eut un sourire un peu triste et un peu ironique tout ensemble, puis, à son tour, très doucement, elle baisa ses deux mains. Le départ pour Paris eut lieu à la date fixée. Mme Prévost attendait les arrivants à la descente du train, et l'enfant avait à peine eu le temps d'entrevoir un joli sourire d'aïeule encadré de boucles blanches, que déjà deux bras très doux l'avaient saisie, que déjà des baisers très tendres, très maternels !... — oh ! des baisers "qui avaient l'habitude" ceux-là ! — s'étaient appuyés sur ses joues.

Alors, elle se mit à pleurer et ne put que balbutier tout bas en suffoquant : "Vous m'aimez, n'est-ce pas ?"

Un mois plus tard François de La Teillais vint faire à Mme Prévost et à Sylvie sa dernière visite. Il devait s'embarquer le lendemain à Marseille.

Sylvie avait une violente migraine, il ne la vit qu'un court instant, blême, les traits tirés, toute chancelante, dans son peignoir de laine blanche.

"Les petites femmes sont aussi ingrates que les grandes, pensait La Teillais en remontrant dans la voiture qui l'avait emmené. Cette gentille Sylvie qui me témoignait une affection si franche, elle n'a plus d'yeux ni de sourire que pour Mme Prévost. Au moment de la séparation, j'étais plus impressionné qu'elle, ma parole d'honneur."

DEUXIÈME PARTIE

I

"... La bonne nouvelle de votre retour m'enchanté ! Savez-vous bien, mon beau monsieur, que votre absence a duré plus de deux ans, que je suis vieille, et que Sylvie

est jeune, et qu'il serait temps de songer à l'avenir de votre pupille et que — depuis trois ou quatre mois que la petite personne "va dans le monde" où elle est très entourée — ma prudence de marraine se sent en peine de votre sagesse de tuteur ?

"Sylvette est aimable, intelligente, et fort gentille, elle plaît, je vous l'ai déjà dit ; puis on la devine riche, ce qui ne gâte jamais rien. Vous pensez bien qu'on lui fait la cour et qu'il y a des chances pour que les demandes en mariage ne lui manquent pas.

"Bref, j'ai bien des choses sérieuses à vous dire et vous voyez que votre présence ne sera pas de trop.

"Dès le commencement de juin, nous profiterons, Sylvette et moi, de l'invitation de votre cousine Mme Gustave Morin, et nous irons respirer l'air des bois au Vésinet, mais nous n'y resterons guère qu'une huitaine. C'est donc rue Alfred-de-Vigny que nous attendrons le moment de nous embarquer pour Villers et que nous aurons la joie de vous revoir. Sylvie s'en fait une fête. Cependant, je dois vous avertir qu'elle parle autant de l'Alcyon et de votre voyage que de vous et de votre retour. Les gens qui sont tenus de naviguer bourgeoisement, sur le paquebot de tout le monde, lui inspirent une profonde pitié !"

Le 5 juin, deux ou trois jours après son arrivée à Paris, François de La Teillais relut attentivement ce passage d'une longue lettre de Mme Prévost qui lui avait été remise bien des jours auparavant à Chang-Hai où l'Alcyon avait fait escale et qui, par suite de quelques modifications apportées à ses projets, se trouvait le seul message qu'il eût exactement reçu de sa vieille amie depuis son départ de Tokio. "Elles sont au Vésinet et nous croient encore en mer, l'Alcyon et moi, pensait-il. Je passerai rue Alfred-de-Vigny ce soir, par acquit de conscience. Et demain, à l'heure du déjeuner, sans être annoncé, j'apparaîtrai chez les Morin ! Ce sera une vraie surprise."

À la porte, une voiture l'attendait, il se fit mener au ministère des affaires étrangères.

Vers deux heures et demie, il quitta le quai d'Orsay, enfila la rue Royale et flâna jusqu'à l'Opéra, les yeux grisés de cette incomparable vision de lumière, de joie et de beauté que lui rendaient soudain, sous le clair soleil de France, le printemps, les fleurs, les femmes de Paris. De temps à autre, un ami rencontré au hasard de cette lente et délicate ballade, l'arrêtait.

Puis, au milieu de l'après-midi, le peintre Albert Janvier et sa jeune femme l'ayant attrapé au passage et enlevé dans leur voiture, il se trouva transporté tout à coup, à Neuilly chez la marquise de Miramon qui recevait,

galement et superbement, comme d'habitude.

Entraînée par l'élan généreux de ses compatriotes, la marquise de Miramon s'était mis en tête de secourir les sinistres de la Martinique et elle avait organisé dans sa belle résidence du boulevard Richard-Wallace, une grande matinée de bienfaisance XVIIIe siècle.

À l'intérieur de l'hôtel, dans le cadre clair du petit théâtre aux fraîches peintures d'éventails, on jouait du Marivaux et l'on chantait du Grétry. Une représentation réglée par un sociétaire de la Comédie et composée de *Rose et Colas* et du *Jeu de l'Amour et du Hasard* était donnée à laquelle tout invité de la marquise pouvait assister.

Debout, au bas du perron, François de La Teillais causait avec la femme d'un de ses amis, une jolie marchande de fleurs, il lui semblait goûter à nouveau je ne sais quelle douceur de vivre dont il avait oublié la saveur. Un moment, il s'échappa vers le théâtre pour entendre un acte de quelque chose. On jouait le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. La pièce était déjà fort avancée : Lisette, en ses atours de grande dame, et Pasquin, sous son habit brodé de gentilhomme, étaient en scène, l'un confessant qu'il était le valet de Dorante, l'autre avouant qu'elle était la suivante de Sylvia.

Puis Lisette s'enfuit avec de grandes révérences folles, le vrai Dorante vint et, presque aussitôt, la vraie Sylvia, à qui Pasquin fit place.

"Comme elle est digne d'être aimée !" soupira Dorante en apercevant la jeune fille.

"Une charmante voix d'amoureux !" se dit La Teillais.

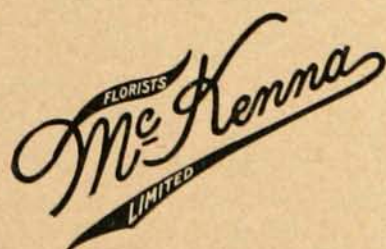
Et, en même temps, avant d'avoir détaillé le visage de Sylvia, avant que Sylvia eût parlé, rien qu'à la voir entrer, à je ne sais quoi qui était de la grâce et de l'harmonie dans sa démarche, dans les plis miroitants de sa robe de taffetas rose, dans le port de sa petite tête sur un cou délicieux, un cou frêle, un peu long et très effilé, dans le reflet de son regard et l'expression de sa bouche, il se dit aussi que la remarque de Dorante se trouvait être, cette fois, singulièrement justifiée.

Et soudain, François tressaillit. Il s'en fallut de peu qu'un cri ne lui échappât. Révait-il ? Non, il ne rêvait pas ! Ces yeux bleus, il les avait déjà vus. Voilà que Sylvia parlait avec la voix de Sylvie, de Sylvie Régnier !

II

Sylvie !... Maintenant, François la retrouvait toute et, même, il s'étonnait de ne l'avoir pas aussitôt reconnue.

Mais, comme sans cesse d'être elle-même, elle s'était métamorphosée en femme, la



Aux Chercheurs du Beau

A l'approche des Fêtes, n'avez-vous jamais pensé de prendre comme emblème d'amitié envers vos parents et connaissances "Les Fleurs" ?

SATISFACTION ASSURÉE

Magasin de l'Ouest:
 770, RUE STE-CATHERINE OUEST
 UP. 7078-7079

Jardin d'Hiver:
 689, CHEMIN COTE-DES-NEIGES
 WMT. 3258

Magasin d'Outremont:
 232, LAURIER OUEST
 ROCK. 3300

fillette à la grosse natte blonde, au visage terne, aux mouvements gauches qui embrassait les fleurs du Clos-Belloy et pleurait avec un abandon si ingénu sur l'épaule de son tuteur! François n'en revenait pas!

Il s'était certes bien attendu à ce que sa vieille amie lui présentât non plus une fillette, mais une jeune fille et à ce que cette jeune fille fût aimable, plaisante. Vaguement, il avait imaginé une Sylvette nouvelle assez différente de l'autre. Mais la véritable Sylvette, celle qui venait de lui apparaître sous la basquine claire et le bonnet de dentelle d'une soubrette de comédie... non, il ne l'avait pas prévue, il n'avait pas pu la prévoir.

Il était indubitable que Sylvie Régner avait vu le *Jeu de l'Amour et du Hasard* à la Comédie-Française et qu'elle s'efforçait de retrouver quelques-unes des intonations alors saisies. Elle jouait avec des conseils docilement reçus et des souvenirs précieusement gardés, mais elle jouait aussi, et comme malgré elle, avec sa nature, avec son âge, avec ce qui restait d'irrésistiblement individuel, dans son geste, dans son sourire, dans ses yeux. Et, miracle charmant, c'était aussi, en mêlant inconsciemment à son jeu d'élève inexpérimentée ce quelque chose de spontané, de non voulu, de non appris qui était le parfum, la marque subtile de sa personnalité de femme, qu'elle se rapprochait le plus, non pas de telle ou telle comédienne, mais de l'être imaginé par Marivaux, de cette adorable Sylvia, dont elle devait rendre les complexités infinies, l'émotion et la raillerie, la tendresse et la gaieté, la franchise et l'astuce et dont il semblait qu'elle fût précisément par le caractère de sa beauté, par la grâce fine des mouvements et de la voix, par le doux mystère enjôleur du regard et du sourire, une toute jeune et lointaine sœur.

"Cette gamine a eu pendant un moment autant d'amoureux qu'il y a d'hommes dans la salle," pensa François en souriant.

La pièce finissait. On rappela trois fois les jeunes acteurs, puis, comme, le rideau tombé, La Teillais se frayait un passage dans la foule, au brouhaha des chaises remuées et

des conversations reprises à voix haute, ses yeux rencontrèrent ceux de Mme Prévost.

— Hé! grand Dieu, mon bon François? d'où sortez-vous? Et quand êtes-vous arrivé, s'écria la vieille dame, lorsque François l'eût rejointe près de la porte.

— Je suis arrivé ce matin, chère Madame. L'Alcyon a mérité tous les éloges de Sylvette. Mais à votre tour, expliquez-moi? Je suis ici par hasard. Je comptais passer ma journée de demain au Vésinet avec vous et les Morin.

— Les Morin sont à Vichy avec leurs enfants. M. Morin a eu des crises hépatiques et les médecins ont ordonné une cure qui a tout naturellement changé nos projets. Alors, comme Mme de Miramon a beaucoup insisté pour que Sylvie acceptât ce rôle... Elle l'a bien joué, n'est-ce pas?

— Si elle l'a bien joué? s'écria La Teillais gaîment. Mais, c'est une petite Bartet que votre filleule, Madame. Au premier moment, je ne l'avais pas reconnue. Je comprends, ma foi, qu'on veuille vous la prendre. Ne pourrai-je pas la féliciter, cette jeune étoile?

— Cette jeune étoile a dû regagner sa "loge" au premier étage. Venez, je vous dirai si elle reçoit.

A ce moment, il y eut un mouvement dans la cohue et, conduite par M. de Miramon, une grande jeune femme rousse apparut, traversant la salle, de la porte du vestibule à celle du jardin.

Son chapeau lourd de plumes, posé un peu de côté sur sa coiffure bouffante et crépée d'où s'échappaient de longues boucles, sa robe de gaze rayée, son fichu vapoureux, toute sa mise d'un style délicieux et d'une tonalité harmonieuse reproduisait le costume que porte Mistress Siddons dans le célèbre tableau de la *National Gallery*.

En apercevant La Teillais, le portrait de Mistress Siddons avait souri, puis il avait répondu par un signe amical au profond salut qui lui était adressé.

— Qui est cette belle personne? interrogea curieusement Mme Prévost, lorsqu'elle eut atteint, avec La Teillais, le vestibule de l'hôtel et le grand escalier qui montait au premier étage.

— La marquise Calini, Madame.

— Une Italienne?

— Une Vénitienne. Mais, c'est à Londres que je lui ai été présenté, il y a longtemps, par sa sœur qui venait d'épouser lord Nevil.

— Et vous lui avez fait la cour, naturellement?

— Naturellement, Madame. Nous lui faisons tous la cour à l'ambassade. Elle était la beauté de la saison. Mais n'est-ce pas sur cette galerie que donne la "loge" de Mlle Sylvette?

— Attendez-moi un instant... tenez, ici.

Le premier soin de Sylvette en rentrant dans la chambre où elle s'était habillée avait été d'ôter sa perruque poudrée. Debout devant la psyché, la tête légèrement rejetée en arrière, elle brossait et rebrossait avec un plaisir évident sa longue chevelure blonde qui voltigeait à la débordance et s'allumait d'éclairs d'or sous la rude caresse du crin, tandis qu'assise sur une chaise basse et tendant complaisamment sa mignonne jambe de poupée à la femme de chambre, Mlle de Venange, en jupons de dentelle, échangeait ses bas bleu pâle contre des bas roses.

— Etes-vous contente de nous, madame? demanda Lisette, lorsque Mme Prévost entra.

— Tout à fait, ma mignonne. Votre vieille amie s'est sentie très fière de vous. Et quel succès!

Sylvette avait couru à Mme Prévost et l'avait prise par le cou. Le visage perdu dans l'enroulement de ses cheveux, elle se berçait, se câlinait sur l'épaule de sa marraine.

— On vous a fait des compliments, marraine?

— Beaucoup! Mais je gage bien que tu ne devineras pas de qui j'en ai le plus reçu!

Sylvette souriait entre les mèches blondes. — De qui? Oh! ce n'est pas difficile à deviner... de...

Un nom entr'ouvrait ses lèvres malicieuses. — De M. de La Teillais, ton tuteur, acheva victorieusement Mme Prévost.

Sylvie eut un drôle de petit cri et, presque en même temps, elle se redressa, portant vivement à sa bouche son doigt où perlait une goutte de sang.

— Oh! je me suis piquée, fit-elle, c'est votre broche, marraine.

Elle était toute pâle.

— Ma pauvre petite! tu t'es fait bien mal!

Mais déjà rassérénée, elle secouait la tête.

— Ce n'est rien, je suis très douillette, vous savez, avoua-t-elle. Alors, mon tuteur est arrivé. Quelle surprise, marraine, quelle surprise!

François n'attendit pas longtemps.

Il y eut un bruit de porte. Des pieds menus trottaient dans la galerie, et comme François se retournait, Sylvette parut. Elle accourait telle que sa marraine l'avait trouvée, l'or doux de ses cheveux couvrant son peignoir rose.

— Comment, c'est vous, mon tuteur, c'est bien vous! disait-elle rieuse.

Et affectueusement, d'un mouvement familier, du mouvement d'autrefois, elle tendait ses deux mains, elle tendait son front.

— Comment c'est vous, ma pupille, c'est bien vous, répliqua François sur le même ton, en baissant ce front qui s'offrait.

Mais au tout premier moment le geste de la jeune fille, ce geste de l'ancienne Sylvette accompli par la nouvelle, l'avait surpris, déconcerté. Décidément, il fallait s'habituer à la métamorphose. Il n'était pas encore parvenu à retrouver la fille de son ami Gabriel, l'orpheline à laquelle il avait promis de servir de père, dans la jolie personne qui, l'instant d'avant, jouait la comédie avec tant de grâce



On reconnaîtra votre charme au soin que vous aurez apporté dans le choix d'un parfum. Faites l'essai de

POMPEIA

AZUREA FLORAMYE
MISMELIS SAFRANOR
GERBERA TREFLE INCARNAT
Choisissez-en un, et procurez-le vous dans la série complète des Produits Piver
PARFUMS, EAUX DE TOILETTE, LOTIONS,
POUDRES, TALCS, SACHETS, ROUGE,
CRÈMES, SAVONS, Etc.

Dans tous les Établissements de premier ordre.
A. Giroux, représentant exclusif pour le Canada
46 Rue St. Alexandre, Montréal.

Contre le Rhume de Cerveau



En vente dans toutes les Pharmacies

Le Dépilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.

Effets infaillibles.—\$1.00 la boîte

—Payable en argent ou en timbres de poste.

Adresser commandes à
MADAME MARIE VAZEL

Casier postal 35, Station N. - Montréal

ensorcelante, et qui, maintenant, toute parfumée encore de la poudre de Marivaux, lui faisait cet accueil quasi filial.

Sans quitter les deux mains qu'il avait prises dans les siennes, il regardait Sylvette.

— Oui, c'est bien vous! répéta-t-il. Etes-vous contente de revoir votre tuteur?

— Oh! très contente.

Elle parlait doucement, gentiment, un peu comme si elle l'avait rencontré la veille...

Il souriait:

— Vous avez beaucoup changé, Sylvette!

— J'ai grandi, n'est-ce pas? Moi qui avais si peur de rester petite!

— Vous avez grandi, oui... et puis, il faut bien que je vous l'apprenne si, par grand hasard, vous l'ignorez encore... vous êtes devenue très jolie, ma chère pupille.

— Très jolie, non, je ne serai jamais très jolie, seulement, j'étais laide. C'était dommage! Alors, la nature et moi, nous avons fait ce que nous avons pu.

— Ne me la rendez pas orgueilleuse, s'il vous plaît, recommanda Mme Prévost qui s'était approchée.

— Oh! si je devais être orgueilleuse parce qu'on me fait des compliments... dit modestement Sylvette.

— Il y a déjà quelque temps que vous le seriez, n'est-il pas vrai? acheva La Teillais. Oh! Sylvette, Sylvette... Comme vous voilà loin de la pension Decharme! Dites-moi, retrouverai-je encore en vous quelque chose de la petite Sylvie de jadis?

— Mais oui, peut-être, mon tuteur, en cherchant bien.

— Je chercherai donc, ma chère, car, en vérité, j'aimais cette petite Sylvie.

— J'espère que vous aimerez la grande aussi.

Elle riait, toute rose, ses cils noirs voilant la rouerie voulue et si douce de ses yeux. A chaque mouvement de sa tête espiègle, ses cheveux accrochaient un rayon de soleil. Très longs, très épais, longs comme les cheveux d'une princesse de légendes, ils l'enveloppaient d'un flot souple et chatoyant qui roulait bien bas vers l'ourlet de sa robe; leur joyeuse liberté semblait rire, à cette heure, du souvenir de la natte sévère qui les avait emprisonnés au temps de la pension Decharme. Ils avaient changé eux aussi! François ne leur connaissait pas ces tons chauds qui jouaient avec la lumière.

III

Un moment plus tard, François chercha des yeux sa pupille et l'aperçut près du Temple de Flore. Des jeunes gens l'entouraient, empressés.

Vêtue de mousseline et coiffée de roses, elle s'appuyait légèrement au fût grêle d'une colonnette et, souriant, la tête un peu penchée, pour écouter ou pour répondre, ses longs cils voilant ou découvrant tour à tour le bleu de son regard, elle semblait prendre plaisir aux paroles qui lui étaient dites et à celles qu'elle disait.

— Votre filleule m'a tout l'air d'être une petite coquette, déclara-t-il en offrant une chaise à Mme Prévost.

— Coquette, Sylvie? oui et non, répliqua la vieille dame en souriant de ce sourire doux et fin qui seyait à sa blanche coiffure de marquise. Je crois bien que ses yeux sont de ceux qui semblent avoir été créés pour enjoler le prochain sans trop y songer. Je crois aussi qu'elle aime à plaire. Mais sa coquetterie si coquetterie il y a, est un peu dédaigneuse, et, en quelque sorte distante. Mlle Sylvette ne recherche pas l'admiration, elle la permet de très haut et accueille les hommages de ces messieurs comme choses dues, avec l'attitude et le ton d'une petite princesse.

Puffed Wheat

(Blé Soufflé)

Grains explosés par la vapeur

Puffed Rice

(Riz Soufflé)

Soufflés comme des bulles



La Reine des Mets

ajoute un plaisir suprême au plus fin déjeuner
que vous puissiez servir

Réalisez-vous combien les Grains Soufflés ont ajouté aux délices du déjeuner?

Considérez le Riz Soufflé — bulles de grain rôti, aussi légères qu'un flocon de neige, aussi savoureuses que des amandes.

Considérez le Blé soufflé — le grain suprême au monde — transformé en une nourriture de confiserie délicieuse.

Ce ne sont pas des friandises

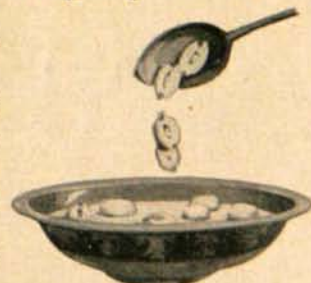
Les Grains Soufflés ne furent pas faits pour séduire. Un grand expert en alimentation, — le Professeur, A. P. Anderson — les inventa. Son but était de rendre les grains entiers complètement digestibles.

Les grains sont scellés dans des canons, puis roulés durant une heure sur un feu terrible. L'humidité de chaque cellule nutritive est transformée en vapeur. Quand les canons sont déchargés, la vapeur produit au-delà de 125 millions d'explosions dans chaque pépín. Chaque cellule nutritive est ainsi explosée, rendant la digestion facile et complète.

Maintenant vous avez des grains entiers préparés de façon que chaque atome sert à la nutrition. Chacun des 16 éléments formant un grain de blé fournit sa part dans l'alimentation.

Et ces grains entiers sont rendus si séduisants, que les enfants en raffolent.

Servez-vous ces aliments de grains entiers aussi souvent que vous le devriez?



Blé soufflé dans le lait —
le mets du soir.

The Quaker Oats Company

Seuls fabricants

Peterborough, Canada

Saskatoon, Canada

— C'est très gentil, approuva La Teillais. Elle sait son métier de femme sans l'avoir appris. Et que pensent ces "messieurs" de cette attitude ?

— Ce que vous en pensez vous-même, que c'est très gentil.

— Ces messieurs, ça veut dire ?

— Ça veut dire un certain nombre de jeunes gens qui ne fuient pas les salons où je conduis Sylvie, et dont quelques-uns ne cachent point qu'ils seraient charmés de devenir votre... notre gendre, mon cher François.

— Le beau Dorante, par exemple ?

— Robert de Gertal, oui certes, mais c'est un gamin, il n'a que vingt et un ans.

— J'espère que vous ne la donneriez pas non plus à Fernand Rivière — l'auteur dramatique — que j'aperçois aussi parmi les admirateurs de Sylvie. A côté de cet autre jeune homme, blond celui-là, blond à vous faire mal au cœur. Je le connais, Rivière, vous savez, il a infiniment de talent, mais c'est un fêtard, un blasé, égoïste jusqu'au cynisme.

— Oh! Rivière ne songe guère à se marier. Il flirte sans but, par amour de l'art, avec toutes les jeunes filles qui lui plaisent, c'est-à-dire avec toutes celles qui possèdent une jolie cervelle en même temps qu'un joli minois. Sylvie est du nombre, voilà tout.

— Je cherche l'heureux élu, reprit La Teillais. Il y en a un, si j'ai bien compris votre lettre.

— Non, répondit Mme Prévost en baissant la voix, il n'y a pas d'heureux élu, mon cher François. Il y a un élu possible, je n'ose même pas dire probable. Vous le cherchiez en vain, d'ailleurs. Il n'est pas ici, ce n'est pas un amoureux de *five o'clock* ou de ventes de charité. Mais, tenez, voici la tante de mon favori, Mme Rodolphe Brémontier, vous la connaissez, je pense ?

— De vue seulement. Alors, c'est du petit Brémontier, le fils du constructeur de machines que vous voulez parler ?

— Oui, c'est de Marcel Brémontier, un charmant garçon qui aime Sylvette, et qui la mérite. Mme Brémontier vient de notre côté, je vais vous présenter. Non! Cela vous ennuie ?

La Teillais n'avait pas interdit à sa physiologie d'être expressive.

— Oui, chère Madame, avoua-t-il avec une sorte de naïveté, cela m'ennuierait terriblement. Je suis assez las de présentations aujourd'hui. Et puis, celle-ci serait un peu brusque, étant données les circonstances. Je vous laisse. Pourrais-je vous voir demain, rue Alfred-de-Vigny ? Serez-vous rentrée vers la fin de la journée ?

— Demain ? certainement. Venez dîner, si vous êtes libre ?

— Je le serai. Vous êtes la plus charmante des amies. Au revoir!

Il s'éloigna, remonta l'allée et gagna les abords du temple de Flore.

— Ah! mon tuteur, je vous croyais parti, remarqua Sylvie avec son plus gentil sourire.

— Je causais avec votre marraine, à quelques pas d'ici, mais vous étiez très absorbée, repartit-il, en souriant aussi.

— Où est marraine ? demanda-t-elle en s'avançant un peu.

— Là-bas, à gauche de la ferme, assis à côté de Mme Brémontier. Comme le jardin s'est dépeuplé depuis un moment. On part et la foule ne se renouvelle plus.

— Oh! il y a encore beaucoup de monde dans les salons. Entendez-vous l'orchestre ? Mme de Miramon avait promis un tour de valse pour finir.

— Et vous êtes ici! Quel crime de lèse-jeunesse! Voulez-vous que nous le dansions, ce tour de valse ? fit spontanément La Teillais.

La jeune fille était devenue un peu plus rose.

— Vous allez vous moquer de moi, dit-elle. Je ne danse jamais. Au bal, je me promène... et je cause. On le sait. Je passe pour une originale.

François se souvint.

— C'est vrai, dit-il, Mme Prévost m'a écrit quelque chose de cela quand vous avez commencé à aller dans le monde. Mais j'avais cru à une timidité de débutante.

— Oh! ce n'était pas de la timidité. Je n'ai jamais été timide, reprit tranquillement Sylvie. Je suis une sauvage, voilà. La sauvage que vous avez connue jadis. Et c'est plus fort que moi, je ne puis admettre que parce qu'une maîtresse de maison a déclaré qu'on danserait et parce qu'on joue de la musique sur un certain rythme, un tas de jeunes gens se trouvent tout à coup le droit de me prendre dans leurs bras. C'est une chose qui me paraît tellement absurde et tellement révoltante. Alors, je ne danse pas.

La Teillais la regardait en souriant, un peu étonné, un peu charmé aussi, comme autrefois, au Clos-Belloy, quand elle lui contait ingénument les chimères dont sa tête était pleine.

— Et le plus bizarre, avoua-t-il, c'est qu'en somme vous avez raison, petite Sylvette, et bien plus encore que vous ne croyez, et que c'est votre révolte qui est logique, et la condescendance générale qui est extravagante. Seulement peu de personnes en conviendraient. Et j'ai été le premier à me montrer assez ahuri de vos opinions révolutionnaires.

Pendant quelques secondes, Sylvie fixa le gazon, puis ses yeux se relevèrent sur François et, très doucement, elle reprit :

— Si vous vouliez, mon tuteur, nous pourrions bien danser tout de même, parce que, vous comprenez avec vous, ça ne compte pas. Il s'inclina.

— Le privilège me flatte, dit-il.

— Alors, attendez-moi un moment, il faut que marraine sache que je vais dans la salle de danse.

Bientôt, elle revint en courant comme une petite fille.

— Je crains d'être une valseuse pitoyable, déclara-t-elle.

— Mais non. Certaines femmes dansent par don, par grâce d'état. Votre démarche, vos mouvements ont un rythme qui s'adaptera tout naturellement à celui de la valse, vous verrez.

Il ne s'était pas trompé. Sylvette pouvait danser sans savoir danser. Ce n'étaient pas seulement ses pieds fins, légers, qui semblaient faits pour dessiner la valse, c'était tout son corps harmonieux qui en devait réaliser la grâce particulière, et, tout l'ensemble, l'élégance aisée et le charme languide.

— Vous voyez, vous dansez à merveille, approuva-t-il, sans s'arrêter.

Elle murmura :

— Ce n'est pas moi qui danse, c'est vous qui m'emportez. Il me semble que je ne touche pas terre.

Il ne voyait d'elle que ses cheveux moussieux et frisés, délivrés pour l'instant de leur capeline fleurie, un coin de profil perdu et la ligne délicate, légèrement inclinée à gauche de son petit cou mince. Pourtant, il la devinait vibrante, un peu grisée par le vertige nouveau. Et il trouvait une douceur de triomphe, étrange, complexe, assez confuse à se dire que Sylvette valsait pour la première fois et qu'elle valsait avec lui; qu'avant le sien, aucun bras d'homme n'avait entouré cette taille frêle qui s'assouplissait dans l'abandon de la danse et qu'il n'avait été permis à personne de respirer ainsi de tout près le subtil parfum blond dont il avait les lèvres imprégnées. Mais, tout à coup brusquement, elle balbutia :

— Je suis tout étourdie...

Et, voyant qu'elle avait pâli, La Teillais la conduisit hors de la salle surchauffée, vers la véranda, déserte à cette heure.

Quand, la soulevant dans ses bras, il la déposa sur les coussins de la chaise longue d'osier, elle avait perdu connaissance. Elle était plus blanche encore, blanche jusqu'aux lèvres, ses mains se glaçaient.

Il redoutait de la quitter pour aller chercher Mme Prévost et cependant, sans qu'il sût pourquoi, l'idée d'avoir recours à une aide étrangère lui était odieuse. Il eut un moment un peu affolé. Puis, la jeune fille ouvrit les yeux; alors la pâleur liliale de son visage tiré disparut sous un flot rose et, tout de suite, elle se redressa, arrangea sa robe et laissa couler ses pieds à terre pour se retrouver assise.

— Vous êtes mieux, ma pauvre enfant ? questionna La Teillais, la voix anxieuse.

Machinalement, les deux mains de Sylvette se levaient le long de sa tête pour réparer le désordre de ses cheveux.

— Beaucoup mieux. Je vous demande pardon, mon tuteur. C'est le manque d'habitude, vous voyez.

— Mais c'est moi qui vous demande pardon, protesta La Teillais désolé. J'aurais dû...

— Vous n'avez aucun reproche à vous adresser. Il faisait chaud, et de tourner ainsi m'a ébloui! Puis j'étais encore un peu ébranlée. J'ai été très émue, très bouleversée aujourd'hui. Vous comprenez, je n'avais encore jamais joué la comédie. Mais me voilà remise. Elle souriait. —... Ce qui m'aurait ennuyée, c'eût été d'ameuter les populations. Quand j'ai senti — oh! dans le vague tout à fait — que vous m'emmeniez

L'EAU PURGATIVE "RIGA"

Chasse la bile, prévient la grippe et autres maladies en maintenant net et sain le canal alimentaire.

EN VENTE PARTOUT—25¢

N.B.—Cartes à marquer pour euche (Tallées) gratis sur demande.

Les Produits "Riga" Limitée

2 rue Ste-Cécile, Montréal.

Tallées pour Euchre gratis sur demande.



doucement, sans rien dire, j'ai été contente!! Voulez-vous me reconduire maintenant? Je voudrais rentrer, je suis fatiguée.

Elle se leva, puis, tandis que La Teillais prenait son bras et le passait sous le sien:

— Ne dites rien de tout cela à marraine, pria-t-elle. Elle s'effraye facilement. Alors, comme c'est fini...

Les yeux de François l'enveloppaient, inquiets.

— Vous ne vous sentez pas malade? insista-t-il, vous me le jurez?

Elle secoua la tête, souriante, les cils un peu baissés et portant son regard sur celui de La Teillais:

— Je ne me sens pas malade, je me sens bien, au contraire, très bien, mon bon tuteur, dit-elle.

IV

François fut reçu dans le petit salon que Mme Prévost appelait son cabinet de travail, parce qu'elle y faisait sa correspondance et ses comptes sur un joli bureau de bois de rose et parce qu'elle y serrait ses livres dans une bibliothèque d'acajou à baguette d'or.

Un portrait de Sylvie, en robe blanche jetait sa note de fraîcheur toute neuve au milieu des images pâlies du cabinet de travail.

Avant de s'asseoir, François s'était arrêté devant le léger chevalet.

— J'ai tenu à conserver ce souvenir de la première robe de bal de Sylvette, fit Mme Prévost.

— Un souvenir délicieux, approuva M. de La Teillais.

Puis, quittant des yeux l'aquarelle où il venait de lire la signature de Louise Breslau, il ajouta:

— Elle est charmante, ma pupille, vous savez, Madame?

— Je sais, acquiesça-t-elle. Et je crois, ma foi, que le succès lui a un peu tourné la tête. Ce matin, quand je suis entrée dans sa chambre, elle m'a dit: — Marraine, est-ce que vous trouvez que je suis jolie? Beaucoup de gens me trouvent jolie, et j'en suis heureuse, si heureuse! Ses yeux brillaient comme des diamants bleus! Vous avez pu la faire danser, vous?

— Oui, avec moi... parce que je ne compte pas. C'est, du moins, ce qu'elle m'a déclaré.

— Vous devriez bien obtenir qu'elle consentit à danser aussi un peu avec ceux qui comptent.

— Pourquoi?

— Parce que c'est tout de même une petite originalité un peu grosse pour une jeune fille qui va au bal que de répondre ou à peu près, quand on l'invite à danser: "Non merci, monsieur, ça m'ennuie". Mais elle prétend que les jeunes gens n'aiment plus danser. Et il est de fait qu'elle les a habitués à se contenter des causeries avec accompagnement de valse — qu'elle daigne leur accorder.

— Alors, à quoi bon la contrarier? Je vois très bien, d'ailleurs, que cette petite fille m'amènera souvent à défendre ses caprices. J'aurais été un détestable éducateur. C'est pourquoi je vous ai suppliée de me prêter votre concours. Et comme je m'en félicite aujourd'hui!

— Il est certain, concéda Mme Prévost, que si mes mérites d'éducatrice ont contribué à faire de Sylvette ce qu'elle est, j'ai droit à vos compliments. Mais, dans la bonne terre, les belles fleurs poussent toutes seules.

— Dites-moi, comment vous remercierai-je assez de tout ce que vous avez fait pour la fille de mon pauvre Gabriel, de tout le bonheur que vous lui avez donné, de l'absolue sécurité que je vous ai due moi-même?

— Ne me remerciez pas. Elle et moi nous nous sommes aimées, mon bon François,

Dans toutes les pharmacies — Frank L. Benedict & Cie, agents à Montréal

voilà tout le miracle! Il ne dépendait ni de moi, ni de Sylvette. Les atomes crochus ont tout fait. Au premier contact, nos cœurs se sont pris. Il est vrai qu'ils avaient un grand désir de se prendre, nos pauvres cœurs en deuil. Sylvette était trop jeune pour vivre sans qu'on l'aimât et moi trop vieille pour vivre sans aimer. Nous nous sommes attachées l'une à l'autre pour le bien que nous pouvions nous faire mutuellement.

François prit la jolie main longue et fragile, la main si blanche et à peine vieillie qui reposait sur le velours pâle du canapé, et la baisa.

— Je n'attendais pas beaucoup moins de votre exquise bonté, il faut que je l'avoue, dit-il. Grâce à votre sollicitude, cette pauvre enfant a trouvé l'atmosphère qu'exigeait sa fine et affectueuse nature. Elle aurait pu être mal comprise.

Soudain, levant les yeux sur sa vieille amie, François demanda:

— Parlez-moi de ce Marcel Brémontier. Je ne sais rien de lui.

— Je vous en dirai beaucoup en peu de mots, mon cher François, répliqua-t-elle. Je juge en mère. Et vous m'avouerez que, de nos jours, les hommes de qui une mère tendre et clairvoyante peut penser: "Voici le mari que je souhaiterais à ma fille", ne courent point les salons. Eh bien! mon ami, si j'avais une fille, je serais très heureuse de la marier à Marcel Brémontier. C'est un être exquis, d'une bonté, d'une droiture et aussi d'une intelligence rares.

— Quel âge a-t-il?

— Vingt-huit ans, dix ans de plus que

Sylvie, juste ce qu'il faut. Je n'aurais pas voulu que ma filleule épousât un tout jeune homme.

— Je crois, en somme, l'avoir rencontré quelque part ce garçon, reprit La Teillais après un moment de réflexions. Voyons il est grand, assez brun?

— Oui.

— Pas très élégant?

— Mais si, plutôt élégant, d'une élégance tranquille et robuste d'homme bien portant et bien équilibré. Ajoutez à cela un visage énergique et franc avec des yeux un peu graves qui savent être très doux. Un sympathique, vous verrez. Je ne vous parle pas de sa position de fortune.

— Oh! je sais qu'elle est superbe. Les Brémontier sont riches et continueront à s'enrichir. Leurs ateliers ont une réputation européenne. Marcel Brémontier y fera comme ingénieur son apprentissage de patron et prendra dans quelques années la tête de la maison. Mais la question d'argent est secondaire.

Un moment, il se tut, puis il reprit:

— Vous m'avez dit hier que Marcel Brémontier n'était encore à vos yeux qu'un élu possible. Croyez-vous que Sylvie l'aime, ou soit prête à l'aimer?

Mme Prévost hésita:

— Je ne sais, dit-elle. Avec Marcel Brémontier, je ne l'ai jamais vue coquette. Son attitude est très réservée, ses façons sont un peu froides même, et bien différentes de celles qui vous amusaient, hier quand vous observiez le quatuor Berthier, Rochet, Gertal, Rivière. Mais...

Voulez-vous connaître ce que l'avenir vous réserve

CONSULTEZ

Mme BERTHE, dit:

Palmiste-Clairvoyante,
Elève de Madame de Thèbes,
de Paris.

Heures de consultations: de 9 a.m. à 8 p.m.
Dimanche excepté.

Téléphone: Est 1242

LE PASSÉ!!

LE PRÉSENT!!

L'AVENIR!!

143, Rue Berri

CORRESPONDANCE EN FRANÇAIS ET ANGLAIS.

— Mais!

— Mais Sylvette est une étrange enfant. Je vous ai dit combien je l'aime. Nous vivons de la même vie, elle me témoigne une affection touchante. Néanmoins, je sens que quelque chose d'elle m'échappe. Je sens qu'il y a des recoins de son cœur où je n'ai pas encore pénétré. Une impression qui m'a parfois troublée vous fera peut-être mieux comprendre ce que j'éprouve en face de cette enfant qui m'aime si sincèrement. Les yeux de Sylvette, ces yeux qui me cherchent sans cesse et se reposent sur les miens, tendres et confiants, ont l'admirable limpidité d'une belle eau bleue. Cependant, il me semble que je n'ai jamais vu le fond. Votre pupille, mon cher François est un petit sphinx, un petit sphinx très doux, très pur, mais très mystérieux. Si elle aimait Marcel Brémontier, elle ne nous le dirait très probablement pas.

— Gabriel avait cette excessive pudeur de ses sentiments et de sa pensée, remarqua La Teillais. Mais n'avez-vous jamais interrogé Sylvie? ne lui avez-vous jamais parlé de Marcel Brémontier?

— Non, mon ami. Marcel Brémontier aime trop tendrement Sylvie pour ne pas s'épouvanter à l'idée de la perdre ou de lui déplaire par une démarche trop prompte. Il ne s'est pas encore déclaré. Il préfère ne rien brusquer. Et, comme mes vœux sont pour lui, j'ai laissé Sylvie à ses réflexions.

— Et vos projets de mariage à vous? fit soudain Mme Prévost, prise d'un sourire. Y avez-vous renoncé?

La Teillais sourit.

— Ne vous moquez pas de moi, madame, dit-il, je suis toujours et de plus en plus las de ma solitude. A Tokio, les ministres mariés — et presque tous les ministres sont mariés — me paraissent être les gens les plus heureux du monde. Il faut avoir vécu au loin, s'être trouvé dans un milieu étranger, véritablement étranger pour s'aviser de la douceur qu'il doit y avoir à emporter avec soi, sous la forme aimée d'une femme, d'un enfant, un bonheur intime et profond... quelque chose qui puisse par moment donner à un exilé l'illusion qu'en emportant *cela*, il a tout emporté. Quand on va bientôt finir sa quatrième dizaine d'années, on pense beaucoup à ces choses. Et puis, moi, vous savez, sous mes airs détachés, indifférents, je n'ai jamais été qu'un sentimental. Mais, pour l'instant, c'est du mariage de ma pupille qu'il s'agit. Je songerai au mien plus tard.

V

A six heures moins un quart, Sylvie rentra. Elle parut à François plus calme, plus doucement tranquille en ses mouvements, en ses



Demandez le livre du
Bien-Être des Bébés de
Borden. Il est franco.



Quand l'aliment pourvu par la nature faillit, recourez au Lait Marque Eagle de Borden, à base de lait de vache, pur, sain, économique et absolument sans danger; sa valeur nutritive est rigoureusement maintenue. Depuis plus de 60 ans, ce lait sustente des bébés gais et pleins de santé. Si le lait maternel fait défaut, donnez à Bébé le lait Eagle de Borden, et vous le verrez se développer à vue d'oeil.

2-10-21

THE BORDEN COMPANY LIMITED, MONTREAL

Borden's EAGLE BRAND LAIT CONDENSÉ

paroles que la veille. Au bout d'un moment, tandis qu'on apportait à Mme Prévost la carte d'une visiteuse, la jeune fille emmena son tuteur dans la pièce qui, lorsqu'elle s'était installée rue Alfred-de-Vigny, lui avait été réservée comme salle d'études et qui ne s'était trouvée complètement aménagée qu'après le départ de M. de La Teillais.

— Mon boudoir n'est pas très coquet, remarqua-t-elle, mais tel qu'il est, je l'aime, et je suis certaine que vous l'aimerez.

François n'ignorait pas que Mlle Régnier avait voulu s'entourer des meubles, des objets qui lui venaient du Clos-Belloy et lui rappelaient plus particulièrement, plus intimement son père; il était préparé à revoir ces choses anciennes; cependant une émotion l'étreignit, tant elles évoquaient pour lui, vivante, parlante, dans ce cadre nouveau, l'image un peu effacée de Gabriel.

L'enfant n'avait pas craint d'assombrir le sanctuaire de ses jeunes pensées en y posant les tapisseries très vieilles à personnages maladroits et somptueux, armés de toutes pièces et chaussés de poulaines que Gabriel avait

achetées en Allemagne et qui, pendant bien des années, avaient couvert les murs de son cabinet de travail.

Dans la fenêtre, entre les rideaux de velours d'un vert éteint et miroitant, l'aigle doré du lutrin déployait ses ailes, perché sur le chêne brun du pied triangulaire si finement décoré d'arcatutes à clair.

Un exemplaire du dernier volume de *l'Histoire des arts décoratifs* — cet exemplaire imprimé sur papier de Chine que Gabriel avait promis à sa fille — était ouvert sur le pupitre...

Mais, délicate et fine comme le parfum des roses fraîches qui baignaient leurs tiges dans les antiques porcelaines du dressoir, la présence de la jeune fille se devinait parmi ces reliques vénérées. Ca et là, jetant sur leur beauté grave, un charme jeune et féminin des traces de son goût propre — la joliesse étrange de quelques bibelots d'un art très moderne, la pâleur harmonieuse d'un petit vase danois, la grâce tanagréenne d'une fine statuette de terre cuite, les dentelles mièvres d'une bergère de Saxe — apparaissaient.

Au coin d'une étagère, François revoit les menues choses d'ivoire et de porcelaine, amoureusement choisies parmi les plus précieuses et les plus rares qu'il avait envoyées du Japon.

Dans un angle, près d'une fenêtre, le piano se dressait, drapé de vieux brocat.

La bibliothèque de Gabriel, trop massive sans doute, avait été remplacée par une vitrine de moindres dimensions. François lut au hasard des tablettes, quelques noms d'auteurs ou de volumes: Racine, Marivaux, Sully Prudhomme, Tennyson, Lamartine, Michelet, *Pêcheurs d'Islande*, les *Lettres de mon Moulin*, la *Princesse de Clèves*, les *Contes de Perrault*, le *Crime de Sylvestre Bonnard*.

— Vous aviez raison, fit La Teillais, j'aime cette pièce. Elle est à la fois *lui* et *vous*.

Frôlant les cyclamens mauves d'un vase de cristal flammé, son regard alla trouver un beau portrait de Gabriel, l'agrandissement d'une photographie un peu ancienne, mais singulièrement ressemblante, et s'y fixa.



Directeur
EDMOND LAROCHE
Bachelier Université Laval
TEL. EST 7496

Maison d'éducation École Préparatoire

COURS CLASSIQUE,
BREVETS, EXAMENS

Attention spéciale aux élèves retardés dans
leurs classes commerciales ou classiques.
Cours strictement privés, jour et soir.

Cours spéciaux d'anglais

INSTITUT LAROCHE, ENR.

195 EST, STE-CATHERINE

Quand ce regard revint à Sylvie, la jeune fille avait les yeux pleins de larmes.

Elle murmura :

— Cela me paraît bon de penser à papa près de vous.

Un moment, François la contempla sans parler, puis, très doucement, il dit :

— Nous penserons à lui, Sylvette, souvent, et nous parlerons de lui, je vous le promets. Mais je ne veux pas vous voir triste. Et il ne le voudrait pas plus que moi.

Les deux grosses larmes brillaient toujours immobiles dans les yeux de Sylvette, elle secoua la tête comme pour les chasser.

— Oh ! je ne suis pas née pour la tristesse, dit-elle, et il y a en moi une grande volonté de bonheur. J'aime la vie. Et même, j'ai confiance en elle ; j'attends, d'elle... beaucoup !

Une clarté de sourire ensoleilla ses yeux, en fit resplendir l'humide reflet.

— Et puis, ajouta-t-elle, je possède un talisman de bonheur, auquel j'ai accordé un crédit !

Et comme La Teillais l'interrogeait, elle souleva d'un doigt le fin rang de perles qu'elle portait autour du cou et dont l'extrémité se perdait dans l'échancrure de son corsage de batiste.

— Ne vous rappelez-vous pas le fétiche égyptien que vous m'avez donné, si peu de temps avant que... Ce soir-là, mon tuteur, vous m'étiez apparu comme un homme merveilleux, un grand magicien qui pouvait tout, qui voyageait, de par le monde, porté par un bateau de féerie, ou une machine diabolique, et qui m'emmènerait quelque jour dans un pays plein de fleurs. Plus tard, il m'a bien fallu admettre que mon imagination avait exagéré. Cependant, je ne suis pas encore certaine qu'elle m'ait trompée tout à fait. Et votre talisman ne m'a jamais quittée. Il me doit une revanche.

— C'est vrai, ma pauvre petite, appuya La Teillais qui se rappelait, il vous doit une revanche, et vous l'aurez, j'en suis sûr.

Près de la glace, comme au Clos-Belloy, quelques miniatures étaient agrafées sur une bande de velours.

— Votre portrait, peint il y a cent ans ! remarqua tout à coup La Teillais...

Elle parut joyeuse :

— Vous trouvez que je ressemble à grand'mère Jacquette ? Papa le disait aussi, mais je ne voulais pas le croire.

— La ressemblance ne m'aurait peut-être pas frappé autrefois. Aujourd'hui, elle est saisissante. Dites-moi, n'est-ce pas cette délicate grand'mère Jacquette qui, sous le premier Empire, se fit cantinière pour suivre son mari ?

— C'est elle. Comme mon grand-père ne pouvait l'emmener, elle a coupé ses cheveux — de beaux cheveux blonds, assez longs et épais pour l'envelopper toute — et, déguisée en homme, elle l'a rejoint en Allemagne. Papa m'avait dit cette histoire. Grand'mère Jacquette s'était emparée de mon imagination. Elle était mon héroïne, j'aurais voulu l'imiter.

— L'imiter, petite Sylvette ! Ressembleriez-vous à Grand'mère Jacquette au point de vous sentir capable de l'imiter en ses prouesses ! La jeune fille sourit.

— Rassurez-vous, dit-elle... Songez donc ! Quel courage, quel sang-froid, quelle force de résistance il a fallu à cette petite femme fine et élégante pour triompher de tant de fatigues, de privations, de dangers ! Mais aussi comme elle a dû se sentir heureuse d'avoir donné à celui qu'elle aimait une telle preuve d'amour !

— Eh bien ! reprit François amusé, voulez-vous que je vous dise quand — selon moi, naturellement — votre aïeule a donné à son mari une vraie, une admirable preuve d'amour ? Ce n'est pas quand elle a affronté les périls de ce voyage extraordinaire, c'est quand, avant de se mettre en route, elle a

coupé ses cheveux, ses beaux cheveux blonds. Voilà une immolation ! Le reste pouvait être assez divertissant, du moins vous semblez le croire ! Voyons, vous sentiriez-vous capable de suivre — en cela aussi — l'exemple de grand'mère Jacquette et de sacrifier vos cheveux à votre mari ?

Sylvette secoua la tête.

— Non, fit-elle, je ne crois pas.

Elle se tut un tout petit moment, puis elle ajouta :

— J'aurais trop peur de lui paraître moins jolie.

— Oh ! que voilà bien un mot féminin ! Y pensez-vous donc quelquefois à votre mari, Sylvette ?

Elle le regarda, souriante encore, un peu plus rose.

— Mais oui, certainement. Quelle est la jeune fille qui ne pense pas à son mari, à l'homme qu'elle épousera peut-être, et qu'elle ne connaît pas.

— Vous savez, si cet homme-là n'est pas le plus aimable des hommes et ne fait pas de ma pupille la plus heureuse des femmes, il aura affaire à moi !

— J'y compte bien, repartit-elle avec le même enjouement.

La Teillais ne quitta le salon de Mme Prévost qu'à onze heures.

— J'espère, mon tuteur, lui dit gentiment Sylvette, que vous viendrez souvent et que vous vous occuperez beaucoup de moi. C'est très court un congé de quatre mois pour compenser votre pupille d'une absence de deux ans et demi !

— Mais certainement, je m'occuperai de vous, Sylvette. Et même, je n'ai demandé mon congé que pour ça !

Un moment plus tard, il descendait l'avenue Hoche en fumant une cigarette sous le dôme poudré d'or d'une nuit d'été toute bleue.

"Le cœur masculin a d'étranges vanités, pensait-il. Je suis le tuteur de cette enfant qui a dansé hier avec moi, parce que je lui fais l'effet d'un grand-père. Je l'aime tranquillement, paternellement. Et cependant, il a suffi qu'un jour, dans les angoisses de l'agonie, son pauvre père ait fait le rêve fou de me marier à elle pour que mon orgueil, mon insondable orgueil d'homme se soit mystérieusement arrogé sur elle je ne sais quels droits absurdes et dérisoires et pour que, je ne sais quel instinct obscur, incompréhensible de possesseur dépossédé se lève aujourd'hui en moi et me rende odieuse l'idée de son mariage avec un autre. J'ai dédaigné de prendre, et il m'est pénible de donner."

VI

— Mon bon tuteur, vous êtes libre cet après-midi ?

— Je suis libre, oui.

— Et votre auto est là ?

— Mais oui, pourquoi ?

— Voulez-vous être un tuteur adorable et me mener à l'exposition des chiens qui ferme demain ? MARRAINE est fatiguée.

Instinctivement le regard de La Teillais en appelait à Mme Prévost qui travaillait assise devant son métier. Mais déjà la vieille dame traduisait l'objection qui, un peu vaguement et sans trouver de formule satisfaisante, s'était opposée dans l'esprit du "bon tuteur" au désir de Sylvie.

— Ces jeunes filles modernes ne doutent de rien ! disait-elle en piquant d'un geste léger un point de soie dans sa tapisserie. L'idée ne vient même pas à Mlle Sylvette qu'il serait possible qu'on s'étonnât de la rencontrer dans Paris avec un élégant gentleman pour tout chaperon !

Nous avons l'honneur de vous annoncer un

Événement sans précédent

A
MONTREAL

Durant ce mois, mise en vente de bijoux, diamants, argenterie, cristallerie, horlogerie, etc, etc, au rabais sensationnel de

25%

sur leur juste valeur.

Cette nouvelle apporte la joie dans tous les foyers. Que tous profitent de l'aubaine, pour faire de plus nombreux et de plus jolis cadeaux.

Scott & BOUSQUET Frères,

Limitée

Bijouterie Joaillerie Orfèvrerie

479 est, rue Ste-Catherine

MONTREAL

La surprise profonde, la surprise presque ahurie de Sylvette arrêta tout commentaire approbatif sur les lèvres de La Teillais.

— Mais, marraine, M. de La Teillais est mon tuteur!

— Ce n'est écrit ni sur son chapeau ni sur le tien.

— Et il pourrait être mon père!

— Il y a du vrai, fit tranquillement Mme Prévost en tirant doucement hors du canevas tendu la longue aiguillée de soie claire, cependant...

Cette fois La Teillais intervint. Il jugeait la discussion déplaisante.

— Il me semble, chère madame, dit-il, que Sylvie n'a pas tout à fait tort. Songez que son père et moi nous étions presque contemporains.

Sa pensée et peut-être un peu sa voix soulignèrent les deux adverbess.

— Je crois vraiment que vous pouvez me la confier sans grand inconvénient.

La marraine s'était déclarée convaincue et cette première sortie de La Teillais avec sa pupille avait été suivie de beaucoup d'autres, Sylvette s'étant mise en tête de visiter Paris qu'elle ne connaissait pas mieux qu'une Parisienne, et Mme Prévost n'appréciant guère ces promenades de touristes, en pleine chaleur de juin.

François était un cicerone fort agréable. Il lui plut de constater que Sylvie prenait grand intérêt à ses explications qui étaient souvent des confidences.

Mlle Régnier possédait — François s'en était avisé dès la première soirée passée rue Alfred-de-Vigny — la science difficile, et si féminine quoi qu'on dise, des regards qui interrogent, des sourires qui répondent, des brèves paroles qui stimulent sans interrompre... Sérieux, rieurs ou émus, ses silences étaient expressifs et singulièrement intelligents. Elle savait écouter; c'était d'une séduction rare selon La Teillais qui savait parler et aimait assez à s'entendre. Et quand elle parlait, quand elle admirait elle-même, elle parlait, elle admirait juste avec des mots spontanés qui souvent étaient presque des mots d'artistes et qui avaient la sagacité intuitive, l'ingéniosité primesautière des mots d'enfants.

Il y avait en Sylvette un mélange étrange — un peu déconcertant parfois — de maturité et d'enfance.

Quelle grave affaire c'était, en sortant du Louvre, de Notre-Dame ou de Cluny, de décider où l'on goûterait! Dès qu'il s'agissait de goûter, La Teillais cessait d'être le guide averti qu'on écoute. La jeune fille se flattait de connaître tous les pâtisseries de Paris. Elle était très friande de fruits, de gâteaux et de glaces. La Teillais souriait au souvenir des hésitations passées de Mme Prévost et de ses propres scrupules.

Il eût fallu, lui semblait-il, avoir l'esprit singulièrement étroit ou déformé pour médire ou seulement s'étonner du tête-à-tête public d'un homme de son âge et de sa situation avec ce gentil grand bébé qui faisait les yeux doux aux babas et aux tartelettes.

Cependant — assez confusément sans doute — il savait gré à la pensionnaire d'être très jolie, et même d'être très remarquée.

Mlle Régnier s'habillait et se coiffait avec une élégance fine et discrète qui le ravissait. Jamais il n'avait surpris dans la toilette de sa pupille — et Dieu sait quelle importance il attachait à ces choses! — la moindre faute de goût ou seulement de mesure. Mais les cheveux de Sylvie, son teint, ses yeux, la douce et chaude splendeur de sa jeunesse éblouissante... puis, qu'elle marchât ou s'assit, montât ou descendit de voiture, entrât dans un magasin ou s'arrêtât devant une

vitrine, elle apportait aux moindres gestes une incomparable grâce!

La première fois que, dans un magasin où Sylvette venait d'entrer avec La Teillais, on l'avait appelée "Madame" elle avait dit: "Dieu que c'est drôle! vous avez entendu, mon tuteur, on me croit mariée!" Et tandis que la voiture les emportait, elle s'était mise à rire si joyeusement, d'un rire si communicatif d'enfant heureux que François avait ri avec elle, sans avouer qu'il n'était pas bien certain de trouver que ce fût "drôle" à ce point là!

Entre eux, c'était une intimité charmante, une entente gaie, tendrement protectrice d'un côté, gracieusement déferente de l'autre.

Sylvie témoignait à son tuteur une affection presque filiale. Si François avait pu douter de la sincérité de cette affection, un simple incident lui eût donné quelque remords de ce doute.

D'importantes réparations devant être faites, pendant la saison d'été, un échafaudage avait été apposé contre l'hôtel de Mme Prévost. Un jour, par suite d'une imprudence ou d'une maladresse, un énorme maillet de fer tomba de la hauteur du troisième étage, au moment même où La Teillais, un instant retenu par Mme Prévost, venait de dépasser le seuil de la porte et traversait l'étroit trottoir pour rejoindre Sylvie qui l'attendait, déjà installée dans l'automobile.

Quatre ou cinq cris partirent à la fois. Mais d'un brusque mouvement à gauche, La Teillais avait évité l'horrible choc, et la masse s'était abattue lourdement sans avoir blessé personne.

Moins d'une minute après, fuyant l'empresement des témoins de l'alerte, il sautait lestement dans l'automobile qui s'ébranla.

— Vous n'avez rien, murmura Sylvette. Je n'ai pas pu descendre, j'étais comme paralysée.

— Bah! repartit-il gaiement, avec moi, rien à craindre! Là où un autre aurait eu le crâne en marmelade...

Un geste brusque de la jeune fille l'interrompit. Alors il vit qu'elle était blême et qu'elle tremblait convulsivement.

— Ma pauvre petite, s'écria-t-il, avez-vous eu si peur!

Elle balbutia, farouche:

— Je ne peux pas rire en parlant de la mort. Elle m'a déjà pris papa. Si je vous perdais, je n'aurais plus personne: je n'ai plus que vous.

— Oh! Sylvette! si votre chère marraine vous entendait! fit La Teillais affectueusement. Et puis vous vous êtes exagéré le danger... beaucoup... ma pauvre mignonne!

Elle continua, poursuivant son idée:

— J'aime tendrement marraine, mais marraine ce n'est pas la même chose que papa et vous.

Ses yeux étaient presque noirs et sa voix presque rude.

La Teillais retint doucement la main frémissante et un peu révoltée que sa main à lui enveloppait toute.

— N'avez pas cet air méchant, mon enfant chérie, pria-t-il. Vous savez, au fond, je suis très heureux de vous avoir fait peur. Figurez-vous qu'en mes heures grises, chacun a les siennes, après tout! il m'est arrivé de penser que je pourrais disparaître sans être beaucoup regretté par personne — maintenant que votre pauvre père est parti — et d'en éprouver un peu de peine, bêtement.

Puis comme le cher visage se contractait, il ajouta, gaiement:

— Soyez tranquille, petite Sylvette, je n'ai pas la moindre envie de vous quitter, tout au moins avant de vous avoir confiée au bon, au charmant mari qui nous remplacera dans votre cœur, dans votre vie, Gabriel et moi.

(A suivre)



La Petite Poste

CONDITIONS — 1. 5 sous du mot. 2. Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'introduire dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

Note. — Les personnes voulant faire insérer une annonce dans *La Petite Poste*, doivent se rappeler que les mots de l'adresse doivent aussi être comptés. La Rédaction.

BIENVENUE à qui veut distraire Ninette des Bois, Rimouski, P. Qué.

LOUISE DESPRES, 337 1/2 — 41ème Avenue, Limoilou, répondra gentiment à tous correspondants.

CENDRILLON moderne, taillée sur l'antique, recevra prince charmant au salon des Muses. Jamais après minuit. Jeannine Lefranc, Casier 106, Trois-Rivières.

JEUNE FILLE désire correspondants distingués de 20 à 25 ans. Violette Des Champs, Boite 60, St-Prospier, Comté Champlain.

GENTILS MESSIEURS aimeriez-vous à échanger quelques lettres avec nous? Solange Deslys, Suzanne Desrosiers, Denise Bienvenue, Poste restante, St-Hyacinthe.

JEUNE FILLE, dix-huit ans, demande correspondants. Ninon Fauvette, Station E, Montréal.

JE M'ENNUIE... Jeunes messieurs, voulez-vous me distraire? Lull, Poste Restante, Lachine Locks, P. Qué.

MELLE JEANNE BENOIT, d'âge moyen, distinguée, caractère affectueux et sage, serait heureuse de correspondre avec Messieurs distingués, de 40 ans ou plus. Station H, Poste Restante, Montréal.

Mme G. DUPONT, poste restante, Haute-Ville Québec, 43 ans, réveuse, nature d'artiste, désire correspondants 45 à 60 ans.

JEUNE FILLE sérieuse désire correspondant distingué. M. F. Bernard, 299 Brébeuf, Montréal.

JEUNE HOMME distingué, 23 ans, désire faire connaissance avec jeunes filles sérieuses. J.-D.-N. Gilbert, Bureau de Poste, Saint-Sauveur, Poste Restante.

QUAND aurai-je le bonheur de connaître une amie qui me rendra heureux? Garçon distingué de 29 ans. G. A. S., Livraison Générale, St-Roch, Québec.

DEMOISELLES désirent aimables correspondants. Jasmine Noël, Jeannine Boileau, Poste Restante, Shawinigan Falls, P. Qué.

BEBE désirent correspondre avec jeune homme instruit, de 20 à 25 ans. Berthe Bélie, Boite 27, Rimouski, P. Qué.

JEUNE FILLE blonde désire correspondants distingués. Colette Tanguay, Petit Saguenay, Co. Chicoutimi.

MESSIEURS, de 40 ans et plus, m'aideriez-vous à tuer le temps? Jane Comte, Poste Restante, Ottawa.

JEUNE FILLE échangera correspondance où il y aura du sérieux et de la gaieté; mais rien de banal. Idéalisme pratique plutôt. But: culture littéraire et distraction. Françoise Paul, 156, rue Cherrier, Montréal.

QUI viendra distraire un petit Lutin du Saguenay? Lou Lou LeBlanc, Tadoussac, Casier postal 25, Saguenay. **QUI** correspondra avec Camille Jacques, rue Racine Chicoutimi.

FRANCAISES, 20 ans, blonde et brune, désirent correspondants parlant français. Mlle Denyse Malaterre, Aimée Malaterre, Lacane, Tarn, France.

NINETTE est seule, qui troublera sa solitude? Ninette de Lenlos, 1910, Avenue Henri-Julien, Montréal.

QUI veut me parler d'amour? Jean Soufre, 1161, Côte des Neiges, Montréal.

AIMEZ-VOUS le rêve? Venez vous illusionner. Jean Rêve, 1161, Chemin Côte des Neiges, Montréal.

MYRIAM répondra à correspondants sages et distingués. Rivière-du-Loup, P. Qué.

(A suivre page 64)



LIVRES ET REVUES

PAR LOUIS CLAUDE



NOUS PRIONS NOS LECTEURS ET NOS LECTRICES D'ENCOURAGER LE LIVRE CANADIEN EN L'OFFRANT COMME ÉTRENNES DU PREMIER JANVIER 1923. NOTRE LITTÉRATURE COMPTE DES ŒUVRES FORT INTÉRESSANTES ET C'EST FAIRE ŒUVRE NATIONALE QUE D'AIDER À SA DIFFUSION ET À SON PROGRÈS.

POÈMES DE CENDRE ET D'OR par M. Paul Morin est un délicat volume de poésies fines et belles dont la lecture ravira tous ceux qui aiment l'art dans ses plus subtiles manifestations. Nous laisserons à notre critique le soin d'apprécier cette œuvre poétique à laquelle nous souhaitons un grand succès.

L'ART FRANÇAIS par M. Louis Houticq. Le célèbre critique d'art qui a émerveillé les auditoires canadiens par l'enseignement qu'il a distribué dans des conférences admirables, lors de l'inauguration du musée d'art français à Montréal, vient d'éditer par les soins de France-Amérique, comité de Paris, un guide d'enseignement adapté à notre musée. Ce précieux petit livre offre un intérêt extrême, et prouve surabondamment de la qualité du musée que le Comité France-Amérique de Montréal, conjointement avec celui de Paris, a installé dans la métropole canadienne. Ce musée contribuera énormément à l'éducation artistique de nos populations.

LES RUBENS reproduits par les Laboratoires Bouty forment une édition artistique du plus grand effet. **LE COSTUME DU MÉDECIN** édité par la Maison Longuet est également une œuvre du plus haut intérêt, et nous offrons à M. Nougier, nos sincères remerciements pour l'envoi des exemplaires précités.

RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC préparé par M. Pierre-Georges Roy, est un volume du plus grand intérêt, qui nous fait pénétrer dans le mystère des archives canadiennes et nous apporte une précieuse et rarissime documentation. Le volume s'ouvre sur des documents autographes de Pierre Boucher. Il contient nombre d'autres documents également écrits par des hommes éminents de la colonie aux temps de l'ère française. Nous devons féliciter chaudement le Secrétaire de la Province de s'être attaché les services d'un érudit et d'un travailleur comme M. Pierre-Georges Roy.

LE TRAVAIL INDUSTRIEL ET SON HYGIÈNE par le Docteur Hector Palardy, est un ouvrage du plus haut intérêt pour tous nos travailleurs qui y trouveront les moyens de conserver leur santé.

LA MAISON DE MOLIERE. MM. Emile Genest et E. Duberry nous présentent la "Maison de Molière, connue et inconnue", et dans une très belle édition, splendidement illustrée, nous racontent ce que furent la vie et l'œuvre de ce grand artiste dont s'honorent la France, et tous ceux qui parlent la langue française dans le monde. Nous avons récemment assisté à de superbes représentations où les pièces de Molière, interprétées par les de Féraudy et les Sorel ont conquis les auditoires d'élite qui les ont écoutées, et ces auditions ont renouvelé chez nous le goût de Molière et inspiré le désir de connaître mieux et la vie et les œuvres de l'auteur de

l'Avare. M. Raoul Vennat a été chargé de la diffusion de cet ouvrage remarquable à tous les points de vue. Prière de demander ce volume à 642 rue Saint-Denis à Montréal.

AU CANADA est le récit recueilli par le Comité France-Amérique de la mission organisée par lui, et généralement désignée ici sous le nom de son chef: la mission Fayolle. M. Gabriel Hanotaux, le président de France-Amérique a écrit pour ce livre une fort belle préface que nous reproduisons dans notre édition de janvier, si d'ici là, nous n'avons pas été devancés par quelque confrère soucieux, lui aussi, de rendre hommage à cette belle et forte œuvre. Ce livre est naturellement le récit du voyage de la mission, avec tous ses détails les plus intéressants. Il forme un fort beau volume, splendidement édité par la librairie Félix Alcan, et illustré de 32 planches hors texte qui comprennent tous les instantanés cueillis au cours du voyage et pouvant ajouter au charme de ce travail, dont la responsabilité fut dévolue à l'actif secrétaire de France-Amérique, M. Louis Jaray que nous trouvons toujours soucieux de servir la cause canadienne. Le beau livre qu'il vient de publier aidera fortement au rapprochement intellectuel et matériel entre nos deux pays, qu'il sert si intelligemment. Nous savons qu'il n'attend pas d'autre récompense. *Au Canada* est en vente chez tous nos grands libraires.

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINE de A. R. de Lens, est un roman marocain que France-Amérique nous recommande parce que c'est une œuvre bien écrite et digne de susciter l'intérêt des meilleurs lecteurs. Ce livre fait partie des éditions Calmann-Lévy.

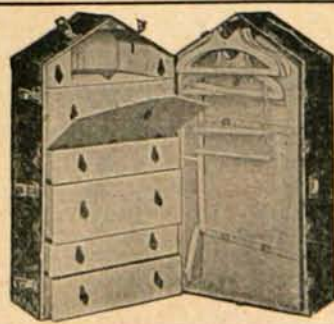
LES CHASSEURS DE NOIX par M. Arthur Bouchard, est un ouvrage extrêmement intéressant et qui met en scène nos premiers colons et les indigènes de ce pays. Il semble bien que M. Bouchard a fortement étudié nos archives pour arriver à situer son œuvre avec une telle vérité, à donner leur vrai caractère à ses héros, et à brosser, avec autant de couleurs, les décors de son roman. L'œuvre pêche par le style, quoique

non dénué d'originalité et de coloris. La forme en est désuète, mais non sans charme, et l'on se passionne pour les amours de cette jeune Iroquoise et de ce fier Français, amours tragiques, hélas! comme l'existence même des héros. Le titre choisi par M. Bouchard est d'ailleurs fort original et dénote déjà que l'auteur ne choisit pas les sentiers battus, et trace sa voie toute neuve au milieu des bois sauvages et des contrées incultes. Cela nous conquiert, et la lecture de l'œuvre — qui est bien un roman — ne nous désenchante pas. C'est déjà un grand succès dont M. Bouchard peut se montrer justement content. Il faut lire ce roman qui n'est ni banal ni ennuyeux, qui raconte nos premiers habitants, leur vie rude, leur chasse tourmentée, et leurs faits d'armes ininterrompus, et fait luire un rayon d'amour, étrange, nouveau, magnifique, pour éclairer de ses chauds rayons le tableau chargé de tant d'épreuves. *Les Chasseurs de Noix* sont en vente chez l'auteur 101, Bld Saint-Joseph-est à Montréal, au prix de \$1.07.

MARCEL FAURE par M. Jean-Charles Harvey est aussi un roman, mais un roman psychologique celui-là, qui met en scène un jeune homme qui raisonne et répudie les méthodes surannées pour préconiser dans l'éducation des procédés plus progressifs, et plus, lui semble-t-il, en rapport avec les besoins de son époque. Autour de cette thèse que l'auteur soutient sans défaillance, d'un bout à l'autre du volume, une idylle se vit, tragique par instant, mais qui finit par s'éclaircir de tous les rayons du bonheur. *Marcel Faure* est en vente chez tous les libraires et l'attention que ce livre suscite l'assure d'un grand et rapide succès.

Notre Directrice s'occupe actuellement de la réédition des œuvres d'Arthur Buies qui seront intitulées **PAGES CHOISIES**, et extraites de toute l'œuvre du grand écrivain canadien, comme les manifestations les plus diverses et les plus fines de son talent. Le fils d'Arthur Buies collabore étroitement à cette œuvre qui sera un monument dressé à la mémoire de l'écrivain le plus spirituel que compte la littérature canadienne.

(Suite à la page 64)



MALLE GARDE-ROBE A PIGNON

Les ennuis de faire repasser vos habits durant le voyage, sont éliminés.

Vendues dans les grands magasins

Ces Malls sont faites suivant les règlements des chemins de Fer.

Samontagne Limitée.

Seuls manufacturiers au Canada
No 338, Notre-Dame Ouest, - Montréal.

Les Choses Féminines

par Sœur MARTHE

Pudding Noel Ingoldsby. — 1 livre de miettes de pain, 1 livre de farine, 2 livres de suif, 2 livres de raisins de Corinthe, 2 livres de raisins, 1 livre de sucre, $\frac{1}{2}$ livre d'écorce sucrée, 2 écorces de citron, 1 noix de muscade, $\frac{1}{2}$ once d'épices mélangées, $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel, 16 œufs, 4 verres de cognac. Les miettes doivent être bien menues, le suif haché bien fin et les œufs battus entièrement. Mêler parfaitement les ingrédients. Faire bouillir 6 heures dans un linge enduit de farine et faire cuire à la vapeur pendant 2 heures avant de servir.

Une pincée de Soda Magique ajouté aux tomates avant d'y mettre du lait ou de la crème empêche le lait de tourner.

Avec du lait sûr ou de la mélasse, faire usage de Soda Magique au lieu de Poudre à Pâte Magique.

Le lait et le beurre doivent être conservés dans des récipients bien couverts, vu qu'ils absorbent la saveur et l'odeur d'autres objets.

Pour écumer les sauces tirer la casserole au bord du feu, y jeter une cuillerée à thé d'eau froide et la graisse montera à la surface de sorte qu'elle pourra être enlevée facilement.

Une cuillerée à thé de Lessive Parfumée de Gillett ajoutée à 1 gallon d'eau simplifie le lavage de la vaisselle.

Gâteau Blanc. — 1 tasse de beurre, 2 tasses de sucre, 1 tasse de lait, 3 tasses de farine, 3 cuillerées à thé de Poudre à Pâte Magique, les blancs de 5 œufs.

Gâteau à la Gelée. — Battez bien trois œufs, les blancs et les jaunes séparément; prenez une tasse de sucre blanc bien fin, et battez-le bien avec les jaunes d'œufs, puis ajoutez une tasse de farine tamisée, en remuant légèrement; mélangez-y les blancs d'œufs en en mettant peu à la fois, une cuillerée à thé de Poudre à pâtisserie "Magic" et une cuillerée à soupe de lait; versez le tout dans trois assiettes à gâteaux à la gelée et faites cuire de cinq à dix minutes dans un four bien chaud; quand ils sont refroidis, étendez de la gelée de groseilles dessus, mettez les sections l'une sur l'autre, et saupoudrez du sucre sur le gâteau.

Gâteau au Chocolat, en sections. — Deux œufs, une tasse de sucre en poudre, une tasse de lait, quatre cuillerées à thé de

Poudre à pâtisserie "Magic", deux tasses de farine, un quart de cuillerée à thé de sel, une cuillerée à thé de vanille. Battez les jaunes d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient épais; ajoutez le sucre graduellement et battez bien le tout. Ajoutez la vanille et le lait; puis la farine qui aura préalablement été tamisée avec la poudre à pâtisserie et avec le sel; ajoutez les blancs d'œufs battus bien fermes. Faites cuire dans trois moules à gâteaux en sections, bien graissés, pendant une quinzaine de minutes dans un four bien chaud.

Préparation. — Mettez 2 carrés de chocolat dans un bol et faites-les fondre sur la théière. Ajoutez 2 cuillerées à soupe de crème, et épaissez avec du sucre à glacer. Mettez-en entre les sections et sur le gâteau, une fois refroidis.

PERDREAUX ET PERDRIX

La perdrix est représentée par deux espèces: la perdrix rouge, dite bartavelle et la perdrix grise. Les rouges sont les plus estimées.

Dès le mois de septembre, tous les perdreaux rouges ou gris, sont maillés, c'est-à-dire que leurs plumes se couvrent de légères taches blanches et, depuis ce moment jusqu'à fin novembre, ils sont tendres et parfaits au goût. En termes culinaires, on désigne sous le nom de perdrix tous les vieux mâles ou femelles, et sous celui de perdreaux, tous les jeunes.

On reconnaît les perdrix des perdreaux aux signes suivants: le perdreau rouge porte au bout de chaque plume une tache blanche que n'a pas la vieille perdrix. Le perdreau gris a le bout des plumes de l'aile pointu, tandis que chez une vieille perdrix, ce bout est arrondi. De plus, les pattes des perdreaux sont lisses et fines, tandis que celles des perdrix sont rudes et écailleuses.

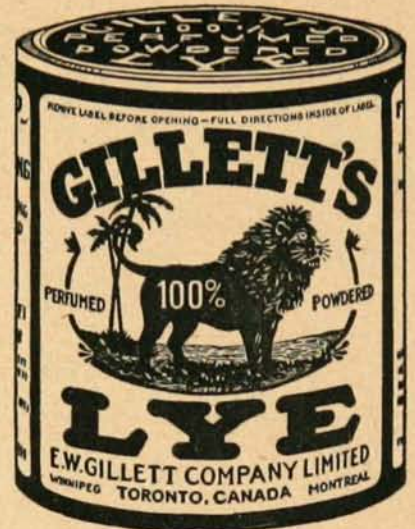
PERDREAU ROTI. — Plumer, flamber, vider, saler l'intérieur, trusser, piquer fin, ou mieux barder avec une feuille de vigne et mettre à la broche un jeune perdreau. Il est important de ne pas dépasser le point de cuisson — une demi-heure au plus — sans quoi votre gibier perdrait de sa saveur et se dessècherait. Arroser souvent et mettre, si l'on veut, des rôties dessous pour recevoir le jus de la cuisson.

On peut également rôtir à la casserole, avec un morceau de beurre le perdreau piqué de lard. Mouiller un peu, de temps en temps, pour former le jus; arroser, à la fin dégraisser si besoin est.

SALMIS DE PERDREAUX. — Prendre deux perdreaux froids de dessert: les découper chacun en six morceaux; en retirer la peau ainsi que les os aussi bien que possible, et les mettre dans une casserole.

Piler les foies cuits des perdreaux avec un morceau de beurre; passer au tamis. Hacher tous les os avec une poignée de chapelure; les mettre dans une casserole avec aromates, vin blanc et bouillon; cuire vingt minutes. Passer alors le liquide au tamis fin, lier avec un peu de fécule délayée et le verser sur les morceaux de perdreaux, chauffer sans ébullition.

Dresser sur un plat; lier la sauce avec la purée de foie, et verser sur les perdreaux. Entourer avec des croûtons frits.



PERDRIX AUX CHOUX. — Prendre trois vieilles perdrix. Après les avoir appropriées, les trusser en poule; larder de gros lardons, assaisonner de sel, poivre, épices fines, aromates pilés et passés au tamis, persil et ciboules hachés. Foncer une casserole de quelques débris de veau, deux carottes, deux oignons et une demi-gousse d'ail. Poser les perdrix dessus, les couvrir de bardes de lard, les mouiller avec quelques bons-fonds ou avec du bouillon et du consommé. Poser la casserole sur le feu et la couvrir d'un rond de papier beurré, ainsi que de son couvercle. Mettre des cendres chaudes sur le couvercle et laisser

Pour les mets rechauffés

Les viandes qui servent pour les ragoûts et les hachis ont ordinairement perdu leur saveur dès leur première cuisson.

Le Bovril, le plus savoureux de tous les aliments, leur rend ce qu'ils ont perdu, et, à peu de frais, nous permet de servir des hachis et autres mets rechauffés qui font les délices de tous.

BOVRIL

Pour toutes les ménagères

LES SAUCISSES DE

CONTANT

(porc frais exclusivement)

sont exquises

Essayez-les!

Les
Cuisines
Clark
vous
aideront.



KETCHUP aux TOMATES CLARK

Absolument sain et délicieux

Des tomates toutes fraîches, des épices si savamment combinées qu'on n'en distingue aucune en les goûtant toutes, ajoutent un nouvel attrait aux viandes, poissons et omelettes, etc., auxquels elles donnent un goût délicieux. Le Ketchup aux Tomates Clark est le régal des enfants et des grandes personnes. Préparé au Canada, par des Canadiens avec des produits de ferme canadiens.

W. CLARK Limited, MONTREAL

ETABLISSEMENTS A MONTREAL,
P.Q. ST-REMI, P. Q. ET
HARROW, ONT.



3-922

cuire une bonne heure, ou mieux encore passer au four doux. De suite préparer des choux, comme pour un pot au feu, avec un cervelas et un morceau de lard petit. Tourner des carottes rouges, quelques navets, donner le diamètre d'une pièce d'un franc. Faire blanchir ces légumes, égoutter et faire cuire dans du consommé avec une pincée de sucre pour en ôter l'âcreté. Dans un moule beurré dresser carottes, navets, cervelas, petit lard

et choux, de façon à les entrêler et à laisser la place pour les perdrix. Presser le tout, retourner, mettre un couvercle au moule et tenir le tout chaudement au bain-marie. Passer la sauce des perdrix au tamis, y joindre un peu de consommé, dégraisser, faire réduire à consistance de demi-glace, retourner le moule sur un plat, égoutter avec attention, saucer et servir.

SALADE DE PERDREAUX. — Prendre quelques membres de perdreaux de desserte, en retirer la peau et une partie des os. Les diviser pour qu'ils soient moins gros. Assaisonner avec sel, huile, vinaigre, faire mariner une heure. Egoutter et dresser sur une couche de salade de légumes, masquer avec une sauce mayonnaise et garnir avec des cœurs de laitue coupés en quatre et assaisonnés.

PERDRIX A LA TOULOUSAIN. — Plumer, vider, flamber, trousser, piquer de lard. Mettre dans une casserole avec oignons, carottes, bouquet garni, lard maigre coupé en morceaux ou chipolatas. Mouiller moitié bouillon, moitié vin blanc, saler, laisser cuire à petit feu et réduire le jus que l'on dégraisse si besoin est avant de servir. On peut, en outre, ajouter des champignons ou des truffes.

Sœur MARTHE.



Brillant comme Le SOLEIL

Le savon Castille "Le Soleil" donnera à votre lingerie une blancheur éclatante. Employez-le aussi pour la toilette : il adoucit la peau et embellit le teint.

Autres
produits importés :

Petits Pois "Soleil"
Légumes "Soleil"
Huile d'Olive "Plagniol"
Roquefort "Marie Grimal"
Gruyère "Bouquetin"
Moutarde "Géodite"

Thé Blue Bird

Le thé Blue Bird est sans égal pour sa force, son arôme et sa saveur.

Demandez ces produits à votre épicière.

LAPORTE, MARTIN, Limitée
DISTRIBUTEURS
584, rue Saint-Paul ouest,
MONTREAL.



LAIT
SAIN
pour bébés
et malades

Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du HORLICK'S pour collationner au Bureau ou à la Maison.

PETITE POSTE (Suite de la page 60)

PERSONNE instruite désire correspondre avec garçon ou veuf distingué, M. Blanche de Courval, Laurierville, Co. Mégantic.

CORRESPONDANT désiré (25 ans et plus). Melle Raymond, Poste Restante, Montréal.

JEUNE FILLE demande à correspondre, Alice Cloutier, 1477, St-Jacques.

MONSIEUR, vous avez 35... 40 ans, êtes catholique pratiquant, de bonne éducation et désirez avoir une épouse aimante, d'extérieur agréable, sachant gouverner un intérieur? Ecrivez donc à Jeanne d'Elbeuf, Aylmer, P. Qué.

AIMABLE BRUNETTE désirerait gentils correspondants. Melle Guislaine de Herhier, South Durham, Co. Drummond, P. Qué.

QUI désire correspondre avec Roger Ladouceur Rivière Ouelle Jonction?

GRAPHOLOGIE (Suite de la page 3)

DIX-SEPT PRINTEMPS. — C'est une petite âme délicate, impressionnable, d'une sensibilité qu'elle essaie de cacher, car elle est jalouse de ses petits secrets. D'une simplicité parfaite qui reflète sa nature sincère. Elle est bonne, portée à protéger les petits, à aider autant qu'elle le peut; son dévouement s'accroît avec les occasions de l'exercer. La volonté est souple et ne manque pas d'énergie: elle est surtout forte comme résistance et elle devient même opiniâtre parfois. Quoique gaie et aimant à rire, elle est facilement attristée et on la blesse facilement. L'humeur est très capricieuse et je puis dire la même chose de l'activité, ardente ou molle, suivant les jours et les dispositions morales. Il est probable que trois ou quatre années la modifieront, et le côté positif de la vie s'en emparant, tout le caractère s'en ressentira. Elle est très vibrante, délicate et intéressante, et si elle avait plus de culture, elle deviendrait une personnalité.

LUCIOLE AIMÉE. — L'esprit est pratique, délicat et capable d'enthousiasme et de sentiments élevés. Le cœur est bon et sensible, le dévouement s'y grandira à la hauteur de ses devoirs. Droit et sincère, il voit clairement les choses et les fait avec simplicité, sans chercher à ruser avec les autres ou avec lui-même. La confiance qu'il donne aux autres, il l'exige pour lui-même et il ne supporte ni la défiance, ni le soupçon. Il est fier et il a de la dignité, mais pas de vanité ni de prétention. Très énergique, résolu, ferme, vif, sujet à des emportements courts. Nerveux, très sensible, porté à exagérer ses impressions, surtout quand ses sentiments sont en jeu, car pour ce qui regarde le côté pratique et affaire, il voit juste. Il est digne de toute estime à cause de sa nature si parfaitement droite. Il est tendre et il a un vif besoin d'affection. Humeur inégale, tristesse fréquente.

PAULE. — Fine, délicate, d'une grande sensibilité qui ne nuit pas, d'ailleurs au jugement qui est clair et sûr. C'est une petite âme fière, délicate, et profonde, dont la vie intérieure est soigneusement cachée aux profanes. Tendre, dévouée, bonne, bienfaisante, gracieuse et enjouée, elle a un grand charme féminin. La volonté est précise, ferme, également capable d'initiative et de résistance. Elle est courageuse, pleine d'espoir, de bonne volonté, mais exposée à des dépressions morales pénibles. La santé doit être délicate et ces tristesses proviennent de la lassitude. Elle n'est pas abattue longtemps. C'est une énergique et une rayonnante. Tout l'intéresse et elle est bien intéressante!

J'oubliais... elle ne serait pas si femme si elle n'était un brin coquette, mais rien de grave: un besoin de plaire qui la rend bien séduisante parfois.

ADRIENNE. — Très délicate, naïve et sincère, elle a une imagination très vive qui la porte à la rêverie

et aux illusions sur la vie, sur ses amis, sur elle-même. Elle vit dans le rose et rien ne l'a éveillée à la réalité encore, ce qui la laisse confiante, rieuse, vive comme un oiseau, et d'une spontanéité enfantine. Bonne, instinctivement dévouée, active, elle a toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur. Le côté pratique n'est pas fameux encore mais susceptible de développement. Très tendre, caressante, aimant à protéger, il entre toujours quelque chose de maternelle dans ses affections.

La volonté manque d'initiative, elle a un peu d'obstination, elle subit beaucoup l'influence de ceux qu'elle aime. Généreuse, portée à donner et à s'oublier pour les autres. Activité et humeur un peu variables. Aimable, sociable, bien gentille. Un peu de vanité mais pas trop.

"IL ÉTAIT UNE FOIS UN GRAND AMI QUI..."

— Elle a un esprit cultivé, fin, très original, des idées personnelles auxquelles elle tient très fort, toujours prête à contredire, à discuter, car elle aime énormément à parler, à s'affirmer et partout où elle est, elle devient le centre. Elle a beaucoup d'orgueil, une assurance tout à coup coupée par une singularité timide intermittente qui l'ennuie bien. Elle est raisonnable mais elle a du bon sens et du jugement: elle se trompe bien rarement dans ses appréciations. C'est une nature profonde, délicate, sensible à toutes les nuances de l'esprit et du sentiment; elle est généreuse et tendre, mais susceptible, très fière et facilement rebelle. L'imagination est créatrice de rêves: elle y vit volontiers, mais elle sait que ce sont des rêves et ils ne lui font jamais perdre la tête. Elle a besoin d'un peu de fantaisie, d'imprévu: elle aime le plaisir et l'admiration, elle aime aussi la toilette, le luxe, le confort, et rien n'est moins austère que ma correspondante! Ce côté un peu superficiel est surveillé et contenu par la raison et au fond un sérieux qui dominera plus tard si elle subit plutôt de bonnes influences... toutes les possibilités bonnes ou mauvaises dans cette écriture.

JEAN. — Il doit être très jeune encore, et le caractère, pas plus que l'écriture ne sont bien formés. Sensible, imaginatif, rêveur, gentiment sentimental, il vit beaucoup dans son petit roman et cela nuit à son travail qui est inégal. Bon, aimant, un brin jaloux, un peu susceptible.

La volonté est obstinée, un peu entêtée souvent capricieuse, mais, pour le moment, manque de résolution, d'initiative et de persévérance. Il est sincère, mais l'impressionnabilité le porte à bien des exagérations dans ses récits. Simple et naturel, un peu timide et très réservé.

ROSANNE. — Orgueilleuse, très délicate et très sensible, le sentiment personnel est marqué chez elle, le tout donne une susceptibilité inquiète et méticuleuse dont elle souffre et fait souffrir les autres.

Bon cœur capable de dévouement généreux, mais dont les affections sont jalouses et exigeantes.

Volonté ardente et tenace. Humeur très variable, tendance à la tristesse, au mécontentement et à la critique. L'esprit de contradiction est très marqué et elle discute trop, et aussi vivement pour des insignifiances que pour des choses sérieuses.

Elle est sincère, d'une franchise un peu rude qui est parfois blessante. Ordre, minutie, routine. Elle est un peu tracassière et agitée.

Claude Ceyla.

LIVRES ET REVUES (Suite de la page 61)

L'ART D'ÊTRE UNE BONNE MÈRE... Madame Pauline Fréchette-Handfield a dédié à sa fille unique, Hélène, ce livre écrit près de son berceau, et en suivant ses premiers pas. Cette œuvre est donc une œuvre de tendresse, en même temps qu'elle est une œuvre d'éducation. Madame Handfield a pensé à toutes les jeunes mères, et pour elles, elle a écrit un livre plein de bons conseils,

de sollicitudes et de sentiments affectueux que le Dr Longtin a préfacé fort intelligemment.

QUE NOUS DIS-TU? Le titre nous intéresse tout de suite, et nous voyons que M. Paul Coutlée nous présente une nouvelle série de monologues dans une fort jolie édition, et précédée d'une préface spirituelle et habilement tournée. Les monologues de M. Coutlée diffèrent des recueils déjà publiés ici, dans ce sens qu'ils sont l'œuvre personnelle de l'auteur, et qu'ils portent la marque de l'auteur: un esprit amusant, satirique et ironiste qui se traduit avec aisance, ne blesse ni ne heurte, et atteint toujours au résultat souhaité: amuser le lecteur, et parfois... jusqu'aux larmes! Nous publierons dans l'un de nos prochains numéros une étude plus approfondie de cette œuvre aimable et reconfortante, sans prétention, mais non sans art.

PAGAN LOVE par John Murray Gibbon, est une histoire des plus attrayantes, où le sentiment et l'humour se rencontrent à chaque page, une histoire que les Canadiens-français liront avec intérêt et plaisir parce qu'elle est écrite dans le meilleur style, et que l'histoire n'offre rien du roman banal, mais excite l'attention par son mystère et son imprévu. En voici le court canevas:

Walter Oliphant, pauvre et presque mourant de faim sauve la vie à un homme — un financier tchéco slovaque, naturalisé aux États-Unis, nommé Neruda — qui lui procure une belle position. Les manières et les agissements de Neruda à l'égard d'Oliphant semblent être autre chose que de la reconnaissance. Pourquoi les yeux du financier se fixent-ils quelquefois sur lui avec persistance? Que signifient ces remarques que fait souvent Neruda sur des sinistres qui pourraient se produire, mais dont il ne donne aucune explication? Pourquoi cherche-t-il tant à connaître la vie passée d'Oliphant? Pourquoi la connaissance des amours d'Oliphant lui est-elle si désagréable qu'il fait tout en son pouvoir pour les détruire? La chef de ces mystères repose dans un fait qui éclaire tout, et qui est subitement dévoilé au lecteur à la fin du roman.

SERVICE DE LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA BAIE-DU-FEBVRE. — Abbé Jos.-Elz. Bellemare, 1 vol. XXII — 679 pages, \$1.50.

LES SIGNES SUR LE SABLE — Poèmes, — Emile Coderre — 1 vol. 131 pages, \$1.10.

FANTOCHES — Henri Letondal, 1 vol. — \$1.10.

COURS D'HISTOIRE DU CANADA — Thomas Chappais, 1 vol. — \$1.25.

RÉCITS ET LÉGENDES — Blanche Lamontagne, — 1 vol. 136 pages, — 0.60.

MON ENCRIER — Jules Fournier, 2 vol. — \$1.35.

CAUSERIE SUR L'HYGIÈNE — Dr Palardy.

L'ANTI-FÉMINISTE — Comédie en 1 acte, J.-E. Corriveau — 0.25.

POÈMES DE CENDRE ET D'OR — Paul Morin, 1 vol. — \$1.10.

Tous les ouvrages mentionnés dans cette chronique sont en vente au secrétariat de la section française, 559 rue Chambord, Montréal, qui les fera parvenir, franco, sur réception du prix indiqué. Nous invitons les auteurs qui ont des livres à placer, à se faire inscrire dans le Service de Librairie de l'Association des Auteurs canadiens, à laquelle La Revue Moderne offre une large hospitalité.



OPTICIENS À L'HÔTEL-DIEU